LA VIE SPIRITUELLE

Février 1959

Non, je vous le dis, mais si vous ne vous mettez à faire pénitence, vous périrez tous pareillement.

Luc 13, 5.

LA VIE SPIRITUELLE

N° 447 Février 1959

SOMMAIRE

LE CARÊME

PRIÈRE ET PÈLERINAGE

P.-R. RÉGAMEY, O. P. La prière, conditions de sa vérité. 117

S. GRÉGOIRE LE GRAND. Prière et purification..... 137

A.-M. BESNARD, O. P. Le sens chrétien du pèlerinage.. 146

— « *Mon Père, comment faut-il s'y prendre pour prier, pour faire oraison ?* » *A cette question (et c'est déjà bien heureux si on la pose) il n'est d'autre réponse : — Je ne peux vous apprendre à prier. On prie selon ce qu'on est. Qu'avez-vous fait de vous-même ?*

Après le jeûne (février 1956) et l'aumône (mars 1957) nous nous arrêterons ce mois-ci sur deux des attitudes chrétiennes qui ont valeur de pénitence : la prière, le pèlerinage.

« *Qu'avez-vous fait de vous-même ?* » *La vraie prière exige une conversion, ce qui n'est pas attitude simplement négative, mais unité, unification de soi.* « *Avec une invraisemblable légèreté, l'on professe volontiers qu'il ne s'agit pas tellement d'assurer des conditions favorables à la prière que de mener la vie de prière, quelles que soient les conditions dans lesquelles on se trouve.* » *Le P. Régamey nous rappelle la gravité de ces conditions. On ne joue pas impunément avec. Et dans la révolution actuelle qui touche sensibilité, mœurs, mentalités, de quelle urgence n'est pas notre examen de conscience sur les conditions de notre prière et de la conversion qu'elle suppose. Se refuser à cet examen ce sera refuser de retrouver en soi le point ferme de la présence de Dieu, et bientôt n'avoir plus que la consistance d'une statue de sel.*

Les admirables textes de saint Grégoire publiés ici ne peuvent que nous faire regretter l'absence — encore actuelle et même en sa famille religieuse — d'un introducteur et du traducteur dignes de celui qui doit être considéré comme l'un des premiers, sinon le premier auteur mystique d'Occident. Ce qui nous amène d'autant plus à remercier Dom Lefebvre de son initiative.

La bibliographie du Pèlerinage chrétien est des plus maigres. On sera doublement attentif à l'excellent essai du P. Besnard sur ce qui est l'une des plus importantes constantes spirituelles de la Bible — et il s'agit bien d'un « état de vie » — constante que notre temps redécouvre et, hélas, si souvent falsifie. Quel en est le contenu pénitentiel, la pédagogie du sacrifice, et la valeur de retour à Dieu? On trouvera ici pour le Carême, pour la Pâque, pour l'Ascension, les trois grandes leçons du vrai pèlerinage chrétien.

L'EXEMPLE DES SAINTS

B.-H. VANDENBERGHE, O. P. Les raisons de souffrir d'après saint Jean Chrysostome 187

Fray Vincent-J. ANTIST. Saint Louis Bertrand et ses novices 207

Au dossier des grands exemples de l'amitié, il faut verser ces lettres de Jean Chrysostome et d'Olympias. Et à côté de l'austère raideur de l'Espagnol Louis Bertrand, Maître des novices, il fallait toute la douceur et tendresse de l'évêque de Constantinople pour nous révéler la véritable attitude chrétienne dans l'épreuve. Il en est peu d'imaginables que saint Jean ne connut : déportation, exil, scandale, schisme, calomnie, maladie. En tout ceci, sensible, affectueux, ferme contre la fausse tristesse, sans rien d'un stoïcien — il ne cherche pas à se grandir — mais créateur de bonté et d'amitié partout où il est, il reste fidèle à son Église et indéfectible pour que ceux qu'il aime gardent, avec lui, leur foi en la tendresse divine.

Pour vos lectures de carême, voir notre p. 3 de couverture.

LA PRIÈRE, CONDITIONS DE SA VÉRITÉ

Pour être réellement favorables à la prière, les conditions de vie doivent beaucoup différer selon les familles religieuses et les individus. Chacun d'eux a sa vocation — à laquelle souvent correspond même un certain tempérament naturel —; les diverses vocations personnelles la particularisent et s'y accomplissent. En une seule étude courte, la tâche possible et utile paraît être d'abord de réfléchir sur la nécessité de prendre très au sérieux l'obligation d'assurer au mieux les conditions d'une vraie vie de prière. La plupart de nos contemporains paraissent ne plus en faire assez de cas, n'en avoir plus assez le souci, avoir besoin de redécouvrir les grandes données traditionnelles relatives à tout cet ordre de choses : il est dévalorisé, discrédité à leurs yeux par les formes plus ou moins fausses — conventionnelles, anachroniques — sous lesquelles ils l'ont généralement connu. Ensuite, nous essaierons de dégager les soucis majeurs qui doivent, croyons-nous, mettre en éveil les responsables de ces conditions de vie, lorsqu'ils se demandent comment les approprier[1] aux besoins de leur communauté, quelle qu'elle soit, et, dans chaque communauté, aux divers sujets, autant qu'une discipline commune le permet.

1. Je dis *approprier* et non pas *adapter*, ne voulant laisser passer aucune occasion d'attirer l'attention sur l'équivoque dangereuse que comporte ce dernier mot. Certes, il n'est que de s'entendre, et souvent, Dieu merci, ce que l'on appelle *adaptation* est comme une création nouvelle, *propre* au cas, en vertu des principes vitaux de la communauté en cause. Mais hélas ! souvent aussi l'on n'a affaire qu'à une *adaptation*, c'est-à-dire à une mesure trop extérieure, comme on adapte une pièce à une autre, un couvercle à un pot.

I

Prendre très au sérieux les conditions de vie

Avec une invraisemblable légèreté, l'on professe volontiers qu'il ne s'agit pas tellement d'assurer des conditions favorables à la prière que de mener la vie de prière, quelles que soient les conditions dans lesquelles on se trouve.

Pour sûr, cette conception est théoriquement vraie. Et pratiquement, il est très important que tout chrétien devienne capable de se passer, à l'occasion, des moyens normaux de sa vie de prière. (Inutile sans doute de développer ces deux points. Peu d'expérience suffit à en faire comprendre l'importance.) Mais il est illusoire et téméraire — c'est tenter Dieu — de prétendre à cette réussite si l'on ne pratique habituellement les moyens qu'il faut, comme il faut, en leur conférant toute leur valeur et toute leur efficacité. Là doit être le souci primordial.

Évidemment, si l'on met la fin dans ces moyens eux-mêmes, si l'on compte sur eux, sans l'esprit qui doit les animer, pour faire de vraies âmes de prière, ou bien l'on en dégoûtera, ou bien l'on fera, sous des formes prétendues « édifiantes », des faibles et des médiocres — médiocres et faibles dans les voies de la prière elle-même —, perdus dès que les conditions de leur vie souffriront quelque empêchement. Mais l'ordre normal des choses est que la vie de prière requiert un certain régime et qu'elle ne peut éventuellement s'en passer que si elle l'assure d'ordinaire. Il faut donc s'en préoccuper. Du coup, l'on donne à cette vie la consistance qui lui permettra d'exister au besoin sans ses moyens normaux. Nous devons réagir contre la propension actuelle à prétendre, en toutes choses, aux fins sans en prendre les moyens.

Les anciens insistaient beaucoup sur les us et coutumes, précisaient des détails de comportement. Les vieilles règles monastiques les spécifiaient. Et le fait garde sa signification. Car pour l'Église, aujourd'hui comme alors, les moines sont

les professionnels non pas d'une prière qui leur serait propre, mais, purement et simplement, de la prière chrétienne.

Saint Thomas nous indique à plusieurs reprises la raison de fond pourquoi les conditions de vie importent à la prière. Qu'il considère la forme vocale, et plus particulièrement chantée, que peut prendre la prière[2], ou les cérémonies qui accompagnent l'administration des sacrements[3], il voit que ces formes extérieures sont nécessaires pour éveiller, exciter, soutenir les dispositions intérieures. Là-dessus, un commentateur récent conclut : « On comprendra dès lors l'importance dans le culte chrétien de toutes les cérémonies, prières publiques, etc., qui, si elles ne sont pas nécessaires à la validité du sacrement, contribuent à provoquer dans les fidèles cette attitude de foi et de dévotion sans laquelle le sacrement n'obtient pas son fruit. » En bonne logique, en gardant bien le sens vif des réalités en cause, ce commentateur devrait conclure plutôt : « On comprendra l'importance *de la manière dont seront accomplies* ces formes extérieures du culte. » Elles ne sont propices aux dispositions intérieures que si elles ont la qualité convenable.

A notre époque, on combat facilement le « cartésianisme ». Mais ceux qui s'en plaignent se montrent les plus « cartésiens », au mauvais sens du mot, dans leur conduite effective et dans leurs conceptions de la vie de prière. Ils ne se soucient pas de la qualité des formes sensibles en lesquelles la prière prend corps, et de tout son contexte de vie.

Il arrivait quelquefois aux anciens de réfléchir sur certaines conditions d'une ambiance pacifiante qui les préservât des distractions et à plus forte raison de ce qui excite les passions, qui les aidât à se concentrer et leur suggérât l'invisible. Mais, le plus souvent, ils semblent avoir suivi leurs coutumes très simplement parce qu'elles existaient pour ainsi dire comme des données de nature, parce qu'elles les avaient formés et qu'ils en éprouvaient le bienfait. Nous, au contraire, sommes obligés

2. IIª IIæ, qu. 83, art. 13; *Compend. theol.*, II, 2.

3. IV Sent., dist. 4, qu. 3, art. 2, ql. 1 et 2.

4. Cf. l'admirable formule de saint Augustin en sa Règle : *Sicut liberi sub gratia constituti* : « Agissez comme des hommes que l'action de la grâce rend libres » (bien loin qu'il y ait opposition entre grâce et liberté).

de réfléchir très consciemment sur toutes nos conditions de vie. Nous nous trouvons par rapport à elles dans une situation fort différente de la leur, et cela de quatre façons :

1) Nous sommes devenus, en général, beaucoup plus réflexifs que les anciens ; pour apprécier une chose, nous avons besoin de nous en rendre raison, alors qu'ils étaient plus spontanés.

2) Les mœurs traditionnelles — qu'elles soient de caractère plutôt antique, plutôt médiéval, ou plutôt moderne — ne se soutiennent plus d'elles-mêmes, sauf (peut-être) en quelques Ordres religieux privilégiés. Elles ont besoin d'être relevées dans l'estime de ceux qui y sont tenus par leurs règles et leurs coutumes. Plus ou moins clairement, on se demande toujours si elles ne sont pas des survivances artificielles, ou même des reconstitutions archéologiques et folkloriques, un peu comme en architecture le faux gothique de Viollet-le-Duc. Elles paraissent solidaires d'états sociaux, spirituels et même physiques et psychiques périmés (cette remarque vaut à beaucoup d'égards pour les rites liturgiques aussi bien que pour les mœurs religieuses).

3) Le renouvellement, et il faut dire la révolution, qui est en cours dans les mentalités, les sensibilités, les mœurs, paraît pour l'instant fort défavorable à la vie de prière. Est-ce, pour une part, dans la mesure où cette vie s'obstine à se réaliser en des formes qui seraient, au moins partiellement, anachroniques, et n'a pas encore trouvé les conduites que lui imposent des facteurs aussi inéluctables, peut-être, qu'un changement de climat ? Est-ce, au contraire, que les conditions nouvelles sont de leur nature néfastes à la prière et qu'il faille donc garantir cette dernière contre certains de leurs effets ? S'il en est ainsi, en quoi et comment ? A de telles questions on ne peut répondre que par beaucoup de réflexion sur l'expérience, réflexion qui, elle-même, exige que l'on se rende bien compte de ce qui est primordial dans la prière et de ce que les conditions de vie doivent essentiellement préserver et promouvoir. Ces questions sont inéluctables. Le pire est d'éviter de les poser nettement, puisque la vie elle-même embrouille les données.

4) Les acquisitions majeures, hors de conteste, des diverses sciences de l'homme nous obligent enfin à de sérieuses réflexions. En fait, elles confirment la sagesse des anciens, elles nous obli-

gent à revaloriser les coutumes traditionnelles. Mais cela ne se peut faire qu'en les transposant selon les structures psychologiques d'aujourd'hui et les facteurs de la vie actuelle.

Tout ce travail de réflexion s'impose. Faute de s'y livrer, on laisse la vie de prière à la merci des influences anarchiques, bien plus redoutables de n'être pas reconnues avec assez de lucidité. L'inconscience allie un pessimisme désastreux à un optimisme léger. Le pessimisme est de croire insurmontables les forces de désagrégation qui ruinent les principes mêmes de la prière. Comment échapper à la poussée des rivières qui, fatalement, rongent leurs rives concaves? C'est ainsi que l'on entend dire : « Il est vain de prétendre faire observer le silence. Tout dans le monde moderne est tumulte. Mieux vaut laisser s'extérioriser les poussées insurmontables qui traversent les âmes. » Ce défaitisme s'accorde avec un optimisme faussement surnaturel, qui compte sur la grâce pour accomplir son œuvre, alors que les conduites humaines lui font des conditions intenables : « Sans le silence, dit-on, on aura quand même de la prière! »

Eh bien non! Le creusement progressif des rives a beau être l'effet d'une poussée toujours renaissante, précisément on répare les quais autant qu'ils en ont besoin pour résister au rongement, et voilà de longs siècles que la Seine n'a pas empiété d'un mètre dans Paris sur sa rive droite. Les énormes fleuves ont beau élever de leurs alluvions le fond de leur lit, tellement qu'ils devraient passer par-dessus les digues qui les enserrent au-dessus des Pays-Bas, l'homme ne cesse de draguer ces alluvions et d'en féconder ses terres. La grâce exige la nature, une nature qui exerce sa liberté, qui s'ingénie. Si la nature ne met en œuvre ses dons, selon ce qu'elle est : libre, consciente, très réflexive aujourd'hui, très avertie de ses pouvoirs et de ses risques, elle est le jouet de fatalités, qui tiennent en échec la grâce. Comment certains interprètent-ils la doctrine thomiste comme un laisser-faire! Puisque dans la conduite bonne on ne peut distinguer une part qui revienne à Dieu et une autre à l'homme, mais que tout est de Dieu et tout de l'homme, ce dernier est invité à déployer toutes ses puissances, à exploiter toutes ses ressources. Il est donc obligé d'assurer les conditions favorables de sa vie

d'union à Dieu. Il fait sienne la formule de Saint-Exupéry : « J'élève l'urne autour du parfum pour qu'il demeure. »

II

Favoriser la vie du « cœur »

La prière vaut ce que vaut la vie du « cœur » ; les Pères se sont plu à dire qu'elle est le « cri » du cœur vers Dieu. « Non seulement, dit par exemple saint Ambroise[5], il faut crier de cœur, mais il faut crier de tout son cœur. Corporellement, bien crier, c'est crier à pleine voix ; de même spirituellement, il faut crier de tout notre cœur si nous voulons atteindre de grands résultats et obtenir du Seigneur ce que nous demandons. » Entendons le « cœur » au sens biblique du mot, beaucoup plus profondément que les sentiments, comme le principe radical de la conduite, à la fois cognitif et volontaire. Il doit être piqué au vif. Il doit animer la prière de cette « promptitude » qui est le caractère propre du service de Dieu et qu'il ne faut pas nécessairement entendre d'une rapidité, mais d'un élan vital[6].

Si la contamination de la vie religieuse par les effets des mœurs et de la mentalité ambiantes est dangereuse pour la prière et peut la tarir tout à fait, c'est en desséchant à l'égard de Dieu la vie du « cœur ». Une agitation indiscrète de notions conçues en dehors du sens intime, mystérieux, actuel, des réalités surnaturelles ; une tension de vouloirs froidement délibérés hors de la divine « dilection » ; la sentimentalité et les pratiques sans âme, ces quatre dégradations de la vie du « cœur », plus ou moins divergentes, et quelle que soit la façon dont on les combine, la trahissent et la ruinent.

Le cas de la sentimentalité me semble le moins clair, et je me vois obligé de n'en pas parler. D'une part, il est trop certain que la sentimentalité est en principe néfaste à la vie de prière,

5. Commentaire sur le Ps 118, dans Rouët de Journel, *Textes ascétiques des Pères*, n° 468.

6. *Promptus* vient de *promere* : pousser du dedans comme un germe.

que, du reste, elle soit doucâtre comme la piété qui dominait au siècle dernier, ou dure et violente comme elle se plaît souvent à l'être aujourd'hui. Mais d'autre part, ce que l'on condamnerait volontiers comme sentimentalité abusive peut très bien être l'expression maladroite mais sincère d'une vie très authentique du cœur. Bien des saints modernes, à commencer par sainte Thérèse de Lisieux, nous en avertissent. Non seulement ce qui est objectivement blâmable dans les tendances sentimentales subies dès sa naissance par cette sainte et qui détermine son esthétique « poétique » n'a pas gâté sa prière, mais a pu très bien la servir!...

En revanche, nous discernons mieux le profit ou le dommage que le « cœur » en sa vie de prière peut recevoir des activités rationnelles, volontaires, des pratiques religieuses, et nous pouvons ainsi dans ces trois domaines dégager des orientations assez nettes.

1. *QUANT A L'ACTIVITÉ INTELLECTUELLE.*

Qu'une activité intellectuelle serve normalement de base et de structure à la vie de prière, loin de lui nuire, c'est une vue traditionnelle que signifie le schéma fixé au début du XII[e] siècle par Guigues le Chartreux en sa fameuse *Scala claustralium*, cette « Échelle des cloîtrés » dont tous les éléments étaient familiers aux Pères. A cette époque, le cloître seul ordonnait la vie de piété, il n'y avait que lui pour les personnes adonnées à la prière, et du reste le schéma proposé par Guigues condense l'expérience des siècles antérieurs. Il a ainsi valeur universelle et permanente, traditionnelle, au sens le plus fort. Or ses deux premiers échelons : *lectio* et *meditatio*, préparatoires à la prière (*oratio*), comportent un travail de la raison. Au siècle suivant, les Frères Prêcheurs firent un pas de plus en prouvant qu'un travail intellectuel d'une rigueur scientifique pouvait lui-même jouer un rôle organique dans la montée vers Dieu[7]. Mais le

7. La « quaestio » scolastique se substituant à la « lectio divina » des moines.

danger pour la vie de prière en a toujours été certain, célèbre. Dans cette ligne de la prière, l'activité rationnelle ne vaut que dans la mesure où elle garde la saveur de la « lectio » monastique et de la « meditatio » qui se complaît à « ruminer » les choses de Dieu. Elle doit garder cette saveur et quant à son objet et quant à son mode. L'objet du travail intellectuel doit être toujours ce que saint Paul, dans ses épîtres aux Colossiens et aux Éphésiens, appelle « le Mystère ». Quant au mode favorable, on le trouve par tâtonnement, à la façon dont on « met au point » un instrument d'optique : on le trouve en vertu de l'intention de « garder les choses en son cœur », de mieux les connaître rationnellement afin de mieux les aimer, de se les assimiler, de se faire assimiler par elles. La tendance vers la contemplation aimante, qui est le degré supérieur de l'échelle, rectifie toutes les démarches. L'étude est bienfaisante ou dommageable pour la prière, selon qu'elle augmente ou dissipe le sens intime de Dieu.

Il est inquiétant pour notre époque, tellement avide de savoir, qu'on n'y cite plus le vers de Molière : « Un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant. » Dans le domaine surnaturel, être un « sot », c'est être celui que la Bible appelle l'« insensé », celui qui n'a pas le *sens* de Dieu (qui, à l'extrême, va jusqu'à nier son existence). Il est de préférence très instruit, et très habile à jouer avec les idées. Ah! que les fidèles mènent bien loyalement leur vie intellectuelle selon leur capacité, et en gardant toujours vif, quelque idée qu'ils conçoivent, le sens de l'infini Mystère divin. Là est l'exigence structurale de la foi, qui dirige la prière. La foi est vertu de l'intelligence, laquelle exige de se faire des idées claires et distinctes ; aussi veut-elle expliciter toujours davantage son adhésion ; et comme ce que l'esprit cherche à comprendre n'est rien de moins que l'Infini, la foi est le principe d'une quête indéfinie. Il est donc conforme à sa nature que l'on cherche à acquérir toujours plus de connaissances sur ce que l'on croit et à réfléchir toujours davantage sur elles. Mais ces connaissances ne valent qu'autant qu'elles monnayent pour nous le Mystère infini et nous orientent vers lui. Leur principe et leur but est l'adhésion de tout notre être au Tout de Dieu, sous l'attrait de l'amour.

Or, le danger d'une agitation trop notionnelle, aliénée du sens de Dieu, et donc le danger du desséchement de la prière, est beaucoup plus grave aujourd'hui que dans les siècles précédents. D'abord parce que tout encourage une inflation d'idées hâtives, irréelles. Les anciens savaient peu de choses, mais conclues pour la plupart d'une expérience personnelle, indéfiniment renouvelée, méditée, intégrée à leur univers intérieur. Notre sève, dont devrait germer la prière, se dissipe dans la multitude de nos connaissances inassimilables et parasitaires. Puis la mentalité qui correspond au règne de la quantité et de la technique est la plus anti-mystérique qui soit[8].

2. *QUANT A L'ACTIVITÉ VOLONTAIRE.*

Dans l'ordre de la volonté, comme dans celui de l'intelligence, un desséchement est à craindre. Il est fatal à la prière par ces excès que sont l'utilitarisme et l'activisme. Inutile sans doute de développer cette considération. Mais si nous ne faisons que la mentionner, ce n'est pas qu'elle soit secondaire, c'est au contraire que l'évidence en éclate aujourd'hui d'elle-même, pourvu qu'on veuille bien ouvrir les yeux. Cependant il peut être bon d'en dégager la raison profonde. Utilitarisme et activisme sont une agitation volontaire commandée par la sèche raison et par les passions dans l'éphémère, alors que la prière est l'élévation du « cœur » dans l'éternel. On voit des utilitaristes et des activistes qui prient beaucoup ou qui plutôt croient le faire : dans les intérêts périssables qu'ils ne dépassent pas, qui les étreignent et dont ils sont les jouets, ils demandent à Dieu et aux saints, passionnément, le succès de leurs entreprises. Mais ces prétendues prières n'en sont pas, car elles demeurent d'esprit « charnel », au sens de l'Évangile et de saint Paul : la référence à Dieu en est toute verbale ou notionnelle, elle ne retourne pas

8. Il faut lire le très remarquable article du Fr. Ayel, dans *La Maison-Dieu*, n° 40, « Mentalité technique et ouverture à la liturgie », du moins les pp. 61 à 71, car les suivantes sont d'un optimisme bien décevant.

l'orientation du cœur, elle ne lui donne pas qualité surnaturelle, elle ne l'élève pas.

Nous avons vu que l'activité de l'intelligence est indiscrète dans la mesure où elle fonctionne en dehors du sens réel des choses. De même l'activité volontaire le devient pour autant qu'elle est une tension étrangère à l'amour ; elle devrait être cet amour lui-même concentrant toute sa puissance[9]. Pour être favorable à la prière, cette activité doit garder, renouveler, une double ouverture : d'une part celle de l'amour spirituel qui demeure épris du bien infini, en ses mouvements les plus déterminés, qui s'éprend de tout ce qui est digne de son élan, de son don, en vertu même de sa générosité et de sa liberté de plénitude ; d'autre part l'ouverture aux énergies profondes de la psychè. A cet égard, il y a deux grandes familles spirituelles : certaines natures sont ainsi faites que leurs énergies psychiques se mobilisent d'elles-mêmes le mieux dans l'activité qui poursuit des résultats extérieurs, au sujet d'objectifs bien concrets, — ce sont les natures actives —; les énergies psychiques des autres sont plus disponibles dans l'orientation de l'amour vers le Bien Infini, — ce sont les natures contemplatives. Les premières courent le risque de la dissipation dans la multitude, les secondes dans le vague; les premières, d'être agitées ou violentes, les autres, passives et molles. Mais les premières sont inhibées si elles ne se concentrent pas sur des objectifs déterminés, les autres si on les oblige à trop d'activité : elle les « tend ». Chacun de nous apprend, en vivant, ce qui lui convient le mieux, quels dosages et quels rythmes lui sont bons ou funestes pour prendre consistance et s'épanouir.

Quoi qu'il en soit, c'est encore dans une grande donnée traditionnelle qu'on trouve le principe des discernements : à quelque famille d'esprit que l'on appartienne, ou du moins quelle que soit la dominante, toute vie de prière est d'orientation contemplative et l'activité vertueuse en est comme le soutien et la matière nécessaires. Toute vie de prière tend vers la complaisance prise en Dieu, et il faut la favoriser ; et d'autre part cette vie a besoin d'un minimum d'activité — étonnamment variable

9. En termes scolaires, la *volonté délibérée* est la *voluntas ut ratio*, l'appétit vital du bien se portant sur un objet déterminé par réflexion.

selon les natures. Deux aspects complémentaires à assurer tous deux. L'un exige des temps où l'on mène à l'état le plus pur la vie éternelle commencée qu'est déjà cette vie périssable. La grande affaire en cela, c'est que les « exercices de piété » auxquels on consacre ces temps aient le moins possible le caractère d'exercices auxquels on se livre pour se mettre en règle et avec le souci de bien se conformer aux lois du genre, qu'ils soient le plus possible la vie même de l'amour surnaturel qui s'en donne à cœur joie. Quant à l'activité, elle doit, autant qu'elle peut, se mettre à un régime qui stimule la générosité, le zèle, le dévouement allègre.

3. *LE RÉGIME FRATERNEL DE CETTE VIE DU « CŒUR ».*

La prière, plus que les autres actes, se ressent du climat fraternel. L'essentiel — trop rarement aperçu de façon claire, mais toujours éprouvé subconsciemment — c'est que les rapports fraternels pour être heureux doivent se développer à une profondeur à la fois plus et moins grande qu'on ne les conçoit d'ordinaire. Certains les veulent trop superficiels, d'autres les voudraient à une profondeur qui ne regarde que Dieu. Quand on les maintient à un niveau trop médiocre, ce qui est systématique, hélas! dans bien des communautés, tout ce qu'il y a de plus noble s'en trouve contraint, brimé. Seules n'en souffrent pas dommage les natures superficielles et quelques âmes profondes, mais d'une *exceptionnelle* simplicité de cœur et d'une bienveillance *exceptionnellement* épanouie et créatrice. La générosité des âmes qui servent Dieu ensemble éprouvent — sans toujours se le formuler — le besoin d'être *reconnues* par leurs sœurs *à la profondeur de leurs grands intérêts humains* (qu'elles surnaturalisent), au lieu de n'avoir jamais d'échanges que dérisoires. On hésite à dire ces choses, parce que beaucoup les comprendront comme s'il s'agissait d'échanger des idées ambitieuses, de faire éclater des sentiments, ou de laisser s'affirmer des personnalités indiscrètes. C'est de la façon la plus naturelle que des cœurs dévoués pareillement à un service généreux

devraient toujours communiquer selon leur noblesse. Le milieu qu'ils composent devrait être pour chacun d'eux tonique. Bien entendu, ceux qui souffrent de communautés qui ne sont pas de tels milieux doivent faire contre cette mauvaise fortune bon cœur. C'est le cas de le dire, car ils ouvriront leur cœur vers Dieu et vers les bénéficiaires de leur service d'autant plus grand que leur famille spirituelle tend à le resserrer davantage, et le critère de l'authenticité surnaturelle de cette ouverture sera le progrès de leur bienveillance envers ceux avec qui ils vivent. Mais enfin cette situation n'est pas normale, quelque fréquente qu'elle puisse être. Et, bien entendu, aussi, toute communauté est imparfaite ici-bas, cause nécessairement déceptions et blessures. Mais plus le risque en est grand, plus on doit tenter de le diminuer en conférant aux rapports fraternels la qualité qui est celle des « cœurs ».

Saint Augustin, en sa Règle, veut que les religieux se pardonnent leurs torts les uns aux autres, « à cause de leurs prières qui doivent être d'autant plus saintes qu'elles sont plus fréquentes ». Ce qu'il exprime ici en termes négatifs, entendons-le au positif et en plénitude. Les prières des consacrés sont fréquentes. Il faut qu'on puisse les comparer aux flammes dont chacune est plus chaude d'être dans un brasier. Pas de condition plus favorable à la prière que l'authentique orientation de dilection, perçue dans un milieu fraternel que l'on sent très chaleureux, d'une façon toute naturelle et simple, en toutes les relations.

4. *QUANT AUX PRATIQUES RELIGIEUSES.*

Elles risquent d'aller contre leur but. Manifestons-le par un exemple extrême ; il est même un peu morbide, mais il ne fait qu'exagérer un mal, classique à de moindres degrés. Une novice, entrée par erreur dans un monastère de contemplatives, écrivait ceci :

> Je n'arrive pas à comprendre la manière de pratiquer généralement les observances, qui me semble renverser complètement les valeurs morales et spirituelles... En théorie, on enseigne d'excel-

lents principes où les choses sont bien à leur place, mais il arrive que pratiquement on reprend et on châtie pour des infractions qui n'ont aucune gravité... La préoccupation constante pour des choses qui n'ont de soi aucune valeur désaxe le cerveau, complique terriblement l'existence. Il me semble que j'étais arrivée à comprendre la vie chrétienne, mais maintenant je ne comprends plus. Que l'on accepte de bon cœur comme des croix des choses compliquées, voire désordonnées quand c'est la nécessité ou la charité qui les impose, c'est très bien. Mais est-il plausible de se fabriquer gratuitement une vie de ce genre? Ce qui m'était le plus pénible dans le monde, c'était l'encombrement des tracas superflus. Pourtant, les derniers temps, j'étais arrivée à me libérer de tout cela. Faut-il que je le retrouve dans la vie religieuse, avec plus de virulence encore? J'arrive à l'office et à l'oraison le cerveau bourré et tendu, l'âme fatiguée et dispersée, et finalement je constate que j'arrivais bien mieux à me recueillir en disant mon bréviaire dans les rues de Paris ou dans le métro qu'ici au chœur.

Une fois faite la part de la psychasthénie et celle d'une erreur d'orientation, reste que cette novice avait raison de se plaindre si, dans le monastère où elle était entrée, les observances régulières, les dévotions et les obligations du règlement étaient trop multiples, trop artificielles et si l'on y avait tendance, comme il arrive souvent, à faire pratiquement consister la perfection dans leur accomplissement exact. Quand il en est ainsi les pratiques sont comme les broussailles de la parabole, qui étouffent le semis. La prière veut un cœur dilaté et non pas oppressé ni agité, inquiet de ne pas « être en règle », ayant de la difficulté à s'y mettre. Rien n'a valeur de *moyen* qu'autant que la *fin* déjà s'y accomplit. En cela encore une expression de saint Exupéry est heureuse : « Ma contrainte est un cérémonial de l'amour. » Il faut que les pratiques favorisent l'expression de l'amour, selon un élan aussi simple que possible.

Mais elles comportent forcément une part de « contrainte ». La réaction contre elles des jeunes générations est en général trop courte et trop superficielle. Très peu d'une attention appliquée avec amour, très peu d'un exercice qui change en une habitude vivante ce qui paraît d'abord arbitraire et gênant, suffiraient à qualifier religieux et religieuses selon l'esprit de leur

profession, à la façon dont les gestes du métier contribuent au beau caractère humain des bons artisans. Il y a beaucoup plus à faire pour revaloriser les éléments traditionnels de la vie religieuse que pour chercher de prétendues « adaptations », en général si hâtives, tellement simplistes, si vite usées... Par cette remarque nous débouchons déjà dans notre troisième partie.

III

Favoriser l'intégration des forces vives du composé humain

Il faut « crier de tout son cœur », nous disait saint Ambroise, et la tradition antique et médiévale ajoutait que *tout l'être* doit se mettre de la partie. *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum.* Saint Jérôme interprétait de façon cocasse, mais combien profonde, combien vraie pour le succès de la prière, la parole du Seigneur : Lorsque deux ou trois seront réunis en mon nom... « Lorsque, dit-il, l'esprit, l'âme et le corps sont d'accord, quelque chose qu'ils demandent, ils l'obtiendront du Père[10]. »

Prétendre favoriser la vie du « cœur » est vain, si l'on ne dispose pas les éléments de l'existence de telle sorte qu'ils agissent dans le sens de *l'intégration* des fonctions psychiques. Tout doit favoriser la « composition de l'âme », qui est à la fois décantation, concentration, épanouissement. Le recueillement exigé pour la prière n'est ni l'abstraction de qui se livre à une activité spéculative, ni une inhibition, mais un éveil de toutes les forces vives à l'appel de l'esprit, de son amour.

La pacification des passions est le plus immédiatement nécessaire et ce sur quoi, sans doute, il faut le plus sérieusement attirer l'attention. Les anciens y insistaient. Rien n'est plus urgent que de traduire en termes d'aujourd'hui la doctrine des Pères grecs sur l'apatheïa. Par ce mot il ne faut pas entendre

10. Dans Rouët de Journel, *op. cit.*, n° 522.

une apathie, mais une mise en ordre de tout le monde des passions, vif et vigoureux, mais concertant, pénétré par l'esprit, orienté par lui. « L'âme agitée, disait saint Grégoire le Grand, n'est pas capable de voir ce que, même étant tranquille, elle a de la peine à atteindre. On ne peut pas voir le rayon du soleil lorsque les nuages en mouvement couvrent la surface du ciel ; l'eau d'une fontaine, si elle est agitée, ne reflète plus l'image de celui qui s'y mire, alors que, tranquille, elle la reproduirait parfaitement : si l'eau remue, la ressemblance de l'image disparaît[11]. » Dans un tel texte affleure opportunément la doctrine, sous-jacente, de l'image de Dieu imprimée en nous, mais brouillée, et qu'il nous faut parfaire jusqu'à la plus pure et éclatante ressemblance. Le temps que nous passons sur cette terre nous est accordé pour cela. L'œuvre comporte une sorte d'assomption de toutes nos puissances. L'élévation de notre cœur vers Dieu, autrement dit la prière, n'est réelle que si elle comporte celle de « l'âme ». Elle est l'œuvre du « souvenir de Dieu » — d' « un souvenir profond du Seigneur de gloire », comme dit Diadoque de Photicé[12] —, mais ce « souvenir » est « interrompu par les soucis terrestres », « troublé par le sursaut imprévu des passions[13] ». La pacification nécessaire des passions est évidemment un effet de la vie de prière, mais elle en est aussi une condition, conformément à la loi de réciprocité des causes qui est une des plus importantes dans le monde de la vie. Il est d'une légèreté inouïe, d'une témérité absurde, d'espérer cette pacification nécessaire sans une discipline de vie.

Or, toute discipline de notre monde intérieur est radicalement empêchée par deux maux auxquels on ne prend même plus garde : ce que Max Picard appelle « la rumeur » et la perte de la valeur « symbolique » des actes.

Dans son livre *Le monde du silence*[14], Max Picard distingue, à juste titre, le silence, qui est l'état et le phénomène le plus foncier, la parole, qui est sacrée lorsqu'elle est digne de son nom (et la vraie prière est la plus pleine de toutes les paroles),

11. *Ibid.*, n° 1195.
12. *Œuvres spirituelles*, coll. « Sources chrétiennes », 1955, p. 159.
13. Saint Basile, dans Rouët de Journel, n° 300.
14. P.U.F. V. particulièrement les pp. 134-141.

le bruit, qui n'est pas toujours mauvais ni malfaisant, qui peut avoir la valeur d'un langage bénéfique, et puis la rumeur ; elle n'est ni bruit déterminé, ni parole, ni silence, elle est confusion et dissolution de tout. L'homme risque de n'être plus « qu'un appendice de la rumeur » et « l'espace de la rumeur ». La multitude des excitations sensorielles et imaginatives se brouillent en lui. Aujourd'hui, même des religieux et des religieuses — et, semble-t-il, assez nombreux — sont comme des postes de radio ouverts du matin au soir ; ils reçoivent passivement les impressions du dehors et du dedans. Quand on passe à proximité de certains d'entre eux, on les entend qui s'évaporent en sons indifférenciés ; ils sont passés à l'état d'un très vague fond sonore.

Un symbole n'est pas n'importe quel signe, mais celui qui exprime la compénétration du spirituel et du sensible, et qui y contribue. Toute la liturgie est proprement symbolique, elle n'a valeur qu'accomplie avec ce minimum de qualité expressive où l'âme s'épanouit et devient chantante. L'homme moderne tend à la dessécher en la combinaison d'un discours de concepts (du reste pauvres) et de signaux (auxquels il réduit les rites). Ce n'est pas seulement la liturgie, norme de toute prière (« lex orandi »), c'est la vie de prière en toutes ses formes qui souffre dommage. « Une dissociation du spirituel et du sensible, avons-nous fait remarquer ailleurs [15], laisse le psycho-somatique à une indiscipline que les conditions de vie moderne en Occident rendent insurmontable et vraiment désastreuse. L'activité spirituelle est instable et inconsistante, de ce fait. Elle ne se soutient — sauf grâces mystiques — qu'à l'état de discours conceptuel. Mais la vie spirituelle n'est pas un système d'abstractions... » Le Frère Ayel note [16] chez les jeunes du technique, et l'on doit généraliser beaucoup, « la fausse pudeur des gestes bien faits, déployés au-delà d'un utilitarisme étroit, la répugnance à mettre son corps dans l'acte religieux... l'absence de l'agent à son activité... Le sujet personnel est coupé du mouvement qu'il se donne, le mouvement du corps s'est désolidarisé

15. Dans *La Vie Spirituelle,* novembre 1955, p. 343.
16. *Art. cit.,* pp. 70-71.

de toute vie personnelle et intérieure. » Du coup, cette dernière devient terriblement théorique.

Mais l'homme est toujours l'homme. La nature de sa vie et la qualité de celle-ci n'ont pas essentiellement changé. Sans doute le nombre des vocations purement contemplatives est-il moindre que par le passé, et sans doute, chez l'immense majorité des religieux et religieuses, la forme la plus normale de la prière est-elle devenue l'action elle-même, dévouée, offerte comme le témoignage de l'authenticité de l'amour et comme l'appel à la grâce rédemptrice du Christ. La question majeure est alors d'assurer la valeur de prière de cette action et la qualité des temps de pure prière.

Ce que l'on peut dire se ramène, nous semble-t-il, à quatre chefs :

1. *Renouveler l'exigence de cette valeur et de cette qualité*

L'intention du cœur à cœur avec Dieu, communiquant sa vertu mystérieuse à la prière et à l'action, doit être assez réelle, assez vivante, pour qu'elle discerne elle-même, comme par un tact, les conditions favorables ou non à la prière, pour qu'elle les invente, rectifie autant que faire se peut.

Il y faut une singulière liberté d'esprit à l'encontre des entraînements contemporains. Par exemple, il faut oser convenir que réellement la plupart des prétendues « messes communautaires », telles qu'on les perpètre aujourd'hui, font à la prière des conditions mortelles. Les voix sont rauques, elles ne sont ni au même rythme, ni au même ton ; leur discordance atteste l'absence d'une âme commune. Elle empêche les âmes de « se composer », de se posséder pour le don, de chanter et de s'épanouir. C'est une conception affreusement grossière de la « participation » de se figurer qu'elle doive se traduire par l'émission de paroles. Qui dit âme commune dit rencontre des âmes au-delà, au-dessus de leur mode d'être vulgaire, dans le silence, dans un chant expressif et plénier et dans des mouvements qui eux aussi aient cette plénitude vivante et spontanée, dont le Frère Ayel remarquait combien le goût s'en est perdu. Dans tous les domaines de l'expression, très peu est possible

de nos jours avec assez de sincérité, d'unanimité et avec le minimum de qualité qui atteste la présence active de l'âme, son éveil à la faveur de ce qu'elle exprime. Il faut avoir la très humble et noble fierté de ne faire que ce qu'on peut faire bien. (Hélas! combien d'obligations d'être médiocres! Tenons d'autant plus à ne pas l'être chaque fois que nous n'y sommes pas forcés.)

Le renouvellement de l'offrande de soi, de la consécration à l'Absolu, de la dilection, doit s'attester jusque dans l'attitude corporelle, sans aucune affectation certes, ni raideur. Alors il est plus facile. Et si tous les membres d'une communauté trouvent naturel d'attester leur caractère, cette communauté prend du style. Elle stimule spontanément l'élévation à Dieu.

De notre plein gré, n'admettons rien que de noble, de pur, de tonique dans notre monde intérieur. Demandons-nous, par exemple, si nous faisons ce qu'il faut pour que les récréations nous re-créent, dans les lignes où nous devons sans cesse renaître et croître.

« Ton œuvre, c'est ton cœur », se disait à lui-même le P. Marie-Alain Couturier.

2. *Renouveler la « détente vive ».*

J'ai appelé ailleurs[17] « détente vive », à défaut d'une meilleure expression, un comportement de tout l'être qui pouvait s'obtenir jadis d'une façon plus spontanée, que la vie actuelle compromet de multiples façons. On est obligé maintenant d'y veiller volontairement. Nous passons par des alternatives de relâchement veule et de tension excessive. Il faut que la tendance vers la plénitude assure une constance. Elle comporte l'économie des moyens, en même temps qu'elle rend ferme et vif. Elle est étonnamment conforme à la fois, et d'un même mouvement, aux vœux d'intégration de notre système nerveux[18], à ceux de nos muscles[19], à ceux de notre psychisme[20], et à l'œu-

17. *La Vie Spirituelle,* octobre 1955, pp. 245-248.
18. *Ibid.,* novembre 1955, pp. 341, 347-350.
19. *Ibid.,* pp. 356-364.
20. *Ibid.,* décembre 1955, pp. 475-478; février 1956, pp. 144, 146-148.

vre en nous du Saint-Esprit! La merveilleuse séquence de la Pentecôte le suggère : *Flecte quod est rigidum, fove quod est frigidum, rege quod est devium* : « Assouplis ce qui est raide... rectifie ce qui dévie. » Surtout, *In labore requies* : le « repos », une certaine récupération des forces, dans les actes mêmes où on les dépense, c'est le chef-d'œuvre de l'art de vivre. C'est lui qui assure les meilleures conditions de réussite à la grâce, les dispositions les plus favorables à la prière.

3. *Renouveler le silence intérieur et assurer autant que possible le silence extérieur.*

Œuvre de plénitude encore et toujours. On a tort de « chasser les mauvaises pensées », de « chasser les pensées inutiles ». C'est leur donner plus de force, par réaction contre nos efforts, où nous nous épuisons. Il faut plutôt nous renouveler dans la dilection et dans les béatitudes évangéliques, d'une façon assez réelle pour que les pensées fâcheuses se dissipent, se résorbent. Mais à longueur de vie, l'orientation majeure veut commander un régime d'existence. Elle inspire une discipline.

Les images visuelles et les sons ont leur importance, en leur matérialité même. Par exemple, on constate en laboratoire les troubles circulatoires et nerveux causés par les bruits. Un régime de silence effectif est donc nécessaire, et en général tout le dégagement possible de la multitude des excitations sensorielles. Il est insensé de prétendre mener une vie de prière et de n'avoir pas une discipline sévère en fait de radio, télévision, journaux, magazines, cinéma. L'autorité ne peut guère légiférer valablement en cela pour une communauté. La contrainte serait aussi funeste pour tous que l'est pour chacun la répression chagrine de ses mauvais désirs. A chacun et à tous d'aimer le climat des béatitudes, de savoir y trouver la dilatation du cœur et sa réfection!

Si les impressions sensorielles ont par elles-mêmes leur nuisance, néanmoins c'est bien davantage leur valeur significative qui importe. Le malheureux qui, dernièrement, a assassiné par exaspération quelqu'un qui faisait du vacarme dans sa cour avec les poubelles, souffrait sans doute de ce vacarme comme d'un bruit violent, mais ce qui le lui rendait intolérable, c'était

de le savoir malveillant envers lui. Il n'y a pas pour l'homme de sensations pures. Elles sont chargées d'une affectivité pour l'esprit, pour le cœur. A plus forte raison dans la vie religieuse et par rapport à la prière.

Que des religieux soient tellement aliénés d'eux-mêmes qu'ils en viennent à avoir habituellement besoin d'entendre du bruit et d'en faire, que garder le silence leur cause une tension nerveuse, c'est le signe qu'ils ont besoin de se ressaisir radicalement. Il ne peut être question d'admettre un tel état. L'activité n'y est plus qu'un activisme désordonné et non une prière vécue. Prière et silence s'identifient, du moment que l'on comprend le silence en son intention profonde comme le mouvement de l'âme qui se dégage de ce qui l'aliène, afin de se donner à Dieu. Le bruit extérieur qui l'envahit l'inhibe et elle a besoin de mobiliser à nouveau ses énergies ; le bruit qu'elle fait elle-même est fuite hors de soi, où elle se dissout, et elle a besoin de se récupérer.

4. *Monter correctement les mécanismes réguliers.*

Qu'on le veuille ou non, les habitudes créent des « réflexes conditionnels » et exercent des suggestions. Si nous ne veillons à les monter de telle sorte qu'ils nous orientent vers Dieu, ils nous gênent dans notre intention d'aller à lui. Toute la vie régulière d'une communauté, par exemple, est un ensemble de « réflexes conditionnels » et de suggestions qui, dans l'intention des fondateurs, doivent aider la prière. Si les mouvements sont désordonnés, si c'est l'agitation qui règne, le sans-gêne, si trop d'accidents inutiles, de problèmes irritants, de heurts, d'incertitudes surgissent, la prière ne trouve pas son ambiance favorable. Son orientation est contemplative en ce qu'elle tend à être un regard fixé sur Dieu ; elle souhaite donc une convergence pacifiante des mouvements.

Pie-Raymond Régamey, O. P.

Saint Grégoire le Grand

PRIÈRE ET PURIFICATION

Ces textes de saint Grégoire montrent combien il fut l'un des premiers auteurs mystiques, et l'un des plus grands. Hélas! trop peu de traductions et d'anthologies mettent ces richesses à notre disposition. On complétera ces textes par d'autres extraits dans le livre Prière pure et pureté du cœur (*Desclée de Brouwer*) *où notre collaborateur Dom Georges Lefebvre, mettant en parallèle des textes de saint Grégoire le Grand et de saint Jean de la Croix, souligne une parenté profonde entre ces deux grands mystiques et dégage les grandes lignes d'une orientation spirituelle conforme à une tradition qui, à travers ces deux saints, remonte jusqu'à Cassien et jusqu'aux origines du monachisme.*

PRIÈRE PURE.

L'éclair étincelant de la lumière divine resplendissant soudain en elle, l'âme se trouve tout illuminée. Elle est comme absorbée dans un bonheur paisible et dans le sentiment d'une grande sécurité; transportée au-delà des déficiences de la vie présente, elle jouit en quelque sorte d'un renouvellement de tout son être.

C'est alors que, rafraîchi d'une rosée céleste dont Dieu même est la source, l'esprit se recueille dans le sentiment de son insuffisance à l'égard des réalités auxquelles il se trouve élevé et, se sentant en contact avec la vérité, il voit clairement qu'il n'en peut voir l'immensité. Il s'en estime d'autant plus éloigné qu'il s'en approche davantage, car, s'il n'en percevait rien, il ne pourrait comprendre qu'il lui est impossible de la contempler sans voiles[1].

Devant l'immensité des secrets qui lui restent cachés, l'esprit reconnaît que ce qu'il entrevoit est bien peu de chose, et, tout au sentiment de l'immense élévation de la divine lumière, il considère combien elle est au-delà du faible rayon qui en parvient jusqu'à lui[2].

Dieu est saisi dans l'intimité d'une connaissance tout intérieure... chaque fois que, par l'infusion de la grâce de la contemplation... un léger et furtif rayon de la lumière illimitée parvient jusqu'à nous et nous éclaire un instant[3].

Dans les « fenêtres obliques », le côté extérieur par où entre la lumière est étroit, mais le côté intérieur est plus large, afin de la recevoir plus abondamment. De même, l'âme de celui qui contemple : bien qu'elle perçoive à peine un léger reflet de la véritable lumière, elle s'en trouve largement éclairée et tout en elle semble se dilater dans le rayonnement de cette divine clarté. Sans doute, même ce que l'âme entrevoit, elle peut à peine s'en saisir, et ce qu'elle devine des choses éternelles n'est presque rien, mais ce rien suffit à dilater le cœur dans l'ardeur de la ferveur et de l'amour, et tout dans l'âme semble s'élargir du fait de la lumière de vérité qui pénètre en elle comme à travers une étroite fissure[4].

Il est écrit que Dieu ne se trouvait ni dans le feu, ni dans le vent fort et violent, mais qu'il était présent dans un murmure doux et léger, pour exprimer que, l'esprit étant suspendu dans

1. Morales, livre 24, 11.
2. Ez., livre 1, homélie 8, 17.
3. Ez. 2, 2, 12 et 13; 1, 6, 5.
4. Ez. 2, 5, 17.

les hauteurs sublimes de la contemplation, tout ce qu'il peut considérer dans une absolue clarté n'est pas Dieu ; mais, qu'il lui semble entendre quelque chose de ténu et d'à peine saisissable, c'est alors qu'il perçoit dans un murmure un peu de l'incompréhensible substance des choses éternelles. En effet, lorsque nous comprenons que nous ne pouvons rien connaître parfaitement au sujet de Dieu, c'est alors que nous connaissons vraiment quelque chose de lui [5].

CONNAISSANCE D'AMOUR.

Il ne nous est pas permis de nous rassasier de la lumière divine, dont nous est accordé seulement un léger avant-goût... Étant encore en cette vie, nous ne pouvons qu'éprouver un simple commencement de la joie intérieure de la contemplation... Mais l'âme ne peut supporter l'admirable douceur qu'elle a goûtée dans l'ombre d'une vision incertaine... C'est comme le murmure d'un souffle léger qui l'a caressée lorsque, dans une rapide contemplation, elle a soudain éprouvé la saveur de la vérité que rien ne peut contenir [6].

La joie de la patrie céleste s'ouvre aux yeux du cœur, lorsqu'ils sont purs, afin que dans cette joie et par elle nous contemplions, plus clairement manifestées, les réalités que nous cherchons... et que nous les saisissions dans une intime suavité [7].

C'est en connaissant et en éprouvant quelque chose de la lumière insaisissable que l'âme en devine la saveur [8].

En cette contemplation, déjà, elle goûte la suavité de la joie que l'on trouve dans le repos intérieur [9]... En cette intime douceur, elle s'enflamme d'amour, elle s'efforce de s'élever au-dessus d'elle-même, brisée, elle retombe dans les ténèbres de son infirmité, et, triomphant enfin, elle comprend qu'elle ne peut voir

5. Morales, 5, 66.
6. Morales, 5, 53 et 66; 8, 50; Ez. 2, 2, 8.
7. Morales, 24, 11; Ez. 2, 2, 13.
8. Ez. 2, 2, 12.
9. Ez. 2, 2, 14.

l'objet de son ardent amour, mais qu'elle ne l'aimerait pas avec une telle ardeur si elle ne le voyait pas en quelque manière [10].

Elle découvre les joies de la divine clarté [11].

Les yeux ouverts par le désir, elle contemple la joie de la lumière intérieure [12].

PRIÈRE SECRÈTE.

L'âme ne demeure pas non plus bien longtemps fixée dans la suavité intérieure de la contemplation, car, repoussée par l'immensité même de la lumière, elle se trouve rappelée à elle-même [13]... Parfois, elle est admise à goûter la saveur inaccoutumée d'une intime douceur. Elle essaie d'y demeurer recueillie, mais, repoussée par sa force même vers sa propre faiblesse, et voyant qu'elle n'en peut contempler la pureté, elle pleure doucement et se couvre des larmes que lui fait verser sur elle-même le sentiment qu'elle a de son infirmité. L'esprit ne peut davantage tenir son regard fixé sur la vision intérieure qui lui est apparue comme dans un éclair, car il se trouve comme ramené en arrière par le poids de ses anciennes habitudes. Parmi ces efforts pour s'élever au-dessus d'elle-même, l'âme se fatigue et s'essouffle, et, vaincue par la lutte, elle retombe dans ses ténèbres familières [14].

L'esprit peut rester fixé sans défaillance dans les œuvres de la vie active, mais vaincu par le poids de son infirmité, il s'épuise bien vite dans l'exercice de la vie contemplative. La première est d'autant plus ferme et stable qu'elle s'étend aux réalités toutes proches de nous qui concernent le service du prochain; la seconde d'autant plus fragile et transitoire que, franchissant les limites où nous enferme notre corps charnel, elle tente de s'évader au-dessus d'elle-même. La première se dirige sur des chemins unis, où elle peut avancer d'un pas assuré; la seconde,

10. Morales, 5, 58.
11. Ez. 2, 5, 1.
12. Sur l'Évangile, l. 1, hom. 2, 1.
13. Morales, 5, 58.
14. Morales, 23, 43.

parce qu'elle veut, se dépassant elle-même, atteindre jusqu'aux cieux, n'en retombe que plus vite, vaincue par son effort. Pourtant, et bien que l'âme ne s'élève que par moments jusqu'à la contemplation, on peut affirmer sans aucun doute qu'elle y demeure fixée fermement et sans défaillance puisque, ne pouvant s'y maintenir du fait de sa faiblesse, elle y revient sans cesse par de nouveaux efforts. On ne peut dire qu'elle ne s'y maintienne pas d'une façon stable puisque, si elle la laisse souvent échapper, chaque fois qu'elle la perd, elle se remet à sa recherche[15].

AVANT-GOUT DU CIEL.

Tant que nous vivons en cette chair mortelle, nul ne peut s'avancer dans la perfection de la vie contemplative au point d'en venir à fixer son regard sur le rayon même de la lumière incirconscrite. Dieu ne peut être aperçu dans tout l'éclat de sa claire lumière, mais l'âme, entrevoyant quelque chose qui en porte un reflet, reçoit des forces nouvelles qui lui permettent de progresser jusqu'à ce qu'enfin elle atteigne un jour la gloire de la vision. C'est pourquoi il est écrit que ce qui est en dessous de Dieu remplit le temple parce que, lorsque l'esprit s'exerce à la contemplation, il ne voit pas encore ce que Dieu est en lui-même, mais seulement quelque chose qui est en dessous de lui[16].

Les saints, tant qu'ils sont en cette vie, entrevoient les secrets de la nature divine comme à travers l'écran d'une image imparfaite, mais ils ne les contemplent pas clairement encore, tels qu'ils sont dans leur réalité. La vie présente, en effet, est une nuit, et, tant que nous y demeurons, chaque fois que nous nous tournons vers les choses intérieures, nous ne pouvons que les entrevoir confusément dans l'ombre d'images incertaines. Celui-là donc se rend compte qu'il est dans la nuit et que sa vision est imparfaite, qui désire ardemment parvenir au matin afin de contempler Dieu dans sa clarté[17].

15. Morales, 10, 31.
16. Ez. 2, 2, 14.
17. Morales, 23, 39.

Alors nous serons vraiment libres lorsque notre adoption nous aura fait parvenir jusqu'à la gloire des enfants de Dieu. Jusque-là, non seulement la vie active est dans la servitude, mais la contemplation elle-même qui nous élève au-dessus de notre nature n'atteint pas la liberté parfaite, et ne fait que l'imiter, car la paix intérieure que nous y goûtons est pour nous pleine de mystères qui nous restent cachés [18].

Aussi longtemps que nous oppresse l'infirmité de la chair, nous ne pouvons voir la clarté de la divine sagesse, telle qu'elle est dans sa parfaite immutabilité, car l'infirmité de notre regard est incapable de soutenir l'intolérable éclat du rayon de lumière éternelle qui brille au-dessus de nous. Quand donc Dieu se révèle à travers les bribes de vérité que la contemplation laisse percer jusqu'à notre esprit, il ne nous parle pas : c'est un simple murmure qu'il nous fait entendre, puisque tout en nous manifestant quelque chose de lui-même, il ne se livre pas pleinement à nous. Alors seulement il ne se contentera plus de murmurer, mais nous parlera, lorsqu'il se révélera dans une claire vision [19].

Ici-bas, avec quelque vigueur que progresse notre esprit, jamais il ne parviendra à rien saisir des réalités éternelles dans une lumière sans ombre, il ne peut que les entrevoir à travers la brume d'images imparfaites. Le nuage de notre corruption s'interpose entre nous et le rayonnement du soleil intérieur, aussi son immuable lumière ne parvient-elle pas jusqu'aux yeux infirmes de notre âme, telle qu'elle est dans tout son éclat [20].

Pourquoi la part choisie par Marie est la meilleure, c'est ce qui nous est indiqué par ces mots : « Qui ne lui sera pas enlevée... » Quelque bonne que soit la vie active, la vie contemplative est meilleure parce que, tandis que celle-là cesse avec la vie mortelle, celle-ci s'épanouit plus pleinement dans la vie immortelle... La vie active s'achève avec le siècle présent, mais la vie contemplative ne fait que commencer en ce monde pour atteindre sa perfection dans la céleste patrie, car le feu de

18. Ez. 1, 3, 13.
19. Morales, 5, 52.
20. Morales, 5, 53.

l'amour qui commence à brûler ici-bas lancera des flammes plus ardentes lorsque nous verrons face à face celui qui en est l'objet. La vie contemplative, donc, bien loin de nous être enlevée, recevra toute sa perfection lorsque nous sera retirée la lumière du siècle présent[21]... Alors, en effet, le Dieu Tout-Puissant se manifestera à nous dans une connaissance sans voiles, lorsque, la corruption de notre nature mortelle étant entièrement anéantie, introduits par lui dans la claire lumière de sa divinité, nous le verrons face à face[22].

La vie contemplative est plus méritoire que la vie active, parce que, tandis que celle-ci se livre aux travaux de la vie présente, celle-là goûte déjà, dans une intime suavité, le repos de la vie future. Et, bien que les œuvres que nous pouvons accomplir soient bonnes, la contemplation est meilleure, qui nous élève jusqu'au ciel sur les ailes du désir[23].

GRACE DE LUMIÈRE.

Souvent, les hommes s'imaginent que leurs actes sont de quelque valeur parce qu'ils ignorent avec quelle subtile délicatesse il faut juger des choses intérieures. Mais lorsque la contemplation les élève au-dessus d'eux-mêmes et les met en présence des réalités supérieures, alors s'évanouit leur présomptueuse assurance. Considérant en effet la sévérité de la justice divine, ils se mettent à avoir des craintes — et à bon droit — même au sujet de ce qui, dans leurs œuvres, leur paraissait auparavant digne de récompense[24].

Car c'est dans la mesure où l'on a vu l'éclat du jour que l'on peut juger des ombres de la nuit. Celui qui connaît la lumière sait ce qu'il doit penser des ténèbres, mais, celui qui en ignore la pure clarté, l'obscurité elle-même lui semblera lumineuse... L'âme se sent d'autant plus véritablement pécheresse qu'elle considère combien de choses en elle offusquent la limpidité du

21. Ez. 2, 2, 9; 1, 3, 9.
22. Morales, 10, 13.
23. Ez. 1, 3, 9.
24. Morales, 5, 56.

rayon qu'elle voit par moments briller au-dessus d'elle... Élevée au sommet de la contemplation, elle souffre d'autant plus cruellement de se sentir encombrée de soucis superflus que lui apparaît plus pur et dépouillé le bien vers lequel tend son amour, et elle juge avec sévérité les infirmités dont elle s'accommodait auparavant sans que sa paix en fût en rien troublée[25].

La lumière de la vérité, s'insinuant dans nos cœurs, les contriste donc parfois en mettant en évidence les exigences d'une sévère justice, tandis qu'à d'autres moments elle les épanouit en leur faisant goûter les joies intérieures. C'est la considération de son aveuglement qui entre d'abord en l'âme comme un feu douloureux, afin que soit consumée toute la rouille de nos vices, et alors seulement le bonheur de la patrie céleste s'ouvre à nos yeux purifiés. Nous commençons par expier dans les larmes les fautes que nous avons commises, afin de contempler ensuite plus clairement, en éprouvant un avant-goût de leur suavité, les biens que nous poursuivons. La fine pointe de l'âme est d'abord purifiée par le feu de la tristesse de la rouille des impuretés qui font en elle obstacle à la divine lumière, et celle-ci l'éclaire alors d'un jaillissement soudain de clarté resplendissante[26].

GRACE D'HUMILITÉ.

Mais si l'âme, soutenue par la surabondante plénitude d'un don si élevé, en jouissait dans une sécurité sans défaillance, elle oublierait trop souvent de qui elle le tient et croirait ne devoir qu'à elle-même un bien dont elle ne se verrait jamais privée. C'est pourquoi cette grâce, parfois, se retire, manifestant ainsi à l'esprit présomptueux quelle est sa faiblesse dès qu'il se trouve livré à lui-même. Alors il voit clairement d'où viennent les biens qui sont en lui : au moment où il pense les perdre, il se rend compte qu'il n'est pas en son pouvoir de les conserver.

Aussi, pour que nous recevions cette leçon d'humilité, il arrive souvent qu'au moment où surgit la tentation notre sagesse se

25. Morales, 5, 67; 53 et 60.
26. Morales, 24, 10 et 11.

trouve frappée d'hébétement et l'âme ne sait plus comment faire face aux maux qui l'assaillent, comment se mettre en garde contre la tentation[27].

Mais à l'esprit ainsi troublé s'offre un puissant réconfort : lorsque, sous la poussée des vices, il se voit comme dénué de toute vertu, qu'il place tout son espoir dans la miséricorde, s'il ne veut pas se laisser entièrement dépouiller, qu'humblement il se juge lui-même dépouillé de tout. Alors, dût-il perdre, dans le combat de la tentation, le vêtement de quelque vertu, recevant à la place celui de l'humilité, grâce à la connaissance de sa propre faiblesse, il n'en sera que mieux vêtu. Il est même bien plus fort après sa chute que lorsqu'il se tenait debout, du seul fait qu'il a cessé de s'attribuer à lui-même ce qu'il croyait posséder indépendamment du secours divin[28].

27. Morales, 2, 78.
28. Morales, 2, 85.

LE SENS CHRÉTIEN DU PÈLERINAGE

Avertissement. *Il n'y a pas une façon unique de prier, il n'y a pas non plus une forme unique de pèlerinage. Autre est un pèlerinage de supplication et de pénitence, autre un pèlerinage d'action de grâces. Autre est un pèlerinage accompli seul, autre un pèlerinage de groupe ou de masse. Autre surtout est un pèlerinage à pied, autres les pèlerinages où interviennent les moyens de locomotion les plus variés. A la limite, dans ce dernier cas, le mot pèlerinage finirait par n'avoir plus grand-chose de commun avec ce que l'Israël antique et la chrétienté de jadis appelaient de ce nom. Ce qui est sûr, c'est que si l'on ne doit pas refuser à certaines formes modernes de pèlerinage d'être de vrais pèlerinages au sens religieux du mot, il n'en reste pas moins que le pèlerinage par excellence, celui qui en exprime le plus intensément la signification biblique est le pèlerinage à pied. La spiritualité des autres ne peut que dériver de la spiritualité de celui-là. C'est lui que nous aurons en vue durant ces pages* *.

* *Bibliographie* : Albums liturgiques, n° 15 (n° 55 de *Fêtes et Saisons*, 1951) : Pèlerinages (PP. Louvel et Roguet, o.p.). — *Lumen Vitae*, vol. XIII, 1958, n° 2 : Le sens du pèlerinage. Notamment : R. Poelman, *Le thème du pèlerinage dans l'Ancien Testament* (p.. 209-226); J. Hofinger, *Le pèlerinage, symbole de la vie chrétienne* (pp. 277-290); F. Louvel, *Projet pour un pèlerinage*, dans *La Maison-Dieu*, n° 7 (1946), pp. 126-136.

La spiritualité du pèlerinage, c'est la spiritualité tout court du chrétien, réduite à l'essentiel et exaltée à sa plénitude. Nulle entreprise charnelle, nulle ascèse terrestre qui soit plus vigoureusement expressive de la mystique biblique. Le pèlerinage prend tout l'homme et lui apprend à être ce qu'il est, à n'être que ce qu'il est. Ce qu'il est mystiquement, le pèlerinage lui donne de l'être aussi par exercice temporel et charnel, dans une littéralité temporelle et charnelle. Ce qu'il est devant Dieu et qui s'exprime par le thème ou par le symbole de l'« homo viator », le pèlerinage lui propose de l'être aussi à la face des aubes et des soirs, des plaines et des montagnes, dans la réalité de la marche terrestre, non plus en image et en poésie, mais en chair et en vérité momentanée. Le pèlerinage n'est pas autre chose que l'occasion offerte ou jalousement provoquée de revivre, dans le temps d'une route difficile et sacrée, la parabole de notre destin total : « Seigneur, je suis un étranger dans ton domaine, un pèlerin comme tous mes pères » (Ps 39, 13).

Bienheureuse rigueur de la route.

Le pèlerinage réalise l'épiphanie de notre existence, une épiphanie non pas contemplée dans la lumière ni enregistrée comme l'éclair, mais éprouvée par une marche patiente, développée lentement comme la révélation d'une parole silencieuse et agie qui imprègne peu à peu tous les tissus de l'âme de sa signification inépuisable. Tels nous sommes en ces quelques heures ou en ces quelques jours, telle aussi est notre vie, sous des apparences parfois si contraires. Il est bon de s'en rendre compte une fois (ou mieux plusieurs fois) pour toutes. C'est en éprouvant la bienheureuse rigueur de la route et, grâce à elle, en prenant ses distances — ses justes distances, les unes par approche, les autres par éloignement — à l'égard de soi-même, du monde et de Dieu, que l'homme parvient enfin à se situer et à déchiffrer le dessin, toujours un peu obscur et tremblant, de sa vocation.

Parmi les chapitres de ce que serait la science des saints — cette science qui s'acquiert moins en lisant qu'en vivant, moins en récitant la parole qu'en pratiquant ce qu'elle dit —, le pèlerinage pourrait faire figure de dynamique expérimentale de la vie chrétienne. Toutes les attitudes, les activités, les vertus et les œuvres de la vie spirituelle, depuis la prière jusqu'au sacrifice, depuis l'espérance jusqu'à l'amour, trouvent dans le pèlerinage leur vérité et leur profil d'équilibre. Le pèlerinage, c'est la créature qui s'offre tout entière à l'évangélisation, car si celui qui évangélise doit, sur l'ordre du Seigneur, se lancer sur les routes du monde, il en est de même, en un sens, de celui qui veut être évangélisé. Le Bonne Nouvelle lui pénètre par les yeux, par les pieds, par le cœur, par l'esprit; la parole divine lui mord le visage avec la bise, sourd dans ses profondeurs comme une eau plus vive que celle qui chante d'aventure, circule dans ses membres comme la sensation étrange d'une bienheureuse et définitive courbature par laquelle une certaine vie est oubliée et la vraie est en train d'être gagnée.

La marche, disent les physiologistes, est un sport complet : tout le corps participe au mouvement, tout l'organisme est activé. Dans un sens analogue, dans un sens déduit et tout à fait propre, le pèlerinage est une ascèse « complète », est une mystique « complète ». Il se permet de réussir ce que la théologie ne peut pas se permettre de dire : les routes de la terre conduisent jusqu'au ciel, et l'on peut rencontrer Dieu au bout d'une marche charnelle, et même *en vertu* d'une marche charnelle et d'un piétinement charnel. Nous ne pouvons jamais dire : ce chemin de terre, ce chemin poussiéreux, ou cette route nationale, cette route goudronnée vous conduiront jusqu'à Dieu. Ce serait trop facile, et puis ce ne serait peut-être pas vrai. Mais ce que nous ne pouvons dire, le pèlerinage réussit à l'accomplir, et alors cela devient vrai. Les routes nationales sont jalonnées invisiblement de bornes qui commémorent pour Dieu les endroits où il a rencontré ses pèlerins et où ceux-ci l'ont reconnu. Tous les chemins peuvent mener à Emmaüs.

Le pèlerinage est un christianisme complet. Rien n'y manque et, chose plus admirable, tout s'y met en ordre. Un certain chaos cesse de régner. Comme dans une nouvelle Genèse,

comme dans une re-création, l'Esprit souffle (le vent qui brasse notre marche nous en parle sans cesse), il remet chaque organe à sa place, il rend au jeu de nos articulations sa souplesse et à notre cœur la paix. N'est-ce pas cela qu'au fond le chrétien moderne cherche avec anxiété et parfois avec un désespoir avide : l'ordre intime de toutes ses fonctions spirituelles dans une harmonie organique analogue à l'équilibre d'un corps en marche sur une franche route ? Grâce du pèlerinage pour qui sait ne pas la gâcher!

> Ce qui partout ailleurs est de dispersion
> N'est ici que l'effet d'un beau rassemblement...

Notre maladroite prière, notre piété si souvent sont « de dispersion », impuissantes à renouer les fils épars, à rassembler les morceaux dispersés de l'âme :

> Ce qui partout ailleurs est une longue usure
> N'est ici que renfort et que recroisement...
>
> Ce qui partout ailleurs est une contraction
> N'est ici qu'un muet et calme engagement[1].

Ce calme engagement, c'est celui d'une âme qui décide pour quelques jours de coïncider avec son espérance. L'homme l'a inventé depuis qu'il y a un Dieu, que ce Dieu s'est choisi un peuple, et que ce peuple a reçu de ce Dieu d'inconcevables promesses.

Trois grands pèlerinages.

D'après le Pentateuque, il y avait en Israël trois grands pèlerinages. « Trois fois l'an toute ta population mâle se présentera devant le Seigneur Yahvé » (Ex 23, 17), c'est-à-dire à Jérusalem, dans le Temple où résidait la gloire de Dieu. Il s'agissait de fêtes, de « convocations sacrées » (Lv 23, 4), par lesquelles

1. Ch. Péguy, *La Tapisserie de Notre-Dame, Prière de résidence* (*Œuvres poétiques complètes*, Éd. La Pléiade, pp. 691, 694, 695).

Dieu régnait en Dieu sur Israël, en Dieu d'hier et de toujours, en Dieu qu'on écoute, qu'on aime et qu'on chante. Répondre à ces convocations divines était une allégresse pour les Israélites pieux et craignant Dieu : « O ma joie quand on m'a dit : il est temps de partir pour la maison de Yahvé! » (Ps 122, 1).

De tout temps ces fêtes étaient pour la joie de l'homme autant que pour la gloire de Dieu, elles étaient étroitement liées aux grandes réalités de l'existence humaine, nomade ou pastorale, et l'on pourrait les caractériser, de ce point de vue, comme fêtes de la fécondité, des moissons et des récoltes. Le Deutéronome (16, 1-17) les appelle fête des Azymes, fête des Semaines, fête des Tentes. Leur caractère a certainement évolué au cours des âges; tout en continuant à rythmer les saisons et à être célébrées en action de grâces pour les produits de la terre, elles ont été toujours plus explicitement rattachées par la tradition aux grands événements historiques du peuple saint. Il en était ainsi très tôt, sinon dès les origines, pour la fête des Azymes ou la Pâque : Israël célébrait, autour de l'agneau pascal et des azymes, son départ de l'Égypte et sa libération par Yahvé. La fête des Semaines ou Pentecôte a été plus tardivement célébrée comme la commémoration de la rencontre avec Dieu au Sinaï et du scellement de l'Alliance par le don de la Loi. Enfin la fête des Tentes — ainsi nommée parce que, huit jours durant, Israël délaissait ses maisons et logeait sous des tentes (plus précisément sous des huttes de branchages symbolisant des tentes) — évoquait le séjour d'Israël au désert, ces quarante années de pèlerinage durant lesquelles le peuple tout entier mangeait son pain dans la main de son Dieu.

Telles qu'elles nous apparaissent dès lors, ces fêtes expriment, dans une cohérence remarquable et significative, les principales valeurs spirituelles de tout pèlerinage. C'est pourquoi nous placerons nos réflexions sur le sens chrétien du pèlerinage sous le signe évocateur de chacune de ces trois antiques fêtes bibliques. La fête de Pâque ou des Azymes nous enseignera que le pèlerinage est un départ, un effort pour s'arracher à un monde qui si facilement nous tiendrait prisonniers. La fête de Pentecôte ou des Semaines nous insinuera qu'on ne se présente pas devant Dieu les mains vides (Ex 23, 15) et que tout pèleri-

nage exprime et fait mûrir la décision de lui offrir les prémices de nous-mêmes. La fête des Tentes enfin nous rappellera que nous n'avons pas ici de cité permanente et que nous attendons la cité éternelle, la Jérusalem céleste dont Dieu seul est l'architecte et le constructeur (He 13, 14; 11, 10).

I

SOUS LE SIGNE DE LA PAQUE ET DES AZYMES

... les reins ceints, sandales aux pieds, le bâton à la main... c'est une pâque en l'honneur de Yahvé. (Ex 12, 11)

... Tu mangeras des azymes — un pain de misère — car c'est en toute hâte que tu as quitté le pays d'Égypte : ainsi tu te souviendras tous les jours de ta vie, du jour où tu sortis du pays d'Égypte.

De là-bas tu rechercheras Yahvé ton Dieu et tu le trouveras si tu le cherches de tout ton cœur et de toute ton âme. (Dt 4, 29)

Purifiez-vous du vieux levain pour être une pâte nouvelle, puisque vous êtes des azymes... (1 Co 5, 7)

Le jour où Abraham partit d'Ur en Chaldée, peut-être se contenta-t-il d'expliquer à ses parents et connaissances qu'il s'en allait ailleurs chercher des pâturages. Moïse, lui, jura à son peuple qu'il le conduisait vers la Terre où coulent le lait et le miel[2]. Quand Esdras quitta Babylone, Artaxerxès comprenait bien qu'il allait à Jérusalem baiser la terre de ses ancêtres.

2. Pour le thème général de l'Exode, voir *La Vie Spirituelle,* mars 1951 : « Pâques, exode des chrétiens ».

L'enfant prodigue s'enfuit de chez son employeur le cœur battant : il savait qu'ailleurs seulement (il connaissait bien l'endroit!) l'attendait sa dernière chance. Dans la patience, l'impatience, la joie ou le repentir, tous ont confessé par leur départ qu'ils étaient « à la recherche d'une patrie » (He 11, 14). Se mettre en route est un aveu, même s'il n'est pas toujours clamé avec l'explosion d'allégresse qu'eurent les Hébreux quand ils franchirent la mer Rouge. S'il nous arrive de vouloir le taire, les premiers bruits de pas dans l'aube matinale le dénoncent et révèlent le contenu secret de notre désir. Si nous partons, c'est qu'ici quelque chose nous manque. Si nous partons, c'est que nous ne pouvons plus attendre et qu'une force inexplicable nous jette vers l'aventure.

A la recherche d'une patrie.

Certes depuis toujours la route était là, mais jamais nous ne l'avions vue. Ce n'étaient que trottinades d'enfants, flâneries de gamin, fugues d'adolescent, ornière d'esclave, morne trajet d'adulte : est-il possible que nous soyons demeurés si longtemps aveugles, insensibles à cette attraction irrésistible qui draine tout d'un coup le monde et notre cœur ? Or, l'heure est venue, nous pouvons nous en aller, une voix même nous fait comprendre : il *faut* t'en aller, ou alors rentre, dors et meurs, tu n'es plus un homme. Ah! faire les premiers pas, incertains mais vite affermis, sur cette piste où un monde provisoirement pour nous se noie — dans le soleil ou sous la pluie, peu importe — et où un autre s'éveille : notre cœur éprouve ce pincement singulier qui signale les décisions hasardeuses, celles qui vont en provoquer peut-être beaucoup d'autres. Cette espèce de marche s'appellera donc pèlerinage, elle est à la fois simple et solennelle comme aucune promenade, non pas un vagabondage car elle a un sens ; ni un voyage car elle porte déjà ce sens au-dedans d'elle-même. Le pèlerinage : route ouverte et notre jeunesse s'y engouffre. Abraham était jeune à soixante-quinze ans lorsqu'il partit et *parce qu'*il partit. Moïse avec ses quatre-vingts ans

était jeune lorsqu'il quitta l'Égypte. Esdras était une âme jeune dans un peuple vieilli par la désillusion et le péché autant que par la durée. L'enfant prodigue, à peine l'avait-il perdue, retrouva sa jeunesse lorsqu'il se leva du bout de sa détresse. Une chance nous est offerte et, pendant qu'elle se joue, il n'est rien de notre vie antérieure qui nous soit apparemment de quelque secours : il nous faut tout tirer de la surabondance du présent ou emprunter déjà à l'étincelante gratuité de cette patrie qui obsède et fascine notre marche.

Tout homme est à la recherche d'une patrie. Quelque visage qu'elle ait, celle d'ici-bas ne peut pas lui suffire, et c'est vrai que, depuis la perte du paradis, la seule noblesse de l'homme est de n'être pas satisfait. Seulement la plupart répriment cette évidence qui leur fait peur ; ils ne bronchent pas, ils ne s'ébranlent pas ; seul le regard exercé pénètre leur fausse stabilité et y lit la frustration qui les ronge, le ressentiment qu'ils refoulent. Par une sorte de compensation fébrile ils s'attachent à cela même qui constamment les déçoit, ils étreignent leurs pauvres amours et leurs misérables avoirs ; ils se vengent sur eux-mêmes de n'être pas partis en se faisant les esclaves de ce qu'ils n'ont pas quitté. Celui qui part, lui, rompt avec cet esclavage ; il a brisé le cercle de ses habitudes et trouve le destin devant lui comme la promesse d'une route indéfinie. Le départ en pèlerinage est un mime qu'il faut prendre au sérieux, comme les Israélites eussent été bien avisés de prendre au sérieux le mime d'Ézéchiel harnachant ses épaules de son sac et s'éloignant à grands pas sur la route (Ez 12). Il faut le prendre au sérieux parce que cet acte peut provoquer un véritable et bienheureux arrachement à tant de futilités et de liens que nous n'osions pas encore répudier. Le pèlerinage nous invite à mettre en exercice cette décision de notre baptême par laquelle nous promettions de renoncer à ce qui n'était pas Dieu ; il nous aide à revivre notre pâque avec assez de vérité humaine pour que la liturgie eucharistique par laquelle s'achèvera normalement notre marche développe en nous la plénitude de sa grâce sacramentelle.

L'expérience spirituelle nous fait constater mélancoliquement

qu'il est bien difficile de se quitter et de quitter ce qui, dans ce monde, n'est pourtant que hochets, idoles, faux-semblants. Or, de même que le jeûne nous apprend, entre autres choses, à ne pas devenir esclave de ce dont notre corps est avide, de même le pèlerinage nous exerce à ne pas devenir esclaves de ce qui nous façonne des mentalités d'installés et d'assis. Certes, après le jeûne il faut bien manger, après le pèlerinage il faudra bien retrouver le réseau serré de nos attaches terrestres. Mais si l'ascèse a porté ses fruits, un tel usage redevient libre, pas d'une liberté hypocrite ou figurée, mais souveraine et franche. La parole de saint Paul qui condense la situation du chrétien ici-bas ne sonne plus comme une dialectique rhétorique et contradictoire, elle devient, de fait, notre état : « Le temps se fait court! Que ceux qui ont femme vivent comme s'ils n'en avaient pas, ceux qui pleurent comme s'ils ne pleuraient pas, ceux qui sont dans la joie comme s'ils n'étaient pas dans la joie, ceux qui achètent comme s'il ne possédaient pas, ceux qui usent de ce monde comme s'ils n'en usaient pas véritablement. Car elle passe la figure de ce monde » (I Co 7, 29-31).

Elle passe, cependant la soif du pèlerin vers sa patrie demeure. Il a retrouvé son logis et repris sa place au travail, mais il s'installe comme ne s'installant pas, il accomplit son labeur avec conscience et ne s'y attache pas. Le jour où le Seigneur l'appellera, il ne sera ni inquiet et ni surpris. Il aura connu ce départ, il l'aura aimé — cette façon de s'en aller en laissant toutes choses, prêt à les reprendre ou à ne les plus jamais trouver selon que Dieu voudra. Le délaissement lui aura été familier, il en aura fait l'exercice et la manœuvre, il est prêt. Pour avoir pris un jour un pèlerinage au sérieux, il trouve la mort douce et prometteuse, et cette patrie qu'il a cherchée sur terre en parabole, il s'apprête enfin à la trouver dans l'éternité.

A la poursuite de Quelqu'un.

Mais c'est trop peu de dire que le pèlerin est à la recherche d'une patrie. Il est à la poursuite de Quelqu'un, il est « à la

trace de Dieu ». Cela devient soudain plus dramatique et plus grave. Abraham est parti parce que Quelqu'un lui a dit de partir et lui a donné rendez-vous ailleurs. Moïse est parti parce que le Dieu d'Abraham s'impatiente d'entrer en dialogue avec son peuple dans le désert. Esdras est parti parce qu'il n'en pouvait plus de ne plus voir la Face du Dieu vivant dans son temple. L'enfant prodigue s'est levé en vertu de la seule image capable de le remettre debout : le visage de son Père. Le pèlerin se met en route parce qu'il cherche son Dieu et son Père[3].

Peut-être en a-t-il simplement entendu parler, et il part à la recherche de Celui qui l'inquiète et qui est déjà pour lui « une direction du cœur » (Rilke). Ou bien il le connaît pour en avoir déjà entendu la voix, goûté l'étreinte souveraine, c'est alors l'aventure de la fiancée du Cantique qui se répète pour lui : « Sur ma couche, la nuit, j'ai cherché celui que mon cœur aime. Je l'ai cherché, mais ne l'ai point trouvé. Je me lèverai donc et parcourrai la ville. Dans les rues et sur les places je chercherai celui que mon cœur aime » (Ct 3, 1-2). « Je me lèverai », pensait à son tour l'enfant prodigue, « j'irai trouver mon Père »... Est-il nécessaire de démontrer à force d'arguments que tout pèlerinage est une ascèse pénitentielle ? Sa décision devrait en fait coïncider exactement avec le dessein que nous appelons conversion ou pénitence, c'est-à-dire humble retour vers un Dieu qu'inexplicablement ou trop explicablement nous avons quitté, recherche assidue et tremblante d'un Père pour qui nous étions perdus. Même la fiancée du Cantique découvre vite qu'elle ne fait qu'une seule et même âme avec l'Enfant de la parabole évangélique. Si nous nous mettons en route vers un lieu quelque peu lointain, c'est afin de reconnaître l'élongation de notre exil ou de notre déportation, et qu'en apprenant ce qu'il en coûte de marcher des heures durant, nous puissions amèrement apprécier la distance qui nous séparait de Dieu connu et aimé, mâcher et remâcher l'espérance d'être reçu entre ses bras jusqu'à en faire saillir sur nos lèvres la saveur d'un vrai repentir.

3. Sur le thème de la recherche de Dieu dans la Bible, voir L. Bouyer, *Le Sens de la vie monastique* (1950), I^re^ partie, ch. I : Chercher Dieu; A. Feuillet, *Le Cantique des cantiques* (Éd. du Cerf, 1952), ch. II : Les thèmes bibliques traditionnels, la formule « chercher-trouver », pp. 65-70.

Encore l'Enfant ne savait-il pas que l'aventure se terminerait par cet accueil merveilleux. Il décida de partir et de marcher, sans savoir s'il arriverait, sans savoir ce qui arriverait. Il savait qu'il n'acquérait auprès de son père aucun droit, il venait et c'était tout, prêt à s'effondrer devant la porte, indigne, impuissant, abandonné, mais du moins serait-ce devant l'unique porte! Ainsi le pèlerin. Même s'il a des grâces spéciales à demander, même s'il a des intentions précises à présenter, le pèlerin marche avant tout pour faire ce long retour au Père qui n'est qu'un long aveu de l'absence de Dieu qui a trop régné dans sa vie. La pluie peut bien alors délaver ses pensées, la fatigue exténuer ses prières, il lui suffit de vouloir coûte que coûte marcher vers son Père pour qu'il continue à parfaire sa conversion. Il professe qu'il revient, puisqu'il marche; il confesse que, toutes affaires cessantes, Dieu seul est tout pour lui en cet instant, puisqu'il marche. Il marche, donc il cherche et donc il trouvera, car elle est dite plusieurs fois la parole : « Cherchez-le dans la simplicité du cœur. Car il se laisse trouver par ceux qui ne se moquent pas de lui, il se révèle à ceux qui ne lui refusent pas leur foi » (Sg 1, 1-2); « demandez et il vous sera donné; cherchez et vous trouverez; frappez et il vous sera ouvert. Car qui demande reçoit, qui cherche trouve et à qui frappe, on (c'est-à-dire Dieu lui-même) ouvrira » (Mt 7, 7-8).

De dignes fruits de pénitence.

La seule condition est de ne pas faire le malin et de ne pas se moquer de Dieu, saint Jean-Baptiste dirait : de porter de dignes fruits de pénitence. C'était du moins ce qu'il exigeait de ceux qui faisaient le pèlerinage du Jourdain pour écouter sa parole et se faire baptiser par lui. Sinon, à quoi bon! Sinon, au lieu de voir se répéter la parabole du prodigue et de tomber entre les bras d'un père, on risquerait de tomber entre les mains d'un juge : « Oh! chose effroyable que de tomber entre les mains du Dieu vivant! » (He 10, 31). Jacob, le patriarche, qui a si vivement éprouvé sa vie comme un pèlerinage (Gn 47, 9),

a appris à ses dépens qu'on ne biaisait pas avec Dieu. Il rentrait de son exil chez Laban avec une mentalité de pèlerin propriétaire, mais Dieu se porte à sa rencontre et, par une lutte mystérieuse, l'oblige à s'approcher comme un pauvre du royaume qu'il lui offre (Gn 32, 23 ss.). Cette leçon, il ne l'oublia sans doute jamais. Faisant plus tard un pèlerinage à Béthel, lieu de sa première rencontre avec Dieu, il prend soin de purifier sa démarche : « Otez les dieux étrangers qui sont au milieu de vous, purifiez-vous et changez vos vêtements... » (Gn 35, 2). Celui qui ne cherche pas Dieu sincèrement ne le trouvera pas. Celui qui ne fait pas de son pèlerinage l'acte de l'obéissance et de la pauvreté de la foi réussira tout juste à en faire une médiocre promenade pieuse. Il aura beau aller de sanctuaire en sanctuaire, s'en aller « titubant d'une mer à l'autre, errant du Nord au Levant pour chercher la Parole du Seigneur, il ne la trouvera pas » (Am 8, 12).

Les pèlerins d'Israël savaient parfaitement qu'il ne suffisait pas de se présenter à la porte du sanctuaire pour être admis comme hôte dans l'intimité divine. C'est pourquoi ils se répétaient à eux-mêmes, pour ne pas les oublier et tâcher d'y conformer leur vie, les commandements dont l'accomplissement tisserait leur robe nuptiale : « Yahvé, qui entrera sous ta tente, habitera sur ta montagne sainte ? Celui qui marche en parfait, agit en juste et dit la vérité de son cœur sans laisser courir sa langue ; qui ne lèse en rien son frère... » (Ps 15).

La charité.

Les commandements se résument dans la charité. Celui qui n'est pas prêt à aimer n'est pas non plus un pèlerin. C'est pourquoi, parmi toutes les paraboles, celle du Bon Samaritain doit hanter l'homme qui prend la route. Ne risque-t-il pas de rencontrer le Christ et, aveugle, de ne pas le reconnaître ? Et lui-même, pèlerin, n'est-il pas pour les autres un passage du Christ, un « christophore[4] » : sera-t-il transparent au mystère qu'il

4. Dans un sens un peu différent, on trouve déjà le mot chez Ignace d'An-

transporte et saura-t-il le faire reconnaître ? Qui rencontre l'un quelconque de ces frères miens me rencontre; qui vous rencontre me rencontre : c'est de bonne veine évangélique. Pour le pèlerin sous l'habit du compagnon ou du passant, pour le passant sous l'habit du pèlerin, c'est Jésus-Christ que l'on croise, pour sa chance ou pour sa perte. Si la route est dure, c'est afin que le cœur cesse de l'être. Si la route est ouverture et accueil, c'est afin que le cœur le devienne.

Le vrai pèlerin se rend disponible et l'atmosphère de son pèlerinage n'est que pour épanouir cette disponibilité. Car chercher Dieu revient à se laisser trouver par lui. Il nous cherche, lui, plus ardemment que nous ne pouvons le rechercher nous-mêmes. Il veut provoquer le contact avec notre liberté, qui nous obligera à prendre parti. Le pèlerin s'offre sur la route comme une proie au Dieu qui le guette. Tout ce qu'il entreprend n'est que pour être plus vulnérable. Il s'embarrasse de peu d'accessoires pour être plus léger de corps et d'esprit. Il s'enveloppe d'un horizon qui rince son œil et son imagination du fatras qui les encombre. Il consent, bien sûr, à l'admiration d'un labour ou d'une moisson, d'une falaise ou d'une gorge, ou simplement de trois arbres qui lui font signe : mais il salue et il passe, ne gardant que l'action de grâces pour tant de beauté. Il n'accepte de se laisser prendre que pour s'exercer à se déprendre. Les voitures qui giclent à côté de lui ne le font plus même tressaillir. Il sourit aux passants, mais selon le commandement évangélique, ne s'attarde pas à bavarder. Il rumine la parole de saint Pierre : « Très chers, je vous exhorte, comme étrangers et pèlerins, à vous abstenir des désirs charnels qui font la guerre à l'âme » (I P 2, 11). Il est sobre de tout, sobre jusqu'à pouvoir ressentir l'ivresse puissante qu'infusent le rythme de la marche, l'étourdissement du soleil ou du vent, et, par-dessus tout, le bienheureux silence.

tioche : « Vous êtes tous compagnons de route, porteurs de Dieu et porteurs du temple, *porteurs du Christ...* » (*Ep. aux Eph.*, IX, trad. Camelot, Coll. « Sources chrétiennes », Éd. du Cerf, 1950, 2e éd., p. 79).

Silence et parole.

Car le SILENCE est la béatitude de tout pèlerinage, c'est-à-dire ce qui nous met au plus près de Dieu, à l'image de Dieu. Le Verbe de Dieu est Silence[5] et agit par le silence. Silence total qui mûrit en prière lente et murmurée, si l'on est seul; silence partagé, lorsqu'on est plusieurs, que l'on creuse les uns chez les autres par un dialogue enfin vrai, enfin dépouillé de tout cabotinage et de toute vanité. Silence qu'il faut réussir à rendre si profond que si un autre que Dieu nous appelait, il nous faille pour lui répondre un effort aussi ardu que s'il nous arrachait au sommeil le plus enfoui.

C'est par le silence que la PAROLE DE DIEU pénètre le pèlerin. Entre la Parole divine et le pèlerinage il y a une complicité qui n'a rien de fortuit. Cet homme en marche, c'est bien à lui que Dieu veut parler, à lui seul. Viens, marche et je t'expliquerai ce que je veux : c'est ainsi qu'il en agit avec Abraham. La Parole de Dieu est un ordre de route et une mise en marche. Dès qu'elle retentit elle intime un départ. Quel est ton nom ? demandait Moïse au Dieu qui lui parlait dans le Buisson ardent. Et Dieu, en somme, se contente de lui répondre : marche et je te dirai mon Nom; je t'expliquerai qui je suis, « à main forte et à bras étendu »; mais d'abord, marche!

Celui qui refuse de se lever, de prendre à son tour le bâton et la route, il n'entendra point la Parole qui révèle. Qu'il se dresse donc, qu'il ouvre le vantail, qu'il sorte dans le vent, sinon ce désir timide de Dieu, ce murmure de son appel, cette invitation obscure, ce je-ne-sais-quoi qui a frémi en lui et l'inquiète ou le fascine, s'éteindra vite, le bruit quotidien l'étouffera, l'unique chance peut-être sera passée. Qu'il marche et il

5. On connaît l'admirable maxime de saint Jean de la Croix : « Le Père céleste prononce une seule Parole et c'est son Fils. Il la dit éternellement et dans un éternel silence. C'est dans le silence qu'elle doit être écoutée par l'âme » (*Avis et maximes*. Voir saint JEAN DE LA CROIX, *Œuvres spirituelles*, trad. R. P. Grégoire de Saint-Joseph, Éd. du Seuil, 1947, p. 1226).

saura si cette affaire vient de Dieu et si c'est bien avec lui que Dieu la conclut. Qu'il marche et il connaîtra la voix, reconnaissable entre toutes, il saura que Dieu parle et ce qu'il dit, il découvrira où il parle et ce qu'il veut. Qu'il sorte de ses murailles, de sa Chaldée comme Abraham, de son Égypte comme Moïse, de sa Babylone comme Esdras, ou du cercle de ses pourceaux comme l'Enfant, de ces lieux où les idoles sont si familières qu'on ne se doute même plus qu'elles ne sont Rien, où la vie est si habituée qu'on ne se rend même plus compte que ce n'est pas la nôtre, la véritable, celle qui depuis l'éternité et pour l'éternité nous est promise.

« Elles ont chanté au-dedans de moi tes paroles, dans les lieux de mon pèlerinage... » (Ps 119, 54). Il y a tant de paroles qui nous séduisent et nous hantent mais qui, mises à l'épreuve impitoyable de la route, apparaissent finalement ce qu'elles sont : de brillantes illusions, de misérables mensonges, de minces vérités surévaluées, comme des brillants qui étincellent à la lumière artificielle mais qui, portés en plein jour, se révèlent n'être que de piteux éclats de verre. Pour juger d'un livre, d'un poète par exemple ou d'une philosophie, qu'on l'emporte dans son sac, qu'on le soumette à l'épreuve de la route, la vérité s'y décantera et l'on y verra clair. La Parole de Dieu, elle, acquiert sur la route une force de pénétration, une densité, une vérité qui nous étonnent et nous subjuguent. L'Évangile nous parle vraiment avec autorité et non pas comme aucun scribe ancien ou moderne! Plus nous la mâchons, cette Parole, plus la saveur en devient violente, presque inquiétante car elle attaque notre petite vision du monde comme un acide attaque les chairs. Celui qui ne s'est pas nourri de la Bible et de l'Évangile au cours d'un pèlerinage n'en a probablement jamais pénétré la moelle ni évalué la grandeur. Et comment pourrait-il comprendre quelque chose aux psaumes, celui qui ne les a pas chantés à part lui avec la complicité des heures, du corps et de la terre ?

Un cœur dénudé : la prière.

Ces psaumes nous révèlent la veine jaillissante de LA PRIÈRE. Nous avons l'impression singulière de participer en quelque sorte à leur création même. C'est comme si leur genèse nous était révélée. Nous les réinventons, nous nous les approprions, nous les transformons, nous en forgeons d'autres. « Passant par le val du Pleureur, ils en feront un lieu de source » (Ps 84, 7) : s'il est permis d'accommoder ce verset d'un cantique de pèlerinage, nous dirons que tout pèlerin laisse derrière lui, sur son passage et, de là, dans sa mémoire, une traînée de points de source d'où coule la prière. La seule pression intérieure de l'âme éveillée par la marche nous met en instance et en affleurement de prière. Celle-ci en effet n'est pas autre chose que de s'exposer devant Dieu : à la fois au sens où l'on expose et explique son cœur à son ami, et au sens où l'on s'expose et s'offre au rayonnement de la Face divine. On ne peut pas marcher sur route sans être exposé : le corps au vent et l'âme à Dieu. Ni sans être incité irrésistiblement à s'expliquer : le déploiement de la route favorise le dépliement du cœur, cette confession qui n'en finit plus, cette tentative finalement désespérée pour justifier devant Dieu pourquoi nous lui refusons ce qu'il nous demande, mais pourquoi nous voudrions qu'il nous donne ce qu'il a l'air de nous refuser. Au fur et à mesure que l'explication se déroule, elle s'embrouille, se contredit, s'entrecoupe de silences, se débat encore, mais enfin l'évidence nous envahit ; nous ne sommes plus qu'un pauvre cœur dénudé sous le doux regard de Dieu. Combien de kilomètres a-t-il fallu, combien en reste-t-il ? qu'importe! mais c'est alors que nous franchissons la Trouée héroïque et que nous nous avançons vers l'estuaire de la vraie prière. La prière d'un pèlerin est une véritable histoire, et combien mouvementée! Quelle révélation sur tant de fausses idées que nous nous faisions de la prière, quel précieux apprentissage de ses formes aussi diverses que les reflets et les heures! Comme elle apparaît bien simpliste et bien équivoque la vieille définition que nous avions apprise sans la

comprendre : la prière est une élévation de l'âme vers Dieu. Bien plutôt est-elle un pèlerinage de tout notre être vers Dieu et ce mouvement à ras du sol sous le regard du ciel nous fait finalement monter plus haut, bien plus haut que les naïves tentatives de nos prières ascensionnelles et nébuleuses. « J'ai prié, mon vieux, comme jamais je n'ai prié. J'ai pu prier pour mes ennemis; ça ne m'était jamais arrivé[6]... »

★

Nous sommes sortis pour aller à la rencontre de Dieu. Ce Dieu nous enveloppe de sa présence, il nous écoute, il nous parle. Pourtant il reste insaisissable, nous ne pouvons l'arrêter une fois pour toutes, dans l'espoir de pouvoir enfin nous aussi nous arrêter. Plus nous le trouvons, plus nous le cherchons. Plus il nous trouve, plus il nous cherche. Le pèlerin qui s'en étonne n'a qu'à tirer de sa poche son saint Paul : un certain aveu de l'apôtre s'illuminera à jamais pour lui comme l'aveu permanent du chrétien tant que l'éternité ne l'a pas englouti : « Je regarde tout comme de la balayure afin de gagner le Christ et d'être trouvé en lui... le connaître, lui, avec la puissance de sa résurrection et la communion à ses souffrances, lui devenir conforme dans la mort afin de parvenir si possible à ressusciter d'entre les morts. Non que je sois déjà au but ni déjà devenu parfait, mais je poursuis ma course pour tâcher de saisir, ayant été saisi moi-même par le Christ Jésus. Non, frères, je ne me flatte point d'avoir saisi, je dis seulement ceci : oubliant le chemin parcouru, je vais droit de l'avant, tendu de tout mon être » (Ph 3, 8-13).

6. Ch. Péguy, *Lettres et entretiens*, Éd. de Paris, 1954, p. 142 (relation du célèbre entretien avec Joseph Lotte sur le pèlerinage de Chartres de 1912).

II

SOUS LE SIGNE DE L'OFFRANDE DES PRÉMICES

Tu prélèveras les prémices de tous les produits du sol que tu auras fait pousser au pays que Yahvé ton Dieu te donne. Tu les mettras dans une hotte et tu te rendras au lieu choisi par Yahvé ton Dieu pour y faire habiter son nom... Tu prononceras ces paroles devant Yahvé ton Dieu : « Mon père était un Araméen errant qui descendit en Égypte... Yahvé entendit notre voix, il vit notre misère... et Yahvé nous fit sortir d'Égypte... Il nous a conduits ici et nous a donné ce pays, pays où ruissellent le lait et le miel. Voici que j'apporte maintenant les prémices des produits de la terre que tu m'as donnée, Yahvé! (Dt 26, 2-10)

Tu ne voulais ni sacrifice ni oblation... alors j'ai dit : voici, je viens... Mon Dieu, je me suis plu dans ta loi au profond de mes entrailles. (Ps 40, 7-9)

Le Christ, lui, survenu comme Grand-prêtre des biens à venir, traversant la tente plus grande et plus parfaite qui n'est pas faite de main d'homme, c'est-à-dire qui n'est pas de cette création, entra une fois pour toutes dans le sanctuaire, non pas avec du sang de boucs et de jeunes taureaux, mais avec son propre sang, nous ayant acquis une rédemption éternelle. (He 9, 11-12)

Du lieu où je vais, vous connaissez le chemin... (Jn 14, 4)

Approchez-vous de lui, la pierre vivante, rejetée par les hommes, mais choisie, précieuse auprès de Dieu. Vous-mêmes, comme pierres vivantes, prêtez-vous à l'édification d'un édifice spirituel, pour un sacerdoce saint, en vue d'offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus-Christ... (1 P 2, 4-5)

Le sacrifice constitue, dans la plupart des religions, l'une des catégories sinon la catégorie religieuse la plus essentielle. La religion de l'Ancien Testament fut éminemment sacrificielle et lorsque, après la ruine de Jérusalem et la dispersion des Juifs, ceux-ci semblèrent devoir renoncer aux ordonnances sacrificielles de la Loi, c'est encore la notion de sacrifice (sacrifice spirituel, sacrifice des lèvres) qui permit à la Synagogue d'élaborer une spiritualité cohérente de la Parole de Dieu et de la prière.

Le christianisme a recueilli cette tradition dont il avait conscience d'accomplir l'aspiration au moment même où il en abolissait les prescriptions. La Nouvelle Loi n'exclut la multiplicité des sacrifices que parce qu'elle est tout entière fondée sur un Sacrifice définitif et désormais unique, celui de la Croix. Sacrifice transcendant par rapport à toute la lignée des sacrifices matériels, et même des sacrifices métaphoriques de l'âme pieuse. Sacrifice qui, selon l'Épître aux Hébreux, rend raison du titre de Grand-Prêtre donné au Christ de façon exclusive. Sacrifice dont la ré-actualisation sacramentelle dans l'Eucharistie constitue le noyau du culte chrétien, en même temps qu'elle fonde la légitimité du sacerdoce ministériel qui a pour rôle, dans l'Église, de représenter celui du Christ et non de lui succéder ou d'en nier la mission éternelle. Sacrifice enfin d'où la spiritualité chrétienne tire toute sa substance et son mouvement, dans la ligne des paroles de Paul en l'épître aux Romains (12, 1) et de Pierre en sa première épître (2, 4 ss.).

La pédagogie du sacrifice.

Or, l'expérience montre que le sens du sacrifice a cessé d'être familier au chrétien d'aujourd'hui. C'est une valeur devenue scellée et, comme jadis le Jean de l'Apocalypse, tout apôtre ne peut s'empêcher de pleurer beaucoup de ce qu'elle est scellée et de ce que le sacrifice du Christ reste improductif en trop de cœurs. Au surplus, depuis plusieurs décades, les controverses parmi les théologiens eux-mêmes sur la vraie nature et l'essence du sacrifice ont eu le bénéfice, du moins, de démontrer que, s'il est facile de donner des définitions à peu près satisfaisantes du sacrifice, il est plus difficile d'en expliquer et d'en « réaliser » vraiment les termes. Cette compréhension intime, cette participation de tout l'être à la véritable attitude sacrificielle sans laquelle il n'est pas de religion, ce ne sera pas des livres qui l'ouvriront à nos âmes : il faut une pédagogie plus complète, une élucidation moins notionnelle peut-être, mais acquise au sein d'une authentique expérience de croyant. Une telle pédagogie existe certainement et le pèlerinage la réalise en partie, ou, du moins, en favorise l'assimilation.

D'un bout à l'autre de la Bible, en effet, le sacrifice est lié au pèlerinage comme la mer Morte est liée au Jourdain : sans cette artère conductrice, une telle mer deviendrait sans doute inexplicable ou desséchée; de même, sans le pèlerinage, le sacrifice deviendrait vite un rite peu intelligible, aussi peu nourrissant qu'un pain mal cuit avec une farine mal moulue. Le sacrifice, dans son contenu spirituel, n'est pas autre chose en effet que le fait d'*accéder jusqu'à Dieu, « par la grandeur de son amour »* (*Ps 5, 8*), *pour « faire ses volontés »* (*Ps 40, 9*). Or nous sommes des êtres lents, des cœurs terrestres et progressifs, qui nous éveillons et nous donnons rarement d'un seul coup, en un éclair : le temps d'une route nous est bien nécessaire pour nous pénétrer de la grandeur de l'amour de Dieu, et encore plus nécessaire pour assimiler jusqu'à la moelle de notre propre vouloir la volonté de Dieu.

Quand Abraham monte.

Le premier sacrifice de l'histoire rédemptrice fut celui d'Abraham lorsque Dieu lui demanda Isaac en holocauste (Gn 22). Nous savons qu'Abraham avait un cœur, qu'Abraham était père, qu'Abraham aimait Isaac, et donc que nous ne devons pas traiter par prétérition, lire à la légère la mention des trois jours de marche que le père et le fils durent effectuer pour parvenir à Moriyya. Quel que soit l'état d'âme que la littérature où la piété a pu prêter à Abraham durant ces trois jours, on ne peut nier que ce furent trois jours de montée spirituelle autant que d'ascension géographique. Trois jours durant lesquels Abraham accomplissait en son cœur la plénitude de son holocauste. Le sacrifice de Moriyya fut un vrai pèlerinage. Finalement il ne fut même que cela, puisque cet holocauste intérieur d'Abraham était le seul que Dieu attendait et se trouvait tout entier consommé lorsque le père et le fils parvinrent au lieu sacré. L'égorgement du bélier ne fut plus guère qu'une conclusion symbolique, le signe joyeux et sensible que Dieu voulait non pas la mort d'Isaac, mais qu'il vive, non pas la cruauté déchirée d'Abraham, mais une obéissance parfaitement égale à son espérance, — car, dira plus tard Samuel à Saül, « Yahvé se plaît-il aux holocaustes et aux sacrifices comme dans l'obéissance à la parole de Yahvé ? Oui, l'obéissance est bien autre chose que le meilleur sacrifice!... » (1 S 15, 22).

Quand Moïse fuit.

Quand plus tard Moïse vint libérer le peuple de la captivité d'Égypte, il présenta cette fuite comme un pèlerinage et dit à Pharaon (ce n'était pas seulement une ruse) : « Accorde-nous d'aller à trois jours de marche dans le désert pour y sacrifier à Yahvé notre Dieu (Ex 5, 3). Trois jours qui, en fait, durèrent

trois mois (Ex 19, 1), mais dont les événements qui les marquèrent assouplirent les nuques raides d'Israël, éveillèrent ces cœurs frustes au sens de la puissance et de la bonté de Dieu, en un mot, disposèrent le peuple à accepter la loi divine et à se donner de bon cœur au Dieu vivant. « Moïse vint rapporter au peuple toutes les ordonnances de Yahvé et toutes les coutumes. A quoi le peuple d'une seule voix répondit : toutes les lois qu'a décrétées Yahvé, nous les mettrons en pratique » (Ex 24, 3). Là encore les holocaustes de taureaux ne furent accomplis que comme signe sensible de la conclusion de l'Alliance : le vrai sacrifice, c'était l'engagement du peuple à obéir à son Dieu. Voilà ce que les Pentecôtes juives rappelaient à Israël. Les sacrifices du Temple n'eurent jamais d'autre valeur et les prophètes se mirent à fulminer contre eux lorsqu'un peuple désobéissant et rebelle s'imagina se concilier par eux un Dieu dont il n'écoutait plus la voix.

Le pèlerinage de Jésus.

Quant au seul vrai sacrifice, celui de la Croix, il est apparu immédiatement à la conscience de l'Église comme le terme du pèlerinage du Fils de Dieu. En entrant dans le monde, nous dit l'Épître aux Hébreux, le Christ fait siennes et réalise les paroles du Psaume : « Tu n'as voulu ni sacrifice ni oblation, mais tu m'as façonné un corps. Tu n'as agréé ni holocaustes ni sacrifices pour les péchés. Alors j'ai dit : voici, je viens, car c'est de moi qu'il est question dans le rouleau du livre, pour faire, ô Dieu, ta volonté » (He 10, 5-7). Il vient, il ne cesse pas d'aller et de venir, il pérégrine. Il s'use sur les routes, spécialement sur celles qui convergent vers Jérusalem. On l'y trouve à douze ans, on l'y retrouve à trente. Il ne cesse de monter vers le Temple : c'est la maison de son Père, le pôle aimanté de toutes ses courses, elle fascine son âme humaine. Après une rude matinée de route, un certain jour, il laisse entrevoir dans quel esprit il marche : « Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre » (Jn 4, 34). Il n'a pas une pierre où reposer

sa tête, mais il a tous les chemins pour s'y user les pieds. Il a surtout son Père pour y reposer son cœur dans la prière, et les mains de son Père pour y déposer sa vie à l'heure de la dernière étape de son pèlerinage. A trois reprises au moins, il exprime à ses apôtres le terme et le sens de cette route qui, partie de Dieu, retourne à Dieu[7] : « Ils étaient en route, montant à Jérusalem, et Jésus marchait devant eux, et ils étaient dans la stupeur et ceux qui suivaient étaient effrayés. Prenant de nouveau les Douze auprès de lui, il se mit à leur dire ce qui allait lui arriver : Voici que nous montons à Jérusalem, et le Fils de l'homme va être livré aux grands-prêtres et aux scribes : ils le condamneront à mort et le livreront aux païens, ils le bafoueront, cracheront sur lui, le flagelleront et le mettront à mort, et trois jours après il ressuscitera » (Mc 10, 32-34 ; cf. Mc 8, 31 ; 9, 31).

C'est au milieu même du pèlerinage rituel de la Pâque que Jésus accomplit ce suprême pèlerinage qui le conduira de ce monde à son Père. Le sien, du coup, fait pâlir l'autre, se substitue désormais au pèlerinage juif, comme si, à cette heure, Dieu reprenait et transformait à nouveau le sacrifice d'Abraham, en écartant définitivement le bélier, cette fois, et en sacrifiant réellement son premier-né. A ce moment-là, Jésus n'est plus seulement le pèlerin, il est la voie, il est *le pèlerinage fait chair en sa personne*. Il est pour le chrétien l'unique mystère du pèlerinage. Modèle, compagnon, route et terme de tout pèlerinage. Quiconque marche, marche comme lui, avec lui, par lui, en lui : « per ipsum et cum ipso et in ipso... »

Suivre le Christ.

Désormais la vie chrétienne consistera à suivre le Christ sur le chemin qu'il a ouvert et tracé le premier. « Quiconque ne porte

7. Sur la vie de Jésus considérée comme une « route » et sur l'importance de ce thème pour une théologie du Nouveau Testament, voir E. Stauffer, *Die Theologie des Neuen Testaments* (Gütersloh, 4e éd. 1948, protestant). I. Teil Der Weg Jesu, pp. 10-14.

pas sa croix et ne marche pas à ma suite ne peut être mon disciple » (Lc 14, 27). La Croix de Jésus, ce n'est pas d'abord l'instrument de son supplice, c'est l'obéissance à son Père par laquelle il s'est laissé clouer sur ce poteau. Notre vie n'est mystiquement qu'un pèlerinage vers le Père à la suite de Jésus — non pas uniquement un « chemin de Croix », au sens primitif du mot, car le chemin du Calvaire n'est que la dernière étape, — mais une marche qui reproduit la marche du Christ et, à travers les horizons, les vicissitudes, les intempéries, les épreuves de notre existence, nous fait adhérer de plus en plus étroitement à la volonté de Dieu, au fur et à mesure que nous accédons à la Pâque suprême, — à l'agonie, à la mort, finalement à la maison du Père.

Comme un touriste?

Tout pèlerinage transcrit en termes d'événement vécu et temporellement lisible cette mystique fondamentale. Cela n'offre évidemment quelque sens que si la mystique elle-même profite de l'événement et, pour cela, l'inspire d'abord et le nourrit! Le pèlerin ne joue pas au monsieur qui prend son guide bleu, sa canne et ses jumelles pour aller mettre, comme il dit avec une impertinence inconsciente ou grossière, ses pas dans les pas de Jésus-Christ, et pour se féliciter de la grâce qu'il a reçue de faire un admirable voyage. Le pèlerin prend *sa croix* et il marche. Sa croix, c'est-à-dire cette épreuve d'aujourd'hui, cette misère d'aujourd'hui, cette vie d'aujourd'hui qui est la sienne. « Mon petit Pierre a été malade, une diphtérie, en août, en arrivant à la mer. Alors, mon vieux, j'ai senti que c'était grave... J'ai fait un pèlerinage à Chartres... Je n'avais aucun entraînement. J'ai fait cent quarante-quatre kilomètres en trois jours[8]. »

« On ne se présentera pas devant moi les mains vides », disait Dieu dans l'Ancien Testament. « Tu apporteras à la maison de Yahvé ton Dieu le meilleur des prémices de ton terroir » (Ex 25,

8. Charles Péguy, *Lettres et entretiens, loc. cit.*, p. 141.

15 et 19). En réalité, quand l'Israélite apportait sa première gerbe de blé, au jour de la fête des Semaines, ce n'était pas la gerbe que regardait Dieu (« Car toute la terre est à moi! » Ps 50, 12), c'était ce cœur qui, le sachant ou ne le sachant guère, s'offrait avec sa gerbe. Telle est en effet la pédagogie des sacrifices partiels et matériels : le meilleur des prémices de l'homme, c'est l'homme lui-même. Quand Dieu inspire à un homme de se rendre vers Lui, c'est afin de le voir se rendre à Lui. Se rendre, comme Job s'est rendu à la fin; comme Jérémie s'est rendu; ou comme Paul s'est rendu sur le chemin de Damas, route qui ne commençait guère, mais qui s'est achevée comme un pèlerinage au terme duquel le Juif pharisien a franchi le seuil de l'Église[9].

« Seigneur, je suis rendu... » — prière que réinvente et murmure tout pèlerin quand il accède et s'agenouille au sanctuaire. Je suis rendu! — car me voici au terme et mes pieds foulent le lieu sacré. Je suis rendu! — car me voici harassé, fourbu, écrasé de fatigue. Je suis rendu! — car tu es le plus fort, Seigneur, et qui ne te donnerait ce que tu demandes ? Me voici, c'est moi, que veux-tu que je fasse ? Prends ma vie, entre tes mains je remets les prémices de ma joie et de ma peine, entre tes mains je dépose l'aveu de ma détresse, la supplication de ma prière et l'espérance éblouie de ta miséricorde. J'étais parti sûr de moi, propriétaire de moi et de bien d'autres choses, défenseur jaloux de ma propre liberté contre les exigences inquiétantes de ta grâce. Et après avoir tant marché, tant prié vers toi, me voici sans défense, brisé enfin et assoupli comme ces souliers qui étaient trop durs, mais que j'ai rendus utilisables à force de marcher, détrempé par les averses et les ondées de ta Parole et fort propre à recevoir tes semailles, mâché et trituré comme la graine qui a eu le temps de mourir dans la terre et prête à germer son fruit.

Mon cœur n'a plus d'enflure
et mon regard n'a plus d'orgueil.

9. Plus tard un autre pèlerinage amènera Paul d'Éphèse à Jérusalem; ce pèlerinage sera hanté par la certitude que la croix du Christ attend l'apôtre dans la ville sainte, — en fait, son arrestation, prélude à son martyre (Ac 20, 16, 22-23).

Je n'ai pas pris un chemin de folles entreprises
ni de prouesses qui me dépassent.
Non, je tiens mon âme en paix, et en silence,
comme un enfant contre sa mère.
Mon âme est en moi comme un enfant sevré...
(Ps 131, psaume de pèlerinage.)

Je suis rendu, Seigneur. Je *te* suis rendu : comme ce Corps qui fut descendu de la Croix et fut rendu à sa Mère; comme ce même Corps qui sortit du tombeau et fut rendu à son Père : « resurrexi et adhuc tecum sum, Alleluia! » Tout pèlerinage refait, traduit en termes inexprimables, traduit en gestes, attitudes, démarches, l'itinéraire qui chaque année conduit l'Église à travers tout le Carême jusqu'à l'Introït du matin de Pâques[10]...

Éprouver notre obéissance.

Toutes les mortifications que l'on peut s'imposer durant un Carême ou un pèlerinage, et que chacun invente au gré des circonstances, des saisons et des ferveurs, à l'imitation de ce que l'Église lui propose, prennent ici leur valeur et leur signification. Nous cherchons par elles à éprouver la qualité de notre obéissance à Dieu; nous essayons de discerner ce qui, dans nos prétentions à servir Dieu et à l'aimer, est promesse de charlatan, paroles en l'air, sainteté imaginée, et ce qui est générosité réelle, offrande voulue, acceptation sincère de ses voies à Lui, où qu'elles conduisent. Nous essayons de nous mettre volontairement dans la situation où Dieu jadis a mis son peuple dans le désert : « Souviens-toi des marches que Yahvé ton Dieu t'a fait faire pendant quarante ans dans le désert, afin de t'humilier, de t'éprouver et de connaître le fond de ton cœur : allais-tu ou non garder ses commandements ? Il t'a humilié, il t'a fait sentir la

10. Sur le lien entre le Carême et les pèlerinages, voir les quelques lignes de Dom Jean Leclercq dans *La Maison-Dieu*, n° 31 (1952), p. 54.

faim, il t'a donné à manger la manne... pour te montrer que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais que l'homme vit de tout ce qui sort de la bouche de Yahvé » (Dt 8, 2-3). Notre ascèse, notre « entraînement », comme dit la liturgie de la Nuit pascale, nos contritions ne visent pas à autre chose qu'à faire de nous une farine bien moulue afin de devenir, comme le disait Ignace d'Antioche durant l'espèce de pèlerinage qui l'amenait à Rome et au martyre, « le froment de Dieu » et « un pur pain du Christ[11] », — la matière d'un sacrifice acceptable, le « spiritus contribulatus » (l'esprit « rendu » ou « moulu ») dont parle le plus beau des psaumes pénitentiels (Ps 51, 19).

Ce froment est alors digne de devenir le Corps du Christ. Ce sacrifice de tout un être qui se rend chez Dieu pour se rendre à Dieu est alors susceptible de s'insérer dans le sacrifice du Christ. Ce pèlerin est alors capable de comprendre pourquoi Jésus, la veille du jour où il souffrit, institua l'Eucharistie ; de comprendre pourquoi, au terme de sa marche, il lui faut monter jusqu'au cœur de l'assemblée de la messe, « jusqu'à l'autel de Dieu » (Ps 43, 4) ; de comprendre quelle sorte de participation y est attendue de lui.

Les mains vides.

« Nul ne se présentera devant moi les mains vides... » Seigneur, je suis rendu, mais, hélas! je contredis au précepte de ta loi : mes mains sont vides! — Mais bienheureuse route, au contraire, qui te les a vidées, car moi Dieu je te les remplirai! Bienheureux es-tu d'avoir les mains vides, car moi Dieu j'y placerai (« de meis donis ac datis ») le sacrifice même de mon Fils, et tu sauras que tu n'as rien d'autre à offrir que ce Fils Bien-Aimé, mais que tu ne peux l'offrir qu'en étant toi-même offert « per ipsum et cum ipso et in ipso »...

11. *Ép. aux Romains*, IV, trad. cit., p. 131.

III

SOUS LE SIGNE DES TENTES ET DE JÉRUSALEM [12]

Je n'ai jamais habité de maison depuis le jour où j'ai fait monter d'Égypte les Israélites jusqu'aujourd'hui, mais j'étais en camp volant, sous une tente et un abri.
(2 S 7, 6)

Par la foi Abraham obéit à l'appel de partir vers un pays qu'il devait recevoir en héritage et il partit ne sachant où il allait. Par la foi il vint séjourner dans la Terre promise comme en un pays étranger, y vivant sous des tentes, ainsi qu'Isaac et Jacob, héritiers avec lui de la même promesse. C'est qu'il attendait la Ville pourvue de fondations, dont Dieu est l'architecte et le constructeur.
(He 11, 8-10)

Et le Verbe s'est fait chair, et il a planté sa tente parmi nous.
(Jn 1, 14)

Nous savons que si cette tente — notre demeure terrestre — vient à être détruite, nous avons une maison qui est l'œuvre de Dieu, une demeure éternelle qui n'est pas faite de main d'homme et qui est dans les cieux. (2 Co 5, 1)

12. Sur la typologie de Jérusalem, voir *La Vie Spirituelle* (avril 1952), « La Jérusalem céleste ». Sur la place de Jérusalem dans la piété juive, Y. M. J. Congar, *Le mystère du temple* (Éd. du Cerf, 1957), pp. 107-115.

Et je vis la Cité sainte, Jérusalem nouvelle qui descendait du ciel, de chez Dieu; elle s'est faite belle, comme une jeune mariée parée pour son époux. J'entendis alors une voix clamer du trône : Voici la demeure de Dieu avec les hommes. Il aura sa demeure avec eux; ils seront son peuple et lui, Dieu-avec-eux, sera leur Dieu. Il essuiera toute larme de leurs yeux : de mort il n'y en aura plus; de pleurs, de cri et de peine, il n'y en aura plus, car l'ancien monde s'en est allé. (Ap 21, 3-4)

Nous y sommes, nos pas ont fait halte
dans tes portes, Jérusalem!
(Ps 122, 2)

Exister dans la vérité.

Le pèlerin chemine vers un certain lieu terrestre pour lequel sa foi lui inspire un désir parfois obscur, parfois violent, un de ces désirs semblables à l'instinct du pigeon voyageur qui l'aimante vers son colombier. Il est tout entier tendu dans la hâte d'y parvenir. On se tromperait pourtant si l'on pensait que cet homme s'est mis en route pour le seul souci d'arriver. Le pèlerin ne projette pas d'arriver comme l'homme d'affaires, le soldat ou même le touriste (« Voir Naples et mourir »!), — c'est à *exister* qu'il s'efforce avant tout, à exister dans sa vérité humble de croyant, dans cette vérité devenue, pour le temps d'une route, terrestrement pure et temporellement évidente. Marcher, pour lui, ne signifie pas tellement se déplacer d'un lieu à un autre que s'enfoncer dans une certaine qualité d'événement et de durée, comme la route elle-même s'enfonce dans un certain horizon avec lequel elle fait corps de part en part, charnière, drain, artère. Cette existence, éphémère mais forte, doit permettre au pèlerin

de se recomposer du haut en bas dans sa pauvreté royale de chrétien, « sachant bien que demeurer dans ce corps, c'est vivre en exil, loin du Seigneur, car nous cheminons dans la foi, non dans la claire vision » (2 Co 5, 6-7). Il se met en route pour vérifier le pressentiment qu'il commence d'avoir de l'humilité radicale de sa condition ; pour faire mûrir en lui l'aveu qui libère et qui introduit dans l'âme, en même temps que le tremblement de la soif, l'éblouissement durable de la joie :

> Dieu, toi mon Dieu, je te cherche,
> mon âme a soif de toi,
> après toi languit ma chair
> comme une terre desséchée, altérée, privée d'eau.
> Je veux te contempler au sanctuaire,
> voir ta puissance et ta gloire (Ps 63, 2-3).

Le pèlerin cherche et ne cherche pas à arriver. Il ne cherche pas tellement à arriver parce qu'il sait que le seul lieu qui fait l'objet de son espérance théologale, indéracinable, définitive, n'est pas de ce monde, et que la porte de la Maison du Père peut s'ouvrir pour lui n'importe où, à n'importe quel tournant du chemin. Il est toujours plus près de Dieu là où il se trouve à l'instant présent, que là où il rêve d'aller. L'éternité surplombe sa route et il s'en est trouvé tel ou tel qui n'a pas eu besoin d'attendre le terme de son pèlerinage géographique pour achever de se fixer en elle. Il ne part pas, comme un conquistador, à la découverte de l'Amérique ou à la quête de l'or. La Parole qu'il cherche, « elle n'est pas dans les cieux qu'il faille dire : qui montera pour nous aux cieux nous la chercher, que nous l'entendions pour la mettre en pratique ? Elle n'est pas au-delà des mers, qu'il te faille dire : qui ira pour nous au-delà des mers ?... Car la Parole est tout près de toi, elle est dans ta bouche et dans ton cœur » (Dt 30, 11-14). Le pèlerin sait très bien que Dieu est partout, que ses yeux sont ouverts sur tous les lieux du monde et son oreille prête à accueillir la prière qui monte de n'importe où. Mais il sent aussi trop bien que c'est lui, pauvre homme, qui n'est pas prêt ici à prononcer la prière en esprit et en vérité ; que c'est lui qui doit gagner le lieu d'où il saura écouter Dieu et lui

répondre ; et enfin que si Dieu est partout il ne s'ensuit pas, comme l'imaginent tant de piètres chrétiens, qu'il soit nulle part, ou, comme le pensent tant de chrétiens assis, qu'il soit ici et donc que je n'aie pas besoin de me déranger.

Des pierres qui crient.

Il y a des lieux saints. Il y a des terres et des pierres qui crient pour ceux à qui la route « a creusé des oreilles » (Ps 40, 7). Il y a des sanctuaires qui libèrent un message et où l'œil purifié par la marche peut contempler de Dieu « la puissance et la gloire ». Nous dirions, on nous a appris à dire, que ces lieux sont saints parce que Dieu, d'une certaine façon, en a pris possession : est saint ce qui est passé en l'appartenance de Dieu. Mais il faut bien savoir ce que de tels mots veulent dire. La prise de possession par Dieu n'est jamais un acte de propriétaire au sens trop humain du terme ; Dieu ne s'installe pas dans ses sanctuaires comme un propriétaire se substitue à un autre. Le mystère, c'est que là où Dieu pose son pied, tout propriétaire est débouté de ses prétentions, tout instinct de propriété desséché à la racine ; la « jouissance » d'un tel lieu devient un non-sens, une impossibilité étrange et radicale, toute jouissance, toute idée de demeure, toute idée d'installation. Une terre sainte est une terre que l'on ne peut pas fouler sans être obligé de se convaincre qu'il faut la quitter, elle, et toute autre terre, et la terre tout court. Une terre sainte est une terre que l'on éprouve le besoin de baiser et d'étreindre précisément parce qu'elle nous révèle qu'il faut nous déposséder de tout et de nous-mêmes. Geste du pèlerin, acte de dénûment : « Ote tes sandales de tes pieds, car le lieu que tu foules est une terre sainte » (Ex 3, 5). Car c'est de ce lieu que tu entendras la parole qui te fera sortir d'Égypte ; étreins cette poussière et ce rocher de la plante nue de ton pied : ce contact qui partout ailleurs est d'enracinement veut dire pour toi ici dépouillement ; ce baiser qui partout ailleurs attache et retient, ici détache et délie.

Mais c'est de ce lieu aussi que tu entendras la promesse de la

Terre promise : tâte le sol de ton pied, éprouves-en la solidité inébranlable, aussi inébranlable est la promesse de ton Dieu. Une terre sainte est une terre que l'on éprouve le besoin de baiser et d'étreindre parce qu'elle nous révèle qu'un lieu de repos nous est préparé, — mais ailleurs, mais en Dieu! Quand Marie-Madeleine se trouve face à face avec le Christ du matin de Pâques, elle saisit les pieds de ce Corps, elle empoigna cette terre sacrée, la seule terre sacrée, en fin de compte, qu'il faille quêter et adorer, la seule matière devenue sainte absolument, divinisée, source de grâce. Mais Jésus la repoussa : « Ne me retiens pas ainsi, car je ne suis pas encore monté vers le Père » (Jn 20, 17). On ne peut pas retenir ce sanctuaire, il est doué d'une irrésistible vertu ascensionnelle qui ne cessera que lorsqu'il se sera enfoncé au sein du Père, dans le Saint des Saints du sanctuaire céleste. Tel est le mystère dynamique enfoui comme un message incessant dans les pierres immobiles de tous nos sanctuaires et seul un pèlerin est capable d'en écouter la clameur muette.

Un lieu est saint dans la mesure où il a un rapport significatif avec l'Incarnation ; mais parce que c'est le pèlerinage total du Christ qui donne son sens au moindre pèlerinage, on peut en déduire que ce lieu est saint parce qu'il recèle aussi inséparablement le mystère de l'Ascension. C'était ici, il a vu cette falaise transjordane, il a couché dans ce jardin... Oui, c'était cette terre, mais ce qu'elle avait d'éternel n'est plus ici, fut emporté avec lui. Il n'y a plus que l'empreinte en creux de son pied le jour où il monta! Il y a surtout, après cet ineffable contact et avivé par lui, l'aspiration de cette terre à rejoindre son Seigneur au lieu de son repos : « La création en attente aspire à la révélation des fils de Dieu... pour entrer dans la liberté de la gloire des enfants de Dieu » (Rm 8, 19, 21). Le pèlerin met l'oreille contre ce sol, est le confident et le compagnon de cette attente.

Terre d'arrachement et de repos ; terre qui crie : « tu n'as demeure nulle part » et qui crie « tu as demeure en Dieu » ; terre qu'il faut voir et désirer de quitter, terre qu'il faut voir et désirer d'habiter — inlassablement tout lieu sacré répète le double message. Mais un seul geste nous est intimé pour les entendre tous deux : « ôte tes sandales de tes pieds... », c'est-à-dire

fais-toi assez pauvre pour n'avoir plus rien et donc pour avoir Dieu.

La Palestine : pèlerinage-type.

Dès lors tous les pèlerinages de chrétienté forment une constellation unique malgré leur éparpillement et l'éclat divers de leur grandeur. Le foyer en est, bien entendu, la terre même de l'Incarnation et de l'Ascension, la Terre sainte, la Palestine. Si toute la vie du Christ ne fut qu'un pèlerinage et si toute sa parole n'est que pour nous inviter à le suivre, un pèlerinage aux lieux mêmes où vécut Jésus ne peut être que le pèlerinage-type, le pèlerinage épiphanique par excellence, une espèce de mystère de résonance qui, sans rien ajouter à l'Évangile, l'amplifie, le fait vibrer, lui rend une plénitude de vérité que les saints, il est vrai, savent toujours trouver là où ils sont, et qui ne suffira pas non plus à nous rendre saints si nous la contemplons sans la vivre.

Le pèlerin se prosterne sur le sol de Bethléem non pour imaginer qu'un contact plus facile ou plus étroit que celui de la foi l'unira à son Seigneur, mais parce que le Fils de Dieu n'a précisément rien laissé d'autre de lui-même, sur cet empan de sol où il commença à sanctifier la terre par sa présence, que le mystère de son inconcevable pauvreté. Il est absent de ce lieu, sauf par cela, et c'est cela seul qu'il y faut chercher.

Le pèlerin monte sur le Thabor non pour espérer indûment la gloire qu'entrevirent les trois apôtres, mais parce que cette lumière éclairait déjà, de loin et par avance, le terme céleste du pèlerinage de Jésus, le repos qui s'obtient dans la Nuée par laquelle on se perd en Dieu.

Le pèlerin hante les bords du lac de Galilée parce que c'est là que retentit l'invitation à la conversion, la béatitude des pauvres, l'appel des apôtres, et que, peut-être, en rôdant sur ces lieux la parole tant de fois lue deviendra injonction et interpellation.

De lieu en lieu le pèlerin parvient ainsi au Golgotha. Vraisemblablement il a un instant d'hésitation et de tremblement : c'est

trop facile de venir jusqu'ici, et c'est trop difficile d'y bien venir. Car enfin...! Si, d'après l'attachement de son propre cœur, sinon d'après le droit humain, un homme ne possède vraiment que ce qu'il a acquis par son sang, nous pouvons dire que ce morceau de terre-là est vraiment le Saint des Saints, la terre achetée par Jésus-Christ, *le lieu de Dieu*. « Ote tes sandales... » mais pourquoi frémir? Ne crains pas, approche, car ce n'est pas ce champ aride que Dieu convoitait avec tant d'éternelle avidité, c'était toi, c'était son peuple. C'est toi, c'est son Église que par ce sang il a acquis à jamais. Ce lieu est désormais aussi *ton* lieu, la révélation pour toi de ce que tu vaux — le sang d'un Dieu! —, de ce que tu es — un enfant de Dieu! —, de ce que tu dois — vie pour vie, amour pour amour!

Du même coup, dans une même illumination nous comprenons alors par quelle cohérente réciprocité, par quelle logique en retour, ou plutôt par quelle identique logique (sang pour sang, amour pour amour!), les lieux des martyrs, les lieux des réponses des hommes à la générosité divine du Golgotha, sont apparus très évidemment comme étant aussi les lieux *de Dieu*, donc des lieux sacrés, donc des lieux de pèlerinage. Tombeaux des apôtres, et au premier chef tombeau de Pierre et de Paul, tombeau des martyrs, — endroits des pâques chrétiennes où il faisait bon chercher à vivre à son tour l'ascension vers le Père dans la prière, recevoir ses miséricordes (don pour don, amour pour amour), attendre la bienheureuse résurrection.

Les pèlerinages mariaux.

Les pèlerinages mariaux, eux, qui parsèment si abondamment le sol chrétien, participent avant tout à la sainteté de Bethléem. La pauvreté épiphanique n'y est pas celle du rocher où l'enfant naquit, mais de la mère dont il naquit. Quel lieu plus évangéliquement pauvre que le cœur de Marie? Ote les sandales de tes pieds, reçois l'enfant des mains de cette Femme qui te le présente de ses deux bras tendus et de toute sa volonté de le donner. Contemple le repos que le Verbe de Dieu eut en elle, mais ne la

retiens pas, elle qui, la première derrière son Fils, est montée vers le Père, achevant son pèlerinage. Maintenant, du haut des tours de la Jérusalem céleste elle te fait signe, elle veille sur ta route, et, avec toute l'Église qui t'a précédé, elle attend que tu sois là, que tous soient là pour dépouiller enfin sa sollicitude et son anxiété de Mère et s'abandonner à l'exultation et à la magnification définitives.

Rome : dresser sa tente pour ses frères.

Le pèlerin qui vient du bout de la terre (« Du bout de la terre vers toi j'appelle », Ps 61, 3) est parti du plus loin de sa solitude. Mais comment arriverait-il seul lorsqu'il marche vers le lieu dont il est écrit : « Élevé de terre, j'attirerai à moi tous les hommes » (Jn 12, 32), lorsqu'il s'avance vers celle qui représente toute l'Église, « resplendissante comme le soleil, redoutable comme des bataillons » (Ct 6, 10) ? Les lieux sacrés sont des pôles d'attraction « où tout ensemble fait corps » (Ps 122, 3). Chacun a porté seul sa tente, mais quand l'heure est venue de la dresser, toutes surgissent d'un seul coup comme une armée dans la splendeur du désert. Elles nous arrachent un cri : « Que tes tentes sont belles, Jacob, et tes demeures, Israël! » (Nb 24, 5). L'éblouissement devait être grand, au jour de la fête des Tentes et Israël était alors puissamment incité à se rappeler dans l'allégresse qu'il faisait vraiment corps autour du Temple de son Dieu, qu'il était le peuple et la Cité de Dieu.

Tout pèlerinage est une confluence avec une multitude de frères. Tout pèlerinage est une révélation de l'Église, « car c'est là (non pas ailleurs) que montent les tribus, les tribus du Seigneur » (Ps 122, 4). Rome sans doute offre cette épiphanie. Le pèlerin d'hier ou d'aujourd'hui qui a pu voir, dans l'occasion des grands pèlerinages, les foules converger de tous les points de l'horizon, déboucher par toutes les routes, monter par toutes les portes, en remuant le silence par la rumeur de leur marche processionnante, celui-là comprend le dessein de Dieu manifesté par l'Église, « ce dessein éternel qu'il a conçu dans le Christ

Jésus Notre-Seigneur et qui nous donne d'oser nous approcher en toute confiance par le chemin de la foi au Christ » (Ép 3, 11-12), « ce dessein bienveillant qu'il avait formé en lui par avance... ramener toutes choses sous un seul chef : le Christ » (Ép 1, 9-10). Ce pèlerin privilégié, qu'il mange, qu'il boive, qu'il chante et se réjouisse, parce qu' « il est bon et délicieux d'habiter en frères tous ensemble! » (Ps 133, 1, psaume de pèlerinage). « Vous mangerez en présence du Seigneur votre Dieu et vous vous réjouirez de tout ce que vos mains auront apporté, vous et vos maisons, bénis du Seigneur votre Dieu » (Dt 12, 7). Mais ce pèlerin privilégié, qu'il se souvienne aussi d'avoir goûté alors l'anticipation grandiose du dernier pèlerinage de l'humanité, au jour où toutes les générations humaines surgissant en chantant de tous les points de l'horizon charnel, par caravanes de siècles, de races et de peuples ressuscités, se rassembleront dans la Cité éternelle. Grondement qui retentira comme jamais la joie ici-bas n'a retenti, mouvement qui fera vibrer l'univers, à la lumière naissante de la Jérusalem céleste pour laquelle Isaïe viendra clamer la vérité de sa prophétie : « Debout, rayonne, car voici ta lumière et sur toi se lève la gloire du Seigneur... Les nations marchent vers ta lumière et les rois vers ta clarté naissante. Lève les yeux aux alentours et regarde : tous se rassemblent et viennent à toi... » (Is 60, 1-4). A ces paroles des myriades de poitrines feront écho en chantant d'une seule voix :

> Venez, crions de joie pour le Seigneur
> acclamons le Rocher de notre salut...
> Entrez, courbons-nous, prosternons-nous
> à genoux devant le Dieu qui nous a faits!
> Car c'est lui notre Dieu et nous, le peuple de son bercail,
> le troupeau de sa main (Ps 95, 1, 6-7).

Même s'il est seul...

Tout pèlerin n'a pas la grâce sensible d'entrevoir ces perspectives et ces harmoniques prophétiques. Mais quel que soit le rassemblement auquel il prend part, quelle que soit la liturgie où

vient s'achever son pèlerinage comme un fleuve dans l'estuaire, c'est à ce mystère universel qu'il communie, c'est son agrégation à la foule des rachetés qu'il consomme. Même s'il est seul comme Anne à Silo avec la détresse de son cœur (1 S 1, 8-10), même s'il s'affaisse, épuisé, sur le banc d'une cathédrale silencieuse et vide, il perçoit lentement avec surprise qu'un peuple innombrable l'environne. Sa prière se fond et se perd dans un murmure de prières séculaires qui palpitent comme une grande chose vivante, comme une supplication ou une louange ininterrompues. De façon obscure, mais avec plus de certitude que par de longues explications, il découvre le silencieux, l'inépuisable mystère de la communion des saints. Il sait, d'un savoir qui le réconforte à jamais, qu'aucune prière n'est vaine, qu'aucune route n'est inutile. Il ne sait pas toujours, il n'ose plus chercher à savoir quelle grâce précise lui sera accordée, ni ce qu'il emmènera dans son sac qu'il n'avait pas en venant. Mais il sait que Dieu est ici et qu'il fait bon se tenir en sa présence. Il sait que Dieu est Dieu et qu'il fait bon se rendre à lui. Il sait que sa patrie s'appelle Jérusalem. Il sait enfin à quoi sert la terre, pourquoi elle est si douloureuse et si belle à la fois, pourquoi les hommes, pourquoi le Christ, pourquoi tout... Il le sait, il ne saurait pas l'expliquer. Il est venu et il sait. Il est peut-être venu avec l'âme amère, comme Élie lorsqu'il se coucha dans le désert (1 R 19), mais comme à Élie une voix intérieure lui a crié : marche, marche! et il a marché vers la montagne de Dieu, quarante jours et quarante nuits, c'est-à-dire le temps d'un Carême, c'est-à-dire le temps qu'il lui fallait pour convertir son âme, afin, dans la brise, d'entendre la Parole qui le remet debout et le refait croyant.

Il digère sa fatigue. Il reprend doucement ses esprits quotidiens. Tout à l'heure il va reprendre le train. Il n'a plus rien à faire ici. A partir de cette heure en effet, il est évident que Dieu l'attend là même d'où il avait fallu partir à sa recherche. Ah, « Seigneur, espérance d'Israël, son Sauveur en temps de détresse, pourquoi es-tu comme un étranger en ce pays, comme un pèlerin qui s'arrête pour une nuit? » (Jr 14, 8). Même dans tes sanctuaires on ne peut donc pas s'installer? Il faudra donc toujours oublier le chemin parcouru et poursuivre la course, tendu de

tout son être? Portant sa Croix et montant vers son Père, le Seigneur toujours nous précède, son Esprit nous guide, comme la nuée jadis guidait le peuple dans le désert, et il nous souffle sans cesse vers l'avant. « Aussi longtemps que la nuée reposait sur la demeure, les enfants d'Israël restaient campés sur place, mais lorsqu'elle s'élevait ils partaient. Sur l'ordre de Yahvé ils campaient, et sur l'ordre de Yahvé ils levaient le camp » (Nb 9, 22-23). A l'appel intime du Seigneur le pèlerin est parti, sur l'ordre du Seigneur le voici qui va rentrer.

Devenir un autre homme.

Mais il emporte une vision inoubliable : la vision de cette Jérusalem, qu'il a espérée sa route durant, et telle qu'à un certain instant soudain elle a surgi devant lui, sous quelque symbole qu'elle lui soit aperçu — humble sanctuaire, splendide cathédrale, Rome ou la Jérusalem palestinienne. Il faut avoir connu ce saisissement et cette vision de paix. « On voit le clocher de Chartres à dix-sept kilomètres sur la plaine... Dès que je l'ai vu, ç'a été une extase. Toutes mes impuretés sont tombées d'un seul coup. J'étais un autre homme[13]. » C'est peut-être simplement pour

13. Charles Péguy, *Lettres et entretiens, loc. cit.*, p. 142.

Voici encore cet instant vécu par un participant du pèlerinage du Puy d'août 1942 : « ... la fatigue gagne, la plupart — au moins moi — sentent qu'ils ne doivent plus s'arrêter. Il nous faut une allure mécanique, régulière, — un instant de repos et ce serait peut-être le relâchement de tous les muscles. Bientôt on ne compte plus les kilomètres, mais les hectomètres ! A chaque tournant, on croit arriver sur la vallée espérée, on essaie de presser le pas, on court pour les derniers mètres — et c'est la vision attendue et pourtant surprenante, toute nouvelle, plus belle que nous l'avaient promise les nuits de rêve et les soirées d'attente. Elle est peut-être plus belle parce qu'elle est le fruit de tant de sueur, d'ampoules, de brûlures... Une heure après, dans un pré au bord de la rivière et au pied de la chapelle Saint-Michel, embrassant d'un regard le rocher de l'Aiguille, celui de la Vierge et la cathédrale, nous chantons le *Salve Regina,* qui fut composé par un évêque du Puy pour la première Croisade. Je ne l'avais jamais trouvé si beau » (Paul de Gaulejac, *Lisière de la Joie,* Éd. Didier, 1946, p. 25).

devenir cet autre homme qu'on part en pèlerinage, pour devenir un homme qui a *vu* Jérusalem. Si l'on nous pardonne de nous emparer d'une parole païenne et de nous l'approprier, nous dirons de cette Jérusalem entrevue dans le dévoilement d'un instant fugitif ce qui est dit de la grande pagode de Gyantsé, la ville sacrée du Tibet : « sa vue seule conduit à la libération[14] ! » Oui, bienheureux le pèlerin qui a vu Jérusalem, car il a vu sa Mère (Ga 4, 26) : il possède la vie, la liberté et la joie.

Fr. A.-M. Besnard, O. P.

O pierre intouchable...

Nous arrivâmes tard, mais la cathédrale était illuminée. Les projecteurs la soutenaient debout dans la nuit, afin qu'elle fût là et ne cessât d'offrir aux yeux, dans l'ombre, avides et silencieux, le témoignage et la promesse. O pierre intouchable! Il fallait te recevoir et pénétrer dans l'espace prodigieux où tu règnes. Ce soi-là, nous avons compris pourquoi et comment le Royaume des Cieux lui aussi n'est qu'un don qu'on accueille. Nous bâtissons l'Église, c'est peut-être vrai, mais parce qu'elle l'est déjà. Saint Jean l'a déjà vue, tout entière achevée, descendant du ciel; et si Paul dit qu'elle est notre Mère, Cité d'en-haut et libre, il faut bien qu'elle soit parfaite avant nous. Nous ne faisons qu'accomplir un long chemin vers elle.

Ce n'est pas notre fatigue qui t'a construite; notre fatigue n'a fait que nous mener jusqu'au parvis et nous créer des yeux lavés, des yeux éclaircis pour oser recevoir la vision de ta paix. Ah! comme nous eussions voulu être plus purs encore. Déjà nous étions purs à cause de la Parole de Dieu que nous avions reçue et pour laquelle nous marchions, mais comme il eût été bon d'être plus purs encore. Comme il eût été bon d'abandonner quelque

14. Inscription citée par Maraini, *Tibet secret* (Éd. Arthaud, 1952), p. 232.

part au gué de Longroy la moindre rancune, la moindre bêtise qui encombrent toujours notre cœur insuffisant! Comme il eût été bon d'arriver dans la paix fraternelle, sans ride aucune, sans fêlure aucune, et le visage creusé en dedans à cause de l'unique vision des choses de Dieu en laquelle nous eussions marché!

Du moins nos yeux fouillaient-ils le soir pour voir surgir l'inaltérable Splendeur. Te voici, cathédrale, Église graciée pour éternellement! Il faut sans doute que ces touristes qui circulent et bavardent, ces hommes qui ne cherchent pas la Face de notre Dieu, soient protégés par leur distraction et leur cécité d'âme, sinon comment pourraient-ils supporter l'éclat terrible de tes lignes debout? Oui, debout, cathédrale, debout pour attendre Celui dont tu portes l'effigie sur ton tympan comme un sceau sur le cœur, comme un souvenir de feu dans la poitrine. Debout comme Marie le fut sur la parvis d'un autre Temple pour recevoir l'annonce du glaive des douleurs. Debout comme il sied à celle qui accueille et répare toutes les fatigues, mais n'en connaît aucune.

Debout comme il convient à la prière orientée, élucidée, soufflée par Dieu même et pas un iota n'en manquera. La pierre parle à la pierre, un courant dialogué constitue cette vie suppliante et ininterrompue. Les si vieux rois et reines du Portail s'étonnent et demandent : « Es-tu Celui qui vient? » Et les dalles du sol usé répondent : voyez ceux qui entrent et sortent après la route, — les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris... La Vierge se penche sur des fronts en sueur et des lèvres en feu : « ils n'ont plus de vin! » — et cette fois-ci Jésus le Seigneur ne peut plus répondre que l'heure n'est pas encore venue, car l'Ange, avec un infini respect, mais avec la certitude solennelle de sa fonction, la porte sur son cadran et nul ne peut contester : l'heure est bien venue, l'heure de faire — « tempus faciendi » —, l'heure de prendre en miséricorde, et pour ces hommes retrouvés, l'heure d'adorer en esprit et en vérité, l'heure de passer au Père. C'est pourquoi la foule des sanctifiés, de ceux qui ont lavé leurs robes dans le sang de l'Agneau, en posture partout à l'ombre des piliers, des voussures, des portails, chantent la litanie : « Je vous salue, pleine de grâce! » Ces pierres à visages parlent à la Femme.

La Femme, c'est peut-être surtout cette Tour, cette flèche, cette Pauvreté qui ose, cette pureté où grondent parfois les cloches, — « Turris Davidica », Rocher organisé avec sagesse et beauté pour être le symbole de Celle à qui l'on parle. Bouche irrésistible! Un seul cri en jaillit, le cri de l'Épouse maintenant et jusqu'à la fin ; Marana tha, Viens Seigneur Jésus!

Alors, à l'intime de celui qui contemple et qui prie par ses yeux sanctifiés, s'éveille et résonne la parole de l'Époux : « Oui, je viens bientôt! » Peu à peu la vision s'affermit, la parole s'amplifie, c'est comme un bruit de grandes eaux l'approche du Seigneur : la foi, la foi renouvelée, la foi qui a retrouvé sa plénitude roulant à plein bord, la foi terrible comme une armée rangée en bataille. — Celui que tu cherches n'est pas ici, il est ressuscité! Si, celui que je cherche est ici, le Seigneur, il est ressuscité mais cette Cité n'est pas son tombeau, c'est son Corps désormais, l'Église — et déjà je devine là-haut, dans l'ombre la plus humble, cette place marquée qui est la nôtre. O Cité nouvelle, ô Jérusalem apparue! Le bourdon comme un tonnerre commence d'ébranler les espaces pour annoncer au monde qu'elles sont vraiment commencées, les Noces de l'Agneau et de l'Épouse...

Fr. A.-M. B.

LES RAISONS DE SOUFFRIR
d'après saint Jean Chrysostome

Sans être un épistolier, au sens moderne du mot, saint Jean Chrysostome a cultivé le genre épistolaire. Il nous a laissé une volumineuse correspondance qui tient toute dans ses trois années d'exil où les souffrances de la persécution n'entamèrent ni son endurance, ni sa sérénité, ni sa confiance en Dieu. Comparées les unes aux autres, ces lettres — deux cent cinquante environ — sont des mots d'ordre pour affaires ecclésiastiques, recommandations, remerciements, encouragements, appels. Les plus personnelles et plus détaillées sont les dix-sept lettres à Olympias. Elles nous introduisent dans l'intimité de deux belles âmes, faites pour se comprendre et s'aimer : saint Jean Chrysostome et sainte Olympias.

Les lettres à Olympias.

La correspondante de Chrysostome, Olympias, était née en 368, d'une riche et illustre famille. Mariée à Nébridius, préfet de Constantinople, et devenue veuve après vingt mois de mariage seulement, elle refusa tous les partis nouveaux qu'on lui offrit, et mena une vie pieuse, austère et charitable. Nectaire, le prédécesseur de Chrysostome, rendit hommage à ses vertus en admettant Olympias, longtemps avant qu'elle eût l'âge canonique, au rang des diaconesses de son église. Elle approchait de la trentaine en 398, à l'arrivée de saint Jean Chrysostome. Sin-

cèrement éprise du désir de la vie parfaite, elle fut d'emblée conquise par l'éloquence et la sainteté du nouvel évêque, dès les premiers jours de son épiscopat. Pour lui épargner les soucis domestiques, elle s'occupait de tout le temporel de l'évêque, veillait sur l'entretien de ses vêtements, sur sa nourriture et sa santé, jouant auprès de lui le rôle d'une autre Thècle auprès de saint Paul. Bien vite Chrysostome eut démêlé les traits fonciers de cette nature d'un admirable ressort, mais dont le zèle outré avait besoin d'être contenu. Il devint son directeur spirituel. De cette direction naquit une généreuse affection, une amitié d'un dévouement et d'une constance à toute épreuve. Le souvenir de son directeur et bienfaiteur ne l'abandonna jamais. Et Chrysostome, de son côté, privé de sa parole et de sa liberté, continua par ses lettres d'exil, de guider cette âme dont il connaissait à fond la vie et le caractère. Les dix-sept lettres qu'il lui envoya sont un livre de l'espérance et une théologie de la souffrance en action. Elles portent à Olympias un message, que nous allons analyser : celui de l'utilité de la souffrance — des raisons d'espérer — de l'abandon à la Providence divine.

I

LE SENS DE LA SOUFFRANCE

Au départ de Chrysostome pour l'exil, en 404, Olympias fut poursuivie par les pouvoirs publics, inculpée dans l'incendie de Sainte-Sophie à Constantinople. Elle répondit à ce chef d'accusation avec un fier courage : « Ce n'est pas dans mon habitude de mettre le feu aux églises, puisque j'ai dépensé une fortune considérable à en bâtir. » Disculpée sur ce point, elle n'en fut pas moins condamnée à une forte amende, puis plus tard dépouillée de ses biens, et finalement envoyée en exil. Malgré toutes ses épreuves, accompagnées de maladies et de souffrances opiniâtres, elle tint bon. Un jour pourtant, elle s'effondra. Elle fut subitement atteinte d'une maladie, que nous pourrions appeler la mélancolie ou la langueur. La nostalgie, la mélancolie s'attaquent de préférence aux individus chez qui domine la sensibilité.

Or, il semble que, devant la mélancolie, Olympias, si vaillante en face d'autres adversités, n'ait pas fait preuve de sa constance ordinaire. Assaillie par tant d'afflictions, la pauvre femme avait des crises de profond abattement. Elle se torturait de chagrin, s'alarmait outre mesure et se complaisait dans son dolorisme.

Chrysostome avait étudié dans la Bible et dans l'Évangile les symptômes de cette maladie. Job, au comble de la souffrance, s'écriait : « Mon âme est lasse de la vie. » Jésus lui-même, sous le coup d'une odieuse trahison, disait : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. » Et Chrysostome interpellait ainsi Olympias : « O ma sœur, vous voulez mourir, je le vois bien! » Cette *athymia,* ce découragement, est le plus grand de tous les maux, plus grand que la mort même. Chrysostome le décrit à grand renfort d'images :

> La tristesse est pour les âmes une redoutable chambre de torture, une douleur indicible, une peine plus amère que toute peine et que tout châtiment. Elle imite le ver porteur de poison, s'attaquant non seulement à la chair, mais encore à l'âme elle-même, et elle n'est pas seulement le rongeur des os, mais de la pensée, un bourreau continuel, qui ne déchire pas les flancs, mais qui ruine la force de l'âme, une nuit ininterrompue, une obscurité sans lueur, une tempête, une agitation, un feu secret, brûlant plus fort que toute flamme, une guerre qui n'a pas de trêve, une maladie qui répand l'ombre sur la plupart des choses visibles. Car le soleil, l'air limpide semblent pour ceux qui sont dans ces dispositions une cause de trouble, et en plein midi font l'effet d'une nuit profonde[1].

C'est à guérir sa dirigée de cette tristesse morbide, de ce dolorisme, que Chrysostome va s'employer.

1. *Epistola ad Olympiadem,* X, 2 b. Nous suivons l'ordre chronologique et la numérotation des lettres de Anne-Marie Malingrey, parue dans « Sources chrétiennes » (Éd. du Cerf, Paris) et reprise dans *Le Livre de l'Espérance (Lettres à Olympias)* aux Éditions du Soleil Levant, Namur, 1957. — L'ancienne numérotation qu'on retrouve dans la *Patrologia Graeca* de Migne (P. G., 52) est, pour la clarté des références, donnée ci-dessous entre parenthèses : Epistola I (XI), Ep. II (X), Ep. III (IX), Ep. IV (XII), Ep. V (VIII), Ep. VI (XIII), Ep. VII (I), Ep. VIII (II), Ep. IX (XIV), Ep. X (III), Ep. XI (V), Ep. XII (VI), Ep. XIII (VII), Ep. XIV (XVI), Ep. XV (XV), Ep. XVI (XVII), Ep. XVII (IV).

Les causes du mal.

Après avoir décrit les symptômes du mal, Chrysostome remonte aux causes. Il y en a d'ordre général, et d'autres plus personnelles à Olympias.

Parmi les causes d'ordre général, Chrysostome en signale une toute chrétienne, le scandale. Elle regarde un état d'âme tout particulier. C'est l'état d'une âme qui, troublée dans sa confiance en Dieu par des circonstances extérieures qu'elle ne comprend pas, met son jugement faillible au-dessus de l'esprit de foi. Il en résulte pour elle du doute et de la crainte. La déportation de notre saint, on le sait, était le signal d'un schisme à Constantinople qu'il fallut des années pour éteindre. La corruption de l'Église byzantine, qui en était la cause, et le désordre moral, qui en était l'expression, ne pouvaient que contrister des âmes droites.

Chrysostome reconnaît que le scandale d'une Église ainsi divisée est vraiment grand, il est donc normal qu'Olympias en soit bouleversée. Faut-il pour cela se mettre martel en tête? Il y a toujours eu des scandales, mais l'Église leur a survécu. Prendre à cœur les scandales qui surviennent est évidemment chose méritoire, à condition qu'on n'en soit pas abattu.

> Lorsque vous entendrez dire que parmi les Églises, l'une a sombré, l'autre est ballottée, une autre est abattue par les flots redoutables, que telle ou telle a subi des dommages irréparables, l'une ayant reçu un loup comme berger, l'autre un pirate comme pilote, l'autre un bourreau comme médecin, souffrez, je veux bien, car il ne faut pas supporter de tels malheurs sans en souffrir, mais souffrez en mettant une mesure à votre peine[2].

Une trop grande peine est funeste pour l'âme. S'il est beau de souffrir parce que les lois de l'Église sont méprisées, l'Église même est invincible.

> Telle est la grandeur et la force de l'Église : elle triomphe de

2. Ep. VIII, 1 d.

tous les assauts, elle déjoue toutes les embûches; les outrages ne font qu'augmenter sa splendeur; elle reçoit des blessures et n'y succombe pas; elle est assaillie par les tempêtes et ne sombre jamais; toujours en lutte, jamais renversée, toujours dans l'arène, jamais terrassée. Pourquoi Dieu permet-il cette guerre incessante? Pour lui fournir l'occasion de plus magnifiques trophées[3].

Les joies et les tristesses de ce monde sont éphémères, tant pour l'Église que pour ses fidèles. Fidèles et chefs disparaissent, l'Église reste. « Venez, mes filles, et écoutez, disait Chrysostome à Olympias et aux autres diaconesses, lors de ses adieux. Tout est fini pour moi, j'ai achevé ma course et peut-être ne verrez-vous plus mon visage! Voici la demande que je vous fais : qu'aucune de vous ne se relâche de son affection pour l'Église. Quel que soit celui qui recevra la consécration épiscopale, à condition qu'il n'ait pas intrigué, et qu'il ait été unanimement choisi, obéissez-lui comme à moi-même, car l'Église ne peut rester sans évêque... L'Évangile n'a pas commencé avec moi, et il ne finira pas avec moi. »

A cette première cause de tristesse qu'est le scandale, se joignent d'autres plus personnelles : l'inquiétude au sujet du déporté, l'état de santé des deux amis, la séparation.

Les aventures de Chrysostome.

Quant aux aventures du déporté, des bruits contradictoires circulaient au sujet de son lieu de relégation. On le mit finalement en route pour Cucuse, une bourgade perdue dans les montagnes du Taurus. Le voyage dura soixante-dix jours. Ce fut un véritable calvaire à travers l'Asie Mineure, dont les épreuves et les contrariétés furent si pénibles qu'elles lui arrachèrent le cri de saint Paul : « *Quotidie morior,* je meurs chaque jour » (1 Co 15, 31). Des souffrances physiques et morales qu'il aura à endurer le long de la route, peinant sous un soleil de plomb, souffrant de l'estomac et de la fièvre, sans médecins ni médi-

3. Hom. 2, 1 in Eutropium (P. G., 52, 391-414).

caments, sans possibilité de prendre un bain ou de se reposer, dans la peur continuelle de tomber aux mains des brigands, il taira autant qu'il peut pour ne pas peiner ses amis. Écrivant à Olympias, il relèvera de préférence les marques de respect et de sympathie qu'on lui témoigne à son passage :

> Je vous le dis pour que vous sachiez que j'ai beaucoup d'amis qui souffrent avec nous, et c'est un grand sujet de consolation[4].

Pas un mot sur sa propre souffrance. Il semble qu'il craint particulièrement d'accroître la peine de sa correspondante. Cette préoccupation délicate de ne rien laisser transpirer de ses misères qui puisse augmenter les tourments de ses amis, est vraiment touchante. Ne pouvant toutefois lui cacher indéfiniment la vérité, il lui raconte un incident de route. A l'étape de Césarée, une horde furieuse de moines, soudoyés par l'évêque du lieu, l'ont pris à partie, le traitant comme un dangereux hérétique. Séleucie, femme d'un grand personnage de Césarée, lui fait offrir sa maison de campagne, située à cinq milles de la ville. Mais ensuite, apeurée, use d'un subterfuge pour se débarrasser de son hôte. Evéthios, un prêtre, se fait l'exécuteur d'un pitoyable scénario. Il effraye Chrysostome par une fausse nouvelle, le fait mettre en route, brûlant de fièvre, en pleine nuit, dans les ténèbres, pour trébucher et être renversé avec sa litière. Le tout s'est fait sous l'instigation de l'évêque. Attitude indigne et inexcusable qui a outré Chrysostome. Sa nature confiante ne croyait pas à tant de vilenie.

Sa voie douloureuse s'acheva enfin à Cucuse, où il trouva un repos relatif. La population reçut l'exilé avec joie, et l'évêque du lieu mit tout en branle pour lui rendre le séjour confortable et faciliter son apostolat. Toutefois Cucuse se trouve aux dernières limites du royaume, dans un climat malsain — extrêmement rigoureux en hiver, torride en été. Chrysostome espérait que ses amis influents pourraient obtenir un changement de résidence. Olympias, déjà torturée par la séparation, a voulu, dès que son ami en a exprimé le désir, négocier ce changement.

4. Ep. V, 1 a.

L'affaire n'a pas réussi. Elle s'en désole. Son grand ami lui redonne courage, en lui écrivant :

> Pourquoi vous chagrinez-vous de n'avoir pas réussi à nous faire partir de Cucuse? Et cependant, en ce qui vous concerne, vous nous avez fait partir, puisque vous avez tout remué et mis en œuvre. Si la chose n'a pas abouti, il ne faut pas en souffrir. Peut-être a-t-il plu à Dieu de m'obliger à parcourir une piste plus longue, pour que les couronnes soient plus belles. Pourquoi souffrir de choses qui font publier notre nom, alors qu'il faudrait sauter de joie, pour avoir été jugé digne d'un tel honneur, qui dépasse tout à fait notre mérite... Nous vivons ici entouré de joie, de bonheur, d'une grande sollicitude [5].

La santé des deux amis.

Chrysostome laisse donc entendre que tout va bien. Du moins en est-il ainsi au début pendant la période chaude, mais l'hiver lui est insupportable.

> C'est en revenant des portes mêmes de la mort que je vous écris ces lignes... L'hiver ayant été plus rigoureux que d'ordinaire m'a occasionné de ce fait un malaise d'estomac plus pénible, et j'ai passé ces deux mois dans un état qui n'avait rien de plus agréable que celui d'un cadavre, et plus pénible même. Je vivais juste assez pour m'apercevoir des maux qui m'entouraient de toutes parts, tout était nuit pour moi, le jour, l'aurore, le plein midi et je vivais cloué sur mon lit. J'essayais mille moyens, je n'arrivais pas à me débarrasser du mal causé par le froid. Et cependant j'allumais du feu, je supportais une fumée très gênante, je m'enfonçais dans une seule pièce, j'avais de nombreux manteaux, je n'osais pas mettre le pied dehors, j'éprouvais les dernières souffrances, avec des vomissements incessants, des maux de tête, le manque d'appétit, des insomnies continuelles... Mais, dès que le printemps est arrivé et que s'est produit le moindre changement dans la température, tout a disparu de soi-même [6].

5. Ep. IX, 1 a.
6. Ep. XII, 1 a.

Ce bulletin de santé ne dit qu'une partie de la vérité, la moins désagréable à entendre, car Chrysostome dépeint sa situation sous un jour favorable. Malade, il reste optimiste et capable d'entreprendre de grandes choses. En est-il de même avec Olympias ? Touchante est la sollicitude de Chrysostome pour la santé de celle-ci. Familièrement il lui parle de son corps comme de son âme. Une maladie ne se guérit pas par des imprécations : les médecins prétendent même qu'un bon moral hâte beaucoup la convalescence ; ici la vertu religieuse se double donc d'une qualité hygiénique :

> Lorsque le corps est dans un état de fatigue et de faiblesse totale, qu'on le néglige totalement, qu'il ne profite ni des médecins, ni de la bonne température de l'air, ni de l'abondance des choses nécessaires, sachez qu'il en résulte un danger qui s'accroît sans cesse. C'est pourquoi je vous supplie d'avoir recours à différents médecins pleins d'expérience et parmi les remèdes à ceux qui peuvent guérir de tels maux. Ainsi nous, il y a quelques jours, comme mon estomac se trouvait sujet aux vomissements, j'ai usé du remède envoyé par ma très vénérable dame Syncletium et, sans avoir eu besoin d'en user plus de trois jours, nous avons guéri le malaise. Je vous demande de l'employer aussi, et de faire en sorte qu'on m'en envoie encore. Si vous voulez vous soigner comme il faut, vous vous porterez mieux [7].

Ces bons conseils s'accompagnaient de réprimande et de consolation. Que de fois, quand on est malade, ne se représente-t-on pas la vie sous des couleurs sombres, comme si elle ne valait pas la peine d'être vécue. Olympias a généreusement supporté les épreuves physiques, comme il sied à une chrétienne. Chrysostome est fier d'elle, de sa grandeur d'âme, non seulement à cause d'elle, mais pour cette populeuse ville de Constantinople dont elle est devenue la citadelle, le port et le rempart, prêchant magnifiquement d'exemple sur la société tout entière. Chose admirable! On ne la voit ni sur l'agora, ni dans les rues de la ville, et c'est d'une petite chambre étroite, de son lit, qu'elle a réconforté la cité et réveillé son zèle. Alors que tant

7. Ep. XVII, 1 b.

d'hommes, de femmes, de vieillards, qui semblaient jouir d'une grande considération, sont tombés, elle, femme au corps fragile, a vaillamment résisté et a même empêché beaucoup d'autres de devenir victimes. Et tout cela, conclut Chrysostome,

> est très naturel, car les luttes qu'on entreprend pour la vertu, l'âge et le corps n'y sont pour rien, mais l'âme seule et la pensée [8].

La séparation.

Endurante pour la maladie et la persécution, Olympias l'était moins pour les maladies du cœur. Or, c'était dans sa vie affective qu'elle était le plus atteinte. Et la véritable cause de sa tristesse venait de là. Le plus cruel de tous les maux, dit un profond moraliste, est l'absence de l'être aimé. L'absence de son ami évêque torturait Olympias. « Je n'entendrai plus jamais, disait-elle, la parole de Dieu descendre de ces lèvres d'or, ses plus dignes interprètes. » Et il lui semblait qu'elle ne serait jamais plus heureuse, s'il ne revenait pas.

> Je sais que vous souffrez parce que vous êtes séparé de moi, écrit Chrysostome, mais peut-être cela prendra-t-il fin, Dieu aidant. Non pas « *peut-être* », mais n'en doutez pas. Ce n'est pas pour vous consoler que je le dis, mais parce que je sais que cela arrivera sûrement. Si en effet cela ne devait pas arriver, il y a longtemps, je pense, que je serais parti d'ici-bas, vu les épreuves qui m'ont assailli [9].

Avec sa confiance habituelle, Chrysostome était persuadé, comme ses amis, du prochain triomphe de sa cause, et il exprimait l'espoir, que l'avenir ne devait pas réaliser, de son prochain retour. Cette confiance montre que, s'il n'eut pas le don de prophétie quant à sa propre cause, il posséda la grâce plus excellente de la patience et de la foi. Va-t-il entre-temps réussir à faire passer ces qualités en Olympias? La correspondance

8. Ep. XII, 1 d.
9. Ep. XVII, 4 a.

laisse plutôt entrevoir le contraire. Olympias a beau avoir la consolation de rester unie de pensée avec son pieux ami, le sacrifice de son absence indéfiniment prolongée lui semble trop dur. Que répondre à cela? D'abord : plus la séparation aura été pénible, plus la récompense sera grande, si elle l'accepte avec générosité. C'est un argument de raison et de foi qui vaut absolument, mais qui ne peut suffire pour la sensibilité délicate d'une femme. Il lui faut aussi un argument du cœur. A ce propos, Chrysostome fait preuve d'un sens psychologique très affiné. Comme il faisait jadis appel au cœur des fidèles qui l'écoutaient en chaire, ainsi fait-il maintenant appel à l'amitié de sa correspondante, pour qu'elle suive ses avis et lui prouve son affection par sa docilité.

> Montrez-moi que vous m'aimez, en obéissant à mes lettres; montrez-moi que j'ai encore auprès de vous autant d'autorité que lorsque nous étions l'un près de l'autre. Vous me le montrerez, si vous m'annoncez que mes lettres vous ont fait du bien, plus que du bien, tout le bien que je désire que vous en retiriez. Or, ce que je vous désire, c'est que vous retrouviez la même joie que je vous ai connue jadis [10].

La langue de Chrysostome s'élève au plus haut lyrisme quand elle décrit l'intensité de la privation qu'est la séparation d'amis éprouvés. La solitude est le pays des âmes fortes. Chrysostome redit ces vieilles choses d'une manière nouvelle, vigoureuse et imagée.

> Ce n'est pas peu de chose que de supporter le départ et l'absence de ceux que nous aimons dans la charité du Christ; il y faut une âme virile et une grande perfection. Quiconque a aimé véritablement me comprendra. Voyez le bienheureux Paul : il s'est affranchi des lois de la chair et a parcouru le monde à peu près comme une âme sans corps; il a chassé de son cœur toute passion désordonnée, imité les purs esprits dans leur sérénité; il a vécu dans la compagnie des Chérubins et pris part à leurs mélodies mystiques; il a supporté la prison, les chaînes, l'exil, la flagellation, les menaces, la lapidation, les naufrages, tous les

10. Ep. VIII, 13 c.

supplices. Et voilà qu'il lui suffit d'être séparé d'une âme qu'il aime dans la charité du Christ pour être bouleversé au point de quitter aussitôt cette ville où il ne trouve plus l'ami qu'il comptait y voir [11].

Le chagrin de ne pas retrouver Tite à Troas est si violent que Paul ne put y rester. C'est bien naturel, dit Chrysostome :

Quand on s'aime, ce n'est pas assez que les âmes soient unies par les liens de l'affection, on cherche la présence réelle de l'être aimé [12].

Cette présence réelle, c'est la présence physique qui, seule, pourra consoler le chagrin d'un cœur. L'âme appelle le corps, et le visage qui le représente tout entier :

C'est sur le visage que se concentrent tous les sentiments et tous les sens. Une âme a beau être unie à une autre âme : elle ne peut, par elle-même et sans les sens, ni parler, ni entendre; mais donnez-moi de jouir de la présence de l'être aimé : je puis lui parler, j'entends sa voix. Voilà pourquoi je veux voir ce visage d'où s'échappe le son de la voix que j'aime; voilà pourquoi je veux entendre cette parole qui me révèle la pensée de ce cœur, voir ce visage où des oreilles recueillent mes propres paroles et où des yeux peignent à mes regards tous les mouvements de l'âme : ce n'est que face à face que je pourrai réellement jouir de mes bien-aimés [13].

Agréable souvenir d'une vieille amitié, que commémore ce magnifique passage! Il nous révèle le fond d'une âme si tendrement humaine, dont la capacité d'aimer dépasse l'ordinaire. Chrysostome l'écrit, dit Newman, comme s'il pensait que plus un homme est religieux, plus il doit souffrir d'être séparé de ses amis en religion.

11. Ep. VIII, 12 d.
12. *Ibid.*
13. *Ibid.*

Une grande amitié.

Chrysostome eut beaucoup d'amis, de vrais amis, des amis sincères. Il en eut à Antioche, à Constantinople, il s'en fit tout au long de son voyage pour l'exil, et même parmi les soldats de son escorte. Mais parmi ces êtres aimés, qui eurent une haute place dans son cœur, Olympias fut l'âme privilégiée. Ce fut l'âme-sœur, sa Philothée. Non seulement parce qu'elle était toujours à ses côtés, mais à cause de son âme dont la beauté l'avait ravi. Il en avait deviné les promesses. Et il s'était dévoué à elle pour l'embellir encore et la perfectionner. En raison de cette amitié il acceptait d'Olympias certains dons, qu'il refusait de la prodigalité d'autres, tout en s'excusant auprès de ceux-ci. A Olympias seule était réservé le privilège de pourvoir à ses besoins parce qu'elle était d'accord qu'il mît sa prodigalité au profit des malheureux, surtout pendant la famine qui sévissait alors à Cucuse. Il racheta aux brigands Isauriens de nombreux captifs, et secourut efficacement les missions de Phénicie, de la Perse, de l'Arabie, et de quelques contrées habitées par les Goths. Il oublia ses ennemis pour ne songer qu'aux âmes, et invita Olympias à faire de même.

II

LES RAISONS D'ESPÉRER

Dans le cas d'Olympias il fallait être bon psychologue pour être bon médecin. De la maladie de sa dirigée, Chrysostome a analysé les symptômes et recherché les causes, et il est arrivé à la conclusion que rien ne légitime sa tristesse. Il va maintenant s'employer à éliminer celle-ci en proposant quelques motifs de confiance.

> Cessez donc de pleurer et de vous torturer de chagrin et ne regardez pas seulement les malheurs effrayants qui vous sont infli-

gés et qui se succèdent sans cesse, mais leur prompte délivrance et la compensation ineffable et la récompense qui s'en suit [14].

La tristesse selon Dieu.

La tristesse est une passion aussi grave et nuisible que la colère et la volupté : elle amène les mêmes résultats, lorsqu'on n'en use point selon les règles de la raison et de la prudence. Partant de la division faite par saint Paul entre la tristesse selon Dieu et la tristesse du monde, Chrysostome trouve qu'il n'est pour le chrétien que deux causes légitimes de tristesse : ses propres péchés et ceux de ses frères. La tristesse qui porte au repentir est légitime, utile et nécessaire, à condition de ne pas trop en prolonger la durée, elle deviendrait alors nuisible. « Savoir au vrai pourquoi l'on est triste, c'est être bien près de savoir ce que l'on vaut », dit Prévost-Paradol. Le motif de la tristesse est donc d'une importance souveraine. Or, sans aucun motif, Olympias se livre volontairement à la tristesse, elle se déchire elle-même, au hasard et en vain. C'est, aux yeux de Chrysostome, faute grave de s'abandonner ainsi et de ne pas réagir. « Vous faites la volonté du diable en augmentant votre tristesse », lui dit-il [15].

Dans son traité du Sacerdoce [16], notre docteur avait défini la fonction délicate du prêtre, médecin des âmes. Son intervention dans les maladies spirituelles exige une collaboration active du fidèle. Au fidèle qui lui dévoile sa maladie, le prêtre peut indiquer les remèdes, mais c'est au malade de les prendre. On ne peut le forcer ; il faut qu'il veuille de lui-même. Cette même idée revient dans la correspondance consolatoire à Olympias, tantôt suggérée, tantôt exprimée en termes clairs. Les paroles d'encouragement ne peuvent qu'inciter sa correspondante à la réflexion et à l'action. Mais c'est de son adhésion que dépend l'efficacité des conseils donnés. Vainement Olympias objectera

14. Ep. XIV, 1 a.
15. Ep. IX, 4 b.
16. De Sacerdotio, l. II, 3-4.

qu'elle voudrait bien éloigner la tristesse, mais qu'elle n'y arrive pas. Illusions, vains prétextes que tout cela, lui réplique Chrysostome. Non, à la tristesse la plus sombre et qui, de prime abord, semble la mieux motivée, il n'est pas impossible de substituer, à la condition qu'on le *veuille,* une joie parfaite et constante.

> Ce n'est pas dans la nature des choses, mais dans la pensée des hommes que réside le bonheur... Ce n'est pas dans les lois immuables de la nature qu'il est impossible de dompter et de changer, mais dans les libres raisonnements inspirés par la volonté dont nous avons en mains la direction que réside le bonheur [17].

La vertu d'Olympias.

La volonté doit être éclairée par l'intelligence. Chrysostome va ouvrir à Olympias des perspectives consolantes, qui illuminent la souffrance à ses yeux. La souffrance est purificatrice. Dieu la permet pour donner à l'homme l'occasion d'expier ses péchés. Cette perspective chrétienne vaut moins pour ceux qui sont vertueux et justes ; pour eux la souffrance est moins une expiation qu'une occasion de plus grands mérites. Rappeler cette vérité à une âme vertueuse, n'était-ce pas le moyen le plus sûr de lui faire prendre ses peines en patience ? Procédé dangereux pour une âme soumise à la vanité, mais qui ne répugne pas à l'humilité. Or, Olympias est vraiment humble, il peut donc lui faire prendre conscience de ses vertus. Il n'y aura aucun danger qu'elle aille se complaire en soi et s'y enfermer dans une admiration béate. Et Chrysostome de citer : sa charité envers les pauvres, sa patience dans les maladies, sa constance dans la persécution, sa vie de pénitence et de renoncement, sa virginité. A toutes ces qualités, Chrysostome joint ce qui, selon lui, est la marque même de la perfection de ses vertus : « Les couronnes de son humilité. » L'humilité est la vertu de base du chrétien : *hoc omnis philosophiae principium est.* C'est sur cette

17. Ep. X, 1 c d.

vertu que le Christ a fondé la religion dans les âmes. Sans l'humilité les autres vertus n'ont guère de valeur, parce que nos vertus alors nous séduisent et nous aveuglent; nous perdons totalement la notion de leur origine, et nous nous approprions sacrilègement des biens qui ne sont pas à nous. Être humble, c'est, quand on est élevé par ses bonnes actions, s'abaisser par sa pensée. Grâce à son humilité Olympias pratique toutes les autres vertus avec le plus grand naturel, comme sans effort pour elle-même ou pour les autres. L'humilité est la semence de notre future gloire. En marquant ainsi son estime pour la vie vertueuse de sa dirigée, Chrysostome conclut :

> Mon intention n'est pas de vous accabler sous le poids des éloges, mais de vous procurer une consolation et un remède. Réjouissez-vous donc, et bondissez d'allégresse, dans l'attente des couronnes et des récompenses que vous avez méritées [18].

Le châtiment biblique.

Ces considérations, d'après Chrysosome, suffisent à consoler n'importe qui est dans la peine, eût-il l'esprit le plus fermé, et le cœur plus dur que la pierre. A plus forte raison, quand on a l'intelligence et la vertu d'Olympias. A ces deux motifs d'espérance, l'auteur en ajoute un troisième, hérité de la pensée biblique : le châtiment des coupables. En termes chrétiens ce sera la méditation des fins dernières : la récompense des justes, la punition des méchants. Chrysostome a la réputation de présenter volontiers les terribles jugements de Dieu. Et il est vrai qu'il exprime à différentes reprises les affres du Jugement en des termes aussi pathétiques que dans les strophes les plus terribles du *Dies irae*. Telle description de ses *Exhortations à Théodore* ou de ses *Lettres à Olympias* rappelle des visions dantesques. Mais s'il est quelquefois le farouche prédicateur de l'enfer et de la justice de Dieu, plus volontiers il représente les menaces de Dieu comme un effet de son amour, comme une preuve de sa

18. Ep. VIII, 10 a.

clémence, un signe de sa miséricorde. C'est dans cette perspective qu'il entreprend de démontrer à Olympias que Dieu est patient, qu'il sait attendre. Sa longanimité remet à plus tard la répartition des châtiments, pour retenir les méchants de leur course à l'abîme et pour les ramener à lui. L'impunité passagère des méchants ne doit pas troubler le cœur d'Olympias. La justice de Dieu sévira. Ceux qui l'ont fait souffrir et l'ont persécuté, qui ont scandalisé la terre entière en bouleversant l'Église et faisant d'elle un objet de risée pour les juifs et les païens, seront châtiés. Il n'est pas de situation dont la difficulté dépasse le pouvoir de notre Maître, quand même tout semblerait complètement perdu. Cette certitude nous vient de la foi. Nous ne savons pas ce qui nous convient. Dieu le sait. Sa Providence veille sur nous.

III

ABANDON A LA DIVINE PROVIDENCE

Les suavités de la Providence.

Chrysostome croit en un Dieu personnel, un Dieu bon, plein d'amour pour ses créatures. Il aime parler de cette suave tendresse que l'amour vraiment maternel de Dieu nous témoigne. L'heure de l'épreuve l'invite à croire plus que jamais à ce Dieu personnel et bon, qui est Providence; tout en admettant bien humblement qu'il ne nous est pas possible de comprendre ses voies secrètes, quand nous subissons malgré notre volonté toutes sortes de maux, chagrins, humiliations et injustices. L'incroyant, désemparé, se cabre devant les coups du destin ou les accepte avec une résignation stoïque; tandis que le chrétien, en les regardant, ne renonce pas au plus ferme espoir, s'abandonnant à la sagesse incompréhensible mais souverainement bienfaisante de Dieu. Si Chrysostome gardait dans les tempêtes de la vie un optimisme et une joie indéfectibles, c'est qu'il

portait en lui la certitude d'un Dieu infiniment bon pour ses créatures.

> En ce qui me concerne, écrit-il à l'évêque Palladius, je n'ai aucunement besoin de consolation; c'est pour moi une consolation suffisante que la cause pour laquelle nous sommes persécutés [19].
>
> Et à Olympias : Un orage terrible et sombre autour de moi, une nuit profonde et des ténèbres qui s'épaississent tous les jours, d'épouvantables naufrages; — et néanmoins je reste calme et tranquille, comme si j'étais dans le port [20].

Chrysostome, on le sait, n'emploie pas une hyperbole; ces longues et sombres comparaisons des tempêtes et des naufrages correspondent à la réalité de sa vie de proscrit, où il est ballotté comme un navire dans la tempête.

> Et cependant, continue-t-il, en regardant ces maux je ne perds pas courage. Je songe au Pilote de l'univers qui ne triomphe pas de la tempête par l'habileté : un geste lui suffit pour calmer l'orage. S'il ne le fait pas dès le début, ni aussitôt, c'est qu'il n'a pas l'habitude d'arrêter les maux à leur origine. Il les laisse se développer, et, quand la catastrophe approche, quand tout le monde désespère, il intervient par un miracle qui étonne les hommes et fait éclater sa puissance, après avoir exercé la patience de ses serviteurs [21].

Rappelons ici que, lors de sa déposition au synode du Chêne, Chrysostome protesta contre l'injustice qui lui était faite et qu'il en appela à Rome. Le pape Innocent, il est vrai, ne se prononça pas immédiatement sur les principaux points en litige entre Chrysostome et ses ennemis, mais dès qu'il eut en mains les pièces du procès, il se plaça carrément du côté des Johannites. Quelle ne dut pas être leur émotion, leur gratitude, et aussi la joie débordante de leur âme, d'apprendre que le pape faisait les efforts nécessaires pour réunir un concile général. La tentative ne devait malheureusement pas aboutir. Avec sa confiance habituelle, Chrysostome s'en remit à la Providence.

19. Ep. CXIII, ad Palladium.
20. Ep. VII, 1 a.
21. Ep. VII, 1 b.

La joie dans la souffrance.

Chrysostome est patient et joyeux dans l'épreuve, il est le saint de la joie dans la souffrance. Il est ardent, enthousiaste et tendre quand il parle de la souffrance purificatrice, qui détache du péché et nous rapproche de Dieu. Voici comment il interprète cette perspective :

> Ne vous plaignez pas d'être affligés; songez que vous êtes dans la société de Jésus, que par l'affliction vous effacez vos crimes et vous acquérez de grands mérites. Ce qu'il faut craindre, c'est d'offenser le Seigneur. Cela excepté, ni l'affliction, ni les attaques de l'ennemi ne sauraient attrister une âme vraiment sage. Si vous jetez une étincelle dans l'Océan, n'est-elle pas éteinte aussitôt ? Ainsi en est-il de la souffrance; fût-elle excessive, quand elle rencontre une conscience pure, elle se dissipe et s'évanouit sur-le-champ. C'est pourquoi saint Paul ne cessait de se réjouir, parce qu'il avait confiance en Dieu; et il n'avait pas même le sentiment de si cruelles épreuves. Il était homme et il souffrait, mais sans se laisser abattre. ... Entouré chaque jour d'une nuée d'épreuves, il se réjouissait et tressaillait, comme dans un jardin délicieux. Celui qui possède une telle joie ne se laisse envahir par aucune peine; et par contre, celui qui ne la possède pas est accessible à toutes. La joie selon Dieu est plus forte qu'une armure quelconque; rien ne saurait la jeter dans l'abattement et le chagrin; il supporte tout avec générosité [22].

C'est la preuve suprême du courage et le dernier mot du renoncement. A une condition : de supporter tout sans se plaindre, et de préférer la volonté de Dieu à sa volonté propre. Comme saint Paul, son modèle, Chrysostome déclarait qu'en échange de tous ses travaux, c'est pour lui une récompense suffisante de faire ce qui plaît au Seigneur.

Il n'est donc pas étonnant de l'entendre redire en toute occasion : Gloire à Dieu pour toutes choses. C'était, suivant la

22. Hom. 1, 4 in 2 ad Cor.

remarque de Palladius, la devise du saint. A son ami Paeanios, il fait un éloge dithyrambique de cette devise :

> Ne cesse de répéter ce mot qui a fait couronner Job, ce mot qui a fait fuir le diable; c'est lui qui enlève tout trouble. Continue donc d'en *charmer* tout ce qui t'arrive[23].

Ceci n'est plus une résignation simplement stoïque, c'est de l'amour. C'est l'acceptation amoureuse de la volonté de Dieu, dans une reconnaissance perpétuelle de sa gloire et dans une action de grâces ininterrompue. C'est bien l'état d'âme du pauvre proscrit dans les dernières années de sa vie. Il le proclamait dans une improvisation de haute volée :

> Béni soit Dieu! En partant, je vous laissais ce mot d'adieu. Et cette action de grâces je la redis. Les circonstances ont changé, mais la doxologie reste la même. Exilé, je rendais grâces; rappelé, je bénis encore. Les saisons sont diverses, mais l'hiver comme l'été aboutissent à la même fin, qui est la fertilité de la terre... Béni soit Dieu qui a permis la tempête, béni soit Dieu qui l'a dissipée, et qui a ramené la sérénité. Si je vous dis cela, c'est pour vous fortifier dans l'habitude de bénir Dieu en toutes circonstances. La prospérité vous arrive, bénissez Dieu pour qu'elle soit durable. Les épreuves frappent-elles? bénissez-le tout de même, et sa bonté y mettra fin. ... Dans le calme, le pilote ne se relâche point et la tempête n'abat point son courage. Qu'il soit donc béni le Seigneur![24]

Ces mots résument aussi tout son message à Olympias. Ces mots ou d'autres semblables se multiplient dans sa bouche et sous sa plume durant ses années d'exil. Elles deviennent son leitmotiv. Et quand enfin on le met en route pour un exil plus lointain, qu'il erre de place en place, « cuit par le soleil comme le fruit sur les hautes branches de l'arbre », et qu'il va mourir, seul et abandonné, il exhale ses sentiments dans ces admirables paroles qui furent ses dernières :

GLOIRE A DIEU EN TOUTES CHOSES.

23. Ep. CXCIII, ad Paeanium (P. G., 52, 720).
24. Sermo post reditum ab exsilio (P. G., 52, 439-442).

C'était le 14 septembre 407.

Aucune formule ne pouvait résumer avec plus de bonheur la vie de Chrysostome, modèle de patience et d'héroïsme, professeur de courage et d'espérance.

★

Les promesses et les espérances de Chrysostome ne se réalisèrent pas de son vivant, du moins firent-elles beaucoup de bien à Olympias, car c'est dans cette assurance qu'il les écrivit :

> Ce qui fait notre fierté, c'est ce témoignage de notre conscience que nous nous sommes conduits dans le monde, et plus spécialement à votre égard, avec la sainteté et la sincérité qui viennent de Dieu, non pas avec une sagesse charnelle, mais avec la grâce de Dieu. En effet il n'y a rien dans nos lettres que ce que vous y lisez et comprenez. Et j'espère que vous comprendrez pleinement, — ainsi que vous nous avez compris en partie, — que vous pouvez être fiers de nous, comme nous de vous, au Jour de notre Seigneur Jésus[25].

B.-H. VANDENBERGHE, O. P.

25. 2 Co 1, 12-13.

Saint Louis Bertrand
et ses novices *

QUAND les Pères virent en lui un si bon religieux, ils le nommèrent en 1549 maître des novices en notre couvent, chargé de la plus haute importance pour le bien de l'Ordre, car, chez nous, le maître des novices est chargé non seulement des novices proprement dits, mais encore de tous les profès jusqu'à leur ordination. Il remplit cet office avec une grande religion et une grande sainteté les six fois qu'il en eut la charge; il faisait pousser les jeunes plants dans la vigueur et la dureté pour que par la suite ils ne soient pas surpris par les épreuves de la vie dans l'Ordre qui sont bien grandes. Car on a vite fait de dire : « Jeûner pendant sept mois », mais pour le réaliser, il faut sept mois de temps. Et il en est de même pour toutes les autres pénitences de l'Ordre, qui, comme une lime sourde, consument le corps. Il se donnait très souvent la discipline et, pour ce faire, se réservait certains lieux du couvent.

Discipline et chapitre.

La nuit, il se donnait la discipline dans les chapelles les plus sombres de l'église, parfois aussi dans la petite sacristie de

* Traduction inédite du chapitre IV de la *Véridique Relation sur la vie et la mort du P. Fray Louis Bertrand,* rassemblés par Maître Fray Vincent Justinien Antist.

Notre-Dame de Miséricorde sous le cloître, dont il disait que c'était un bon endroit pour se flageller, mais qu'il y fallait un grand courage à cause de l'aspect lugubre du lieu. En s'y rendant une nuit, il trouva son ami le frère Raphaël Castells étendu à terre, à demi-mort; il était entré pour se donner la discipline et deux démons l'avaient suivi dans l'intention de le tuer à coups de bâton, comme saint Antoine. En outre, notre Père se flagellait violemment à l'intérieur du noviciat; les murs de sa cellule étaient aspergés de son sang et les novices trouvaient parfois à terre une flaque de sang; et comme l'un d'entre eux lui disait un jour qu'il allait rapporter ce fait au Prieur, il répondit : « Tais-toi, mon fils, pour l'amour de Dieu; je vais me corriger. » Et la correction, ce fut sans doute, comme il le confia lui-même à un de ses amis spirituels, qu'il se donnait la discipline après s'être ceint d'un drap pour que le sang s'y arrêtât et qu'ainsi personne ne s'en aperçût. De même qu'il aimait se donner et recevoir la discipline, de même il la donnait à ses inférieurs pour des coulpes légères afin de les délivrer de leurs défauts avant le purgatoire. Les vendredis à minuit, quand il nous tenait chapitre, il nous semblait que nous nous trouvions au jugement dernier tant il châtiait et reprenait durement le moindre manquement au silence, un excès de sommeil, une erreur au chœur ou une faute bénigne dans les charges qui nous étaient imparties. Mais le chapitre terminé, il se rendait à sa cellule et là, se flagellait cruellement.

Les goûters des novices.

Par ailleurs, il prenait grand soin que les novices aient toujours ce dont ils avaient besoin, surtout en cas de maladie, car il fut toujours un homme de cœur et généreux. Un arc ne peut pas toujours rester tendu; il faut parfois le détendre, de peur qu'il ne se brise. De même, les règles bien équilibrées ont coutume de permettre parfois aux frères de se récréer religieusement. Et de fait le P. Luis offrait souvent des gâteries aux novices et aux profès, car il ne se contentait pas d'accepter les présents qu'envoyaient les parents des religieux et de les partager à la communauté, mais il allait jusqu'à demander à sa mère qui l'aimait

beaucoup et portait une grande affection aux frères novices, de le pourvoir en goûters, ce qu'elle faisait de grand cœur; mais au milieu des récréations, sa pensée restait fixée en Dieu. C'est ainsi qu'au cours d'une récréation, il se leva brusquement et entra en pleurant dans sa cellule; le frère Thomas Arenas de bonne mémoire le suivit pour savoir s'il lui était arrivé quelque événement fâcheux, et comme ses larmes ne s'arrêtaient point et que frère Thomas continuait à lui demander pourquoi il pleurait, il répondit : « N'ai-je pas raison de pleurer quand j'ignore si je serai sauvé? » Tels étaient ses pensées et ses soucis, telle était l'écharde qui lui traversait le cœur à l'heure où la règle permettait de se récréer. Bien d'autres fois, d'ailleurs, le serviteur de Dieu souffrit de semblables angoisses. Il confia en grand secret à l'un de ses amis que certaines nuits, il s'était réveillé avec une idée si vive de Dieu et de sa présence qu'il s'était pris à trembler, que ses os avaient craqué, et que le chapitre quatrième du livre de Job lui était venu à l'esprit. Et souvent on entendait dans sa bouche les mots de Salomon au chapitre vingt-huitième des Proverbes : « Bienheureux celui qui marche dans la crainte. »

Voulez-vous partir...

Il rendait très facilement leurs habits aux novices qui les réclamaient pour retourner dans le siècle, et il nous demandait même parfois, à nous qui restions, si nous ne voulions pas sortir nous aussi, ajoutant que nos vêtements étaient prêts et que si c'est une chose sainte que d'être religieux de son propre gré et par dévotion, c'en est une bien périlleuse que d'entrer par force en religion et de faire profession par crainte ou timidité. En accord avec saint Augustin qui, s'adressant au peuple de Bône, en sa lettre 137, affirme n'avoir rien trouvé de meilleur qu'un religieux épanoui et rien de pire qu'un homme fourvoyé en religion, il n'hésitait pas à retirer l'habit à ceux qui avaient de la difficulté à s'avancer en cette voie.

Ceux qui sont doctes
et ceux qui se disent tels...

Il nous exhortait vivement à l'oraison et à la contemplation. Mais il n'était pas de la nature de certains maîtres des novices qui veulent pousser si loin sur le chemin de la dévotion qu'ils ont l'étude en horreur, comme si la science s'opposait à la sainteté ou comme si une ignorance plus complète favorisait la piété. Au contraire, ils nous conseillait sans cesse d'étudier, disant que, sans vouloir se mêler des affaires des autres Ordres, en ce qui regarde les frères de chœur dans celui de saint Dominique, il voulait que tous fussent instruits, car il avait appris par expérience que les plus savants sont généralement les plus religieux, les plus remplis de Dieu, les plus assidus en leur cellule et les plus modestes en leur conduite. Aussi il avait une prédilection pour les frères les plus intelligents et il leur portait un respect particulier, bien qu'ils ne fussent que de tout jeunes gens. Il avait certes bien raison, en ce qui regarde du moins ceux qui sont vraiment doctes, et non ceux qui se disent tels sans l'être. Par contre, il tenait beaucoup à ce que les frères les vivent dans une sainte simplicité et suivent les constitutions qui demandent qu'ils ne possèdent point de livres. Il disait que le rosaire de Notre-Dame était pour eux le plus beau livre et qu'ils en tireraient grand profit. Fidèle à ce principe, il était si ardent à l'étude que, jusqu'à sa dernière maladie, les livres ne lui tombèrent jamais des mains. Et je crois que dans toute la province d'Aragon, il n'y a pas un religieux qui ait lu de bout en bout plus d'ouvrages que lui. Il est vrai qu'il avait peu de mémoire et que par conséquent il ne pouvait pas autant qu'il le voulait mettre à profit ce qu'il lisait; aussi le tenait-on pour moins docte que d'autres qui, ayant moins lu, avaient meilleure mémoire. Il poussa si loin l'amour du savoir qu'étant maître des novices pour la seconde fois, il obtint une assignation du Maître général pour aller étudier au célèbre couvent Saint-Étienne de Salamanque d'où il savait que d'excellents docteurs étaient sortis.

Obéir.

Maître Micon s'efforçait de lui faire abandonner ce projet, alléguant que Dieu ne l'avait pas amené à la vie religieuse pour enseigner les lettres, mais la sainteté de vie par l'exemple et de saintes paroles, et qu'on ne lui demandait pas d'être le maître des étudiants, mais celui des novices. Malgré tout, il exécuta l'assignation et partit pour la Castille. Lorsqu'il parvint à Villa escusa de Haro, un Père d'une grande sainteté lui dit qu'il n'était pas sur le chemin pour lequel Dieu l'avait choisi et lui demanda de regagner son couvent pour y travailler à ce que l'obéissance lui imposerait. Dès son retour, le Prieur le chargea du noviciat, office dont il ne fut jamais déchargé ni privé; au contraire, c'était lui-même qui l'abandonnait par désir de paix intérieure; mais l'Ordre, pour le bien de la communauté, l'y renvoyait.

Père Maître.

En cette charge, il reçut et forma de nombreux novices et profès, personnes excellentes en science et religion; parmi eux, bien que beaucoup soient morts, certains brillent en divers couvents et provinces de l'Ordre. Et c'est ainsi que le jour de la sépulture du serviteur de Dieu, un bon Père de l'Ordre de saint François put le comparer, entre autres louanges qu'il lui adressait, au grand maître Jourdain, successeur immédiat de saint Dominique, qui donna de sa main l'habit à une foule de novices. Il eut aussi sous son autorité au noviciat deux frères scrupuleux à l'extrême dans la récitation des heures canoniques et autres dévotions semblables, mais il dit à frère Christophe Escriban, qui est aujourd'hui licencié : « Vous voyez combien ces deux frères sont scrupuleux, eh bien, je vous dis que tous deux quitteront l'habit. » C'est bien ce qui se passa : tous deux se pervertirent et abandonnèrent l'Ordre.

Déjà des visions ?

Un novice déjà âgé, quelques jours après être entré au couvent, se rendit auprès du P. Luis Bertrand et lui conta une grande révélation qu'il venait d'avoir. Le Père lui répondit : « Vous avez déjà des visions ? Vous ne garderez pas l'habit. » Il ne se passa pas un temps bien long avant qu'il ne retournât au siècle, avec l'intention de se faire ermite, mais il ne le fut point. Il jugeait que les révélations ne siéent guèrent à des personnes nouvellement entrées au service de Dieu. Le Père disait qu'il fallait d'abord s'employer beaucoup à la vie active, châtier son corps, s'exercer à l'obéissance, suivre le chœur de nuit comme de jour avant de vouloir voler bien haut dans la contemplation ; c'est le chemin ordinaire des saints, comme l'enseignent les docteurs sacrés, en particulier saint Grégoire dans son commentaire sur ces paroles de Job : « Tu entreras riche dans le sépulcre. » Une autre fois, il appela quatre frères et leur dit : « Frères, préparez-vous, l'un de vous va mourir cette année. » Trois mois plus tard, l'un d'entre eux était mort et les trois autres vécurent encore quelques années.

A cette époque, les Pères le tenaient déjà en si grande estime que lorsque maître Nadal, qui terminait alors ses études et qui est aujourd'hui recteur de Torrente, demanda au bienheureux maître Micon s'il devait se faire clerc ou religieux, celui-ci lui répondit d'abord : « Bonum est viro cum portaverit jugum Domini ab adolescentia sua. » Et comme l'autre insistait pour qu'on lui dît clairement ce qui lui convenait, le maître Micon répliqua : « Je ne vous en dirai pas davantage, demandez à votre ami frère Luis, qui, bien qu'il soit encore tout jeune, deviendra, vous le verrez, un nouveau saint Vincent Ferrier à Valence. » En ceci, il fit une double prédiction : la première en disant que frère Luis serait un nouveau saint Vincent Ferrier et la seconde en annonçant que ledit maître Nadal vivrait assez longtemps pour voir cela s'accomplir.

★

LES LIVRES

Saint THOMAS D'AQUIN : *Contra Gentiles,* livre IV. Éd. P. Lethielleux, Paris, 1957; 496 pp.; 2.850 fr. (et 3.350 fr. relié).

Après les livres II et III, voici le livre IV du *Contra Gentiles,* traduit en français par les PP. Bernier et Kerrouantan. Le texte latin, de l'édition Léonine, est conservé sur la page de gauche.

Cet ouvrage rendra peu à peu accessible, à ceux qui ne pouvaient la lire, cette admirable et précieuse *Somme* du Docteur angélique. Le livre IV est un chef-d'œuvre de saint Thomas. Il traite, comme on le sait, de ce que Dieu nous a révélé lui-même de son Être propre (la Sainte Trinité), de son mystère de salut (le Christ et les sacrements), de la Résurrection finale.

L'ouvrage est précédé d'une excellente introduction qui, non seulement présente le plan du livre et la méthode de saint Thomas, mais en situe exactement le contexte apologétique et historique.

A.-M. H.

MYRRHA LOT-BORODINE : *Un maître de la spiritualité byzantine au XIVe siècle, Nicolas Cabasilas.* Éd. de l'Orante, Paris, 1958; 194 pp.

Le titre choisi pour l'ouvrage, hélas posthume, de Mme Lot-Borodine en indique très clairement le sujet précis, mais peut-être cette humble probité ne marque-t-elle pas assez pour les chrétiens d'Occident, malheureusement trop ignorants de l'histoire spirituelle et doctrinale de l'Orient byzantin, tout ce que recouvre le nom de Nicolas Cabasilas. Au travers de l'œuvre du grand théologien et spirituel du XIVe siècle, c'est le fruit savoureux de la contemplation, mûrie pendant des siècles par la tradition byzantine, qui parvient à maturité.

Mme Lot-Borodine avait elle-même longuement mûri cette œuvre de sa vie qu'elle n'a pas eu la joie de voir paraître avant sa mort. Les lecteurs de *La Vie Spirituelle* avaient eu naguère quelque écho de ses recherches et de sa méditation. En 1935 (*Sup.* du 1er mai, p. 92), le P. Congar leur présentait l'importante étude publiée peu avant dans la *Revue d'Histoire des Religions* (1932-1933); *La doctrine de la déification dans l'Église grecque jusqu'au XIe siècle.* Cette étude avait été pour plusieurs une véritable révélation des richesses spirituelles de l'Orient chrétien. Peu après la *Revue des Sciences philosophiques et théologiques* (1935, pp. 664-675; 1936, pp. 299-330; 1937, pp. 693-712) présentait une première rédaction de quelques-unes des pages reprises dans le présent ouvrage, et c'est l'auteur lui-même qui intitulait le premier de ces articles : *Initiation à la mystique sacramentaire de l'Orient,* avant de consacrer les deux suivants à *La grâce déifiante des sacrements d'après Nicolas Cabasilas.* En même temps Mme Lot-Borodine donnait à *La Vie Spirituelle* un article remarquable sur *Le mystère du don des larmes dans l'Orient chrétien* (*Sup.,* 1er septembre 1936, pp. 65-110).

Peut-être cependant ces quelques références ne donnent-elles qu'une

idée trop incomplète de la riche personnalité de l'auteur. Fille d'un éminent botaniste russe, Myrrha Borodine (1882-1957) vint en France en 1906 et se consacra, sous la direction de Joseph Bédier, à l'étude des romans chevaleresques et courtois du moyen âge. En 1909 elle épousait Ferdinand Lot, lui-même médiéviste de premier plan. C'est aux alentours de 1920 qu'elle commence à s'intéresser aux problèmes religieux. Le Cycle du Saint-Graal lui donne occasion d'étudier de très près la mystagogie eucharistique issue de Denys l'Aréopagite et devenue classique en Orient grâce à saint Maxime le Confesseur. Cette recherche et ses préoccupations personnelles, le souci grandissant de mieux mettre en valeur le trésor, trop peu connu en Occident — et même, à l'en croire, ignoré par beaucoup d'orthodoxes — de la grande tradition dont les Pères Cappadociens, saint Maxime et finalement Nicolas Cabasilas — auquel il faudrait joindre Syméon de Thessalonique — sont les grands représentants.

Si on se rappelle que Nicolas Cabasilas fut l'ami et le défenseur de Grégoire Palamas, le grand théoricien de la contemplation pure (hésychasme) qui se réclame des mêmes maîtres, on voit s'affirmer la continuité d'une tradition dont on risque de méconnaître la véritable signification si on prête une attention trop exclusive à Palamas, théoricien engagé dans une malencontreuse polémique. Cabasilas est sans doute bien mieux en mesure d'en faire connaître les vraies dimensions, et il le fait en une langue moins technique, en continuité directe avec cette merveilleuse liturgie dont il est nourri et dont il commente avec amour les rites et les formules.

En fait, comme on peut déjà le percevoir clairement chez saint Maxime le Confesseur, théologien et martyr de la plénitude du dogme de Chalcédoine sur l'Incarnation qui sauvegarde, dans l'unité de la Personne du Verbe, l'intégrité et les propriétés des deux natures divine et humaine, cette tradition s'identifie avec l'Orthodoxie au sens plein et vrai du mot. Elle entend tirer toutes les conséquences de ce dogme, et d'abord, comme les Pères n'avaient cessé de le répéter, que l'Incarnation du Verbe est le gage en même temps que l'instrument de la déification de l'homme. C'est cette déification par grâce, ou si l'on préfère cette grâce déifiante, qui constitue l'axe de la vie spirituelle chrétienne authentique. Or c'est au travers des sacrements et particulièrement de l'Eucharistie, la divine Liturgie comme on dit à Byzance, que cette grâce déifiante nous est communiquée. Aussi l'essentiel de l'œuvre de Cabasilas est-il un double commentaire de la divine Liturgie, précédé d'une contemplation du mystère de l'édifice dans lequel elle se célèbre (trad. Salaville, *Sources chrétiennes*, 4) et les grands sacrements de l'initiation chrétienne (*Vie dans le Christ*, livres I-V, trad. Broussailleux, *Irénikon*, 1932). Dans ce dernier ouvrage deux livres VI et VII viennent dégager les conséquences de cette contemplation pour la conduite de la vie chrétienne. En nous introduisant avec science et amour à la lecture de ces grands livres, Mme Lot-Borodine nous fait rejoindre la grande tradition mystagogique des Pères que retrouve aujourd'hui le renouveau liturgique.

I.-H. Dalmais.

Régis JOLIVET : *Aux sources de l'existentialisme chrétien, Kierkegaard*. Coll. « Les idées et la vie ». Arthème Fayard, Paris, 1958; 288 pp.; 900 fr.

C'est une réédition de son *Introduction à Kierkegaard* (Éd. de Fontenelle, abbaye Saint-Wandrille, 1946) que nous livre aujourd'hui Mgr Jolivet. La première partie est consacrée à une esquisse biographique où l'auteur expose et analyse finement

les grands événements de la vie de Kierkegaard. Quant on sait le nombre et la variété des études parues sur ce sujet, on admire l'équilibre du récit qui nous est ici présenté de cette existence à plus d'un point de vue si déroutante. Dans la deuxième partie (« L'âme de Kierkegaard »), l'auteur tente de reconstituer l'itinéraire intérieur du croyant Kierkegaard, s'opposant ainsi légitimement à ceux qui considèrent que Kierkegaard n'eut d'autre Dieu que sa propre subjectivité. On trouvera cependant dans cette seconde partie un exposé rapide des rapports de la raison et de la foi (ch. v). La troisième partie aborde alors les questions centrales de la pensée de Kierkegaard, depuis la lutte contre le « système », en passant par l'analyse classique des trois stades existentiels pour aboutir à la considération des structures kierkegaardiennes que l'on peut, au fond, qualifier de théologiques (notamment la contemporanéité).

Quelques remarques de détails tout d'abord. Par rapport à la première édition aucun changement notable n'est à signaler en ce qui concerne l'exposé lui-même. Cette édition ne reprend pas les caricatures qui illustraient la précédente. Les notes de bas de page dans l'édition de 1946 sont ici insérées dans le texte. Certains sous-titres ont été modifiés et on remarque çà et là d'infimes remaniements. On regrettera que le système de référence au *Journal* ne soit pas celui (universellement admis) de l'édition danoise des *Papirer*. Cela eût permis au lecteur de se reporter plus facilement soit à l'original, soit à une traduction de son choix. Par ailleurs certaines références sont pratiquement inutilisables (ainsi p. 212, notes 1 et 2), alors qu'elles l'étaient dans l'édition de 1946. Notons enfin que Mgr Jolivet (auteur d'une bonne bibliographie kierkegaardienne arrêtée en 1948) n'a pas profité de l'occasion pour signaler quelques études récentes dignes de retenir l'attention.

Ceci n'enlève rien à l'intérêt de cet ouvrage que les kierkegaardiens ont apprécié il y a une dizaine d'années et qu'ils pourront désormais consulter dans une présentation plus claire et plus agréable. Mais ce livre, heureusement, ne s'adresse pas seulement, ni même premièrement, aux spécialistes. Il est à recommander aux chrétiens qui veulent penser leur foi pour la vivre. Car c'est bien à cela que nous force toujours Kierkegaard. Et l'Auteur excelle vraiment à dépeindre le cheminement intérieur de ce croyant si souvent mal compris que fut l'Individu Kierkegaard. (Notons que l'interprétation proposée de la pseudonymie des écrits kierkegaardiens — par exemple, pp. 70-77 et 114 — nous semble excellente; l'utilisation du *Journal* est évidemment capitale de ce point de vue.)

Faisant écho au non-savoir socratique, la dialectique du doute et de la foi rappelle opportunément que le chrétien est confronté à l'*argumentum non apparentium* et que la certitude qui est la sienne est, avant tout, don de Dieu. Dans cette optique, nous regretterions l'emploi, par l'auteur, du qualificatif de « rationaliste » attribué à Kierkegaard (pp. 79, 89 et 261-266). Le maniement de ce concept est très délicat et peut causer bien des ambiguïtés quand on sait le fossé qui sépare le « vernünftig » hégélien du « rationalis » de saint Thomas. Nous croyons, avec le théologien norvégien Per Lonning, que l'alternative *contra rationem* — *supra rationem* (dans laquelle Bohlin et Hirsch veulent emprisonner Kierkegaard) doit être dépassée. Pour Kierkegaard le problème est exclusivement existentiel et le va-et-vient de sa pensée épouse et exprime le va-et-vient de l'existence comme passion infinie dans son rapport absolu à l'Absolu. Les notations de l'auteur (pp. 80-89) se situent dans un contexte théologique très différent. Il faut aussi remarquer que la notion si typiquement kierkegaardienne de « contemporanéité » eût gagné à être davantage exploitée; elle permet, en

effet, de faire ressortir la conciliation existentielle des antithèses dont le dialecticien Kierkegaard use et abuse jusqu'à la virtuosité. L'auteur le voit bien qui, après avoir taxé Kierkegaard de « rationalisme », le range ensuite sous la rubrique de « fidéisme » (p. 266). Sans doute faut-il considérer le dilemme « fidéisme-rationalisme » comme un cadre trop durci pour pouvoir être de quelque utilité dans l'analyse de la position kierkegaardienne.

Quoi qu'il en soit, il est indéniable que l'auteur a pleinement raison de situer Kierkegaard sur le fond du luthéranisme, tout en marquant avec quelle netteté il s'en désolidarise à plus d'une reprise (voir, par exemple, pp. 88 et 247 ss.).

Si le lecteur catholique se demande ce qui peut l'enrichir dans la rencontre d'une expérience chrétienne aussi étrange que celle du célèbre Danois, on ne peut que lui conseiller de lire l'introduction de Mgr Jolivet. Il y apprendra combien la vocation chrétienne est exigeante et comment la fidélité à la grâce doit envahir toute la vie d'un homme, à tous les *niveaux* de son activité, pour que la réalisation de sa destinée personnelle puisse être appelée et être en fait un « devenir chrétien ».

J. Colette, o.p.

M.-D. FORESTIER : *Scoutisme missionnaire.* Le chef témoin du Christ. Presses de l'Ile-de-France, Paris, 1955; 144 pp.

Nous sommes en retard pour rendre compte de ce livre, malgré le désir que nous avons eu tant de fois de le bien présenter. Ce délai nous fait davantage aujourd'hui apprécier la valeur de l'ouvrage. Après trois anéées (le livre a paru au deuxième trimestre 1955) rien n'a vieilli de ce magnifique programme et les circonstances qui ont entouré le mouvement scout des dernières années donnent même un nouveau crédit et une nouvelle jeunesse à la parole de son ancien aumônier général.

L'ouvrage est une sorte de charte du rôle du chef dans le scoutisme. Dans une première partie — *la grâce d'être chef* — l'auteur montre comment les responsabilités qu'ils ont assumées, ou assument, dans le scoutisme ont été de fait, ou sont, pour les chefs une initiation tout à fait privilégiée aux problèmes du travail et de sa misère, au mystère de la grâce de Dieu qui est partout première et devance nos initiatives, à la découverte du sentiment fraternel et de ce que c'est que de susciter l'admiration chez les jeunes, d'être comme « le messie de ses frères », de communiquer « l'émerveillement de se sentir aimés » (p. 125).

Une seconde partie entre ensuite dans le domaine de moyens et indique « la petite voie de nos fidélités ». Dans un monde que travaille la nostalgie de l'unité, le scoutisme est une école de fraternité, d'hospitalité retrouvée, de joie commune, de courtoisie (qui n'est pas seulement affaire de coutumes nationales particulières, mais qui est « la douce lumière qui peut guider hors de ses instincts l'humanité », p. 54), de don de confiance.

Enfin la troisième partie — scoutisme et évangélisation — étudie la façon particulière qu'a le scoutisme d'être missionnaire. Le P. Forestier regrette que « d'un mouvement de conquête » il soit trop souvent devenu « une institution » et il en explique les causes. Il montre comment doit s'entendre le binôme aumônier-chefs qui est le pivot de l'action missionnaire du scoutisme, il indique ce que doivent être les troupes de pénétration et comment le fait d' « amener un garçon à la troupe » (p. 81) constitue un acte d'évangélisation. Dans le monde des jeunes d'aujourd'hui, « en face des propositions géantes du paganisme contemporain » (p. 97) le scoutisme est une belle école de foi, d'espérance chrétienne et temporelle, un système d'éducation personnaliste (p. 108) où les jeunes appren-

nent ce qu'est la vraie liberté, dans l'amour fraternel.

Ce beau programme est sous-tendu par une longue et profonde expérience. Ce n'est pas sa moindre qualité.

A.-M. H.

Écrits d'ascètes russes, traduits du russe par S. Tyszkiewicz, s.j., et Dom Th. Belpaire, o.s.b. Éd. du Soleil Levant, Namur, 1957; 190 pp.

Nous connaissons mal, pour ne pas dire davantage, les écrits des chrétiens orientaux, à fortiori ceux des Russes. C'est un grand dommage. Aussi faut-il rendre grâce aux éditeurs de ce recueil de nous livrer tant de belles pages inconnues des « ascètes » de l'Église russe, depuis saint Dimitri de Rostov jusqu'au P. Jean Kronchtadsky, au siècle dernier.

Dans son excellente préface, le P. Tyszkiewicz dissipe l'étonnement possible du lecteur catholique, en écrivant avec beaucoup de justesse : « Les saints des Églises séparées peuvent être comparés à des enfants qui ont perdu leur mère en venant au monde; élevés par une parente dévouée, ils obéissent à leur éducatrice, l'aiment, mais en vertu d'un instinct filial qui, en réalité, se rapporte à leur mère. »

A.-M. H.

Rembrandt et l'Évangile selon saint Luc. Éd. du Seuil, Paris, 1955; 1 vol. illustré de plus de 60 hélio, relié toile avec impression au balancier, jaquette plastique; chaque exemplaire numéroté : 1.500 fr.

C'est une magnifique idée d'illustrer, et pourquoi ne pas dire de « commenter », la Bible par les dessins d'artistes qui, malgré ce qu'ils furent peut-être, l'ont beaucoup priée. Ce livre en est un bél exemple. Il se compose d'une introduction à saint Luc et à son évangile, par M. le chanoine Osty; du texte même de saint Luc, illustré, scène après scène, par d'admirables reproductions de Rembrandt, en héliogravure; d'une postface de M. Yves Sjöberg, qui est une initiation, artistique et religieuse, à Rembrandt et à son œuvre; et enfin de deux tables, l'une décrivant avec beaucoup d'art les illustrations, l'autre donnant les notes, renvoyées ainsi à la fin, de l'évangile.

Des illustrations, qui font toute l'originalité et la qualité très grande de ce livre, il faut les voir, les regarder longuement, pour recevoir en soi-même, l'admirable leçon de piété, de douceur passionnée, de miséricorde qu'elles nous donnent.

A.-M. H.

Bible en images de Véronique Filozof; *Bible* illustrée par Léopold Marbeuf; *Bible* illustrée par Simon Segal, 3 vol. reliés toile, jaquette couleurs sous liseuse vinyle; 64 pp.; 114 pp. avec 33 illustrations en six couleurs et 2 en noir; 166 pp. avec 42 illustrations en six couleurs; 1.800, 2.700 et 2.970 fr.; Éd. Labergerie, Paris, 1957.

Des goûts et des couleurs... Comme il est difficile de juger ces sortes d'ouvrages. Chacun y va de son point de vue, sans d'ailleurs se rendre compte que ce n'est pas toujours le sien.

Mais quoi de plus naturel? Ne sommes-nous pas influencés par tout ce qui nous environne, soit notre pays ou notre milieu, soit au moins l'époque où nous vivons? Comment aurions-nous aujourd'hui les goûts d'un autre temps? Il est vrai pourtant que de tels goûts, retardataires, existent. Mais au nom de quoi jugeons-nous que nous-mêmes sommes de « notre époque » ?

Bref, je dirai simplement que j'aime beaucoup les dessins et la peinture de Léopold Marbeuf dont je trouve l'album biblique très réussi (comme d'ailleurs le missel paru naguère). Ce qui est remarquable en lui, c'est qu'il ne cède pas à la tentation de dessiner des « enfantillages », ce que n'aiment pas habituel-

lement les enfants de la part des grandes personnes, et ce qui n'est pas toujours pédagogique. Il sait cependant se mettre, peut-être même le fait-il à cause de cela très aisément, à la portée des enfants. Je goûte un peu moins, mais il s'en faut quelquefois de peu, l'art de Simon Segal et de Véronique Filozof, encore que je m'y habitue. Quoi qu'il en soit, voici d'excellents albums de formation biblique et religieuse pour les petits enfants (de 6 à 9 ans), les enfants qui se préparent à la première communion, et ceux de la communion solennelle. Ces albums nous manquaient et les Éditions Labergerie comblent de façon extrêmement heureuse un vide certain.

A.-M. H.

Notre-Dame de Chartres. Présentation de Mgr Michon; introduction de M. le chanoine Delaporte, photographies, dont 2 en couleurs, de C.-L. Le Goff; mise en page de Cl. Janicot. Hachette, Paris, 1957; 110 pp.

Les magnifiques illustrations de cet album ne nous enchantent tellement que parce que le photographe s'est lui-même enchanté de son sujet. Toutes les parties de la cathédrale qu'il photographie sont comme les cordes d'un immense instrument de musique qu'il ferait chanter, sans avoir l'air d'y toucher.

On dira, sans doute, que la cathédrale existe, et tous les détails aussi qui sont en elle. Encore faut-il la voir et les voir. Tous les yeux ne voient pas. Il faut être initié. C'est alors que nous est vraiment transmis le message des anciens.

Mais le photographe n'est pas seul ici. En fait d'initiation, on ne pouvait demander l'*introduction* à un meilleur connaisseur que M. le chanoine Delaporte. Qui mieux que lui, aujourd'hui, connaît — historiquement, plastiquement, religieusement — la cathédrale ? Les pèlerins de Chartres, modernes héritiers de Péguy, dont Mgr Michon cite quelques vers dans sa belle présentation, feront souvent de nouveau, avec ce livre, le pèlerinage qu'ils aiment.

A.-M. H

Abbé Pierre Brun : *Les églises de la Gironde.* Éd. Delmas, Bordeaux, 1957; 165 pp.; 600 fr.

Les lecteurs de cette revue ne trouveront pas extraordinaire la présentation de ce livre : toute vie spirituelle authentique s'exprime extérieurement; et quoi de plus attirant que le charme plein de paix et de douceur qui se dégage de nos humbles églises de campagne comme de nos grandes cathédrales. L'auteur s'est attaché avec amour et compétence à nous faire parcourir les églises de Gironde, peu connues et pourtant bien dignes d'être aimées. Une notice sur les principales nous dit ce qu'elles furent, ce qu'elles sont et par là ce qu'elles devraient être pour nous : une leçon de foi et d'amour. Puisse ce livre avoir de nombreux lecteurs et participer à la redécouverte de nos richesses religieuses si grandes dans leur simplicité et leur humilité.

P. F.

J. Pichard : *Images de l'invisible.* Casterman, 1958; 69 planches en hélio, 6 hors-texte en couleur, 230 pp.; 1.500 fr.

Ce livre, admirablement édité, présente une sorte de vue panoramique des images et des représentations chrétiennes, depuis les Catacombes jusqu'à nos jours. Les très belles reproductions des meilleures représentations, choisies par l'auteur, s'accompagnent d'un texte qui veut expliquer le sens du symbolisme chrétien, et retracer son histoire. Mais que d'images sont en elles-mêmes aussi une méditation ! Un beau cadeau à offrir.

A.-M. H.

LES DISQUES RELIGIEUX

1. *Textes, histoires et chants bibliques*

La collection PAROLES DE VIE, dirigée chez *Decca* par le P. Laval, se propose de faire entendre les plus belles pages des quatre Évangiles. SAINT MARC (30 cm. 163 652) est dit par Fernand Ledoux; SAINT JEAN (30 cm. 163 672) a pour interprètes principaux J. Debucourt et P.-E. Deiber, il est illustré de mélodies grégoriennes chantées par les moines de Solesmes; Raymond Rouleau prête sa voix au Christ dans SAINT MATTHIEU (30 cm. 163 702), partition musicale de J. J. Grünewald, musique concrète de Pierre-Henry; J.-L. Barrault et Mad. Renaud dialoguent les textes de SAINT LUC (30 cm. 163 759), partition musicale de M. Jarre.

On n'a donc rien négligé pour servir le texte sacré, ni la place qui permet de larges extraits, ni le recours aux plus célèbres spécialistes de la diction, ni l'illustration musiciale qui est de qualité. On a sagement développé les choix de l'évangile de l'enfance en saint Luc, qui n'ont pas leur équivalent chez les autres, et la Passion en saint Jean. L'écueil de la grandiloquence est généralement évité (encore qu'en saint Matthieu les effets d'écho pour les paroles célestes soient désagréables et que le bruitage de la Tentation au désert frise le ridicule). Nos préférences vont à Luc et à Jean; le découpage avec sous-titres et l'absence de musique rend ennuyeuse l'audition de Marc; l'interprétation de Matthieu manque de goût.

Il est à souhaiter que cette collection permette à plusieurs qui ignorent l'Évangile une découverte qui les mettra sur le chemin d'une lecture méditée.

La piste des *Histoires bibliques,* racontées aux enfants par les éditions *Jéricho* (31, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e), s'enrichit d'un HÉLIODORE CHASSÉ DU TEMPLE (25 cm. J-H. 1) raconté par J.-M. Thibault; texte du P. Cocagnac; musique de Léo Preger. Ce fameux épisode du IIe Livre des Macchabées (ch. 3), où l'on voit le roi d'Asie, mal conseillé par un ennemi d'Israël, envoyer Héliodore pour piller les soi-disant richesses du Temple, et le messager, foudroyé par l'intervention divine, ne s'en tirant que par miséricorde, se prêtait merveilleusement au récit. Le P. Cocagnac en a tiré une histoire sonore et dramatique, coupée de chœurs pittoresques ou émouvants. Et il l'achève en « moralité » par le chant de Jean 2, 13-21 (les vendeurs chassés du Temple) et par un beau choral à la louange de Dieu qui protège les siens. La chorale Élisabeth Brasseur et l'orchestre, sous la direction de T. Aubin, assurent avec brio la partie musicale. Texte intégral sur la pochette. Petits et grands l'entendront avec le même plaisir.

Les PSAUMES de la Bible de Jérusalèm appellent irrésistiblement la musique. On connaît les versions du P. Gelineau. Le regretté maître Joseph SAMSON, avant de nous quitter — et ce fut sa dernière œuvre — a composé une suite de chorals, où le style de la Renaissance (dont il était un fervent) s'annexe l'écriture la plus moderne. Les maîtrises s'en enchanteront. Deux disques sont déjà sortis au *Studio S. M.* (qui en annonce un troisième) :

PSAUMES-CHORALS (25 cm. S. M. 33-47) : psaumes 23, 131, 85, 21, 113, 46, 110, enregistrés par la maîtrise de la cathédrale de DIJON et la collégiale de Beaune, sous la direction de J.-F. Samson (et en présence du maître), éclatants et somptueux.

PSAUMES-CHORALS (45 tours, S. M. 45-09) : psaumes 116, 127, 92, 84, 23) enregistrés par la communauté de TAIZÉ, plus graves et que les Frères utilisent dans leur office solennel. Texte des psaumes intégralement imprimé sur chaque pochette. Partition musicale en vente aux Éditions du Cerf.

Le P. COCAGNAC poursuit l'édition de ses CHANSONS BIBLIQUES avec un quatrième 45 tours qui vient de sortir chez *Lumen* (LD. 1.120). Nous sommes heureux d'y retrouver la veine qui a donné les meilleures des précédentes. Nostalgie du *Fils prodigue,* qui le ramènera « vers la maison de là-bas »; leçon d'espérance avec « *Te lèves-tu la nuit mon ami* pour voir si la moisson pousse ? »; leçon de charité : qu'il ne faut pas laisser closes *Les portes* derrière lesquelles, dehors, l'amour pourrait s'enrhumer; piaffements du cavalier blanc de l'*Apocalypse,* qui annonce « le Christ vient ce soir » : c'est encore la Parole de Dieu qui entre au cœur par ces quatre chansons si variées de thèmes et de tonalités.

2. *Quelques messes*

La MISSA SOLEMNIS de BEETHOVEN est-elle une messe, un oratorio, une symphonie ?... Le procès n'a pas fini d'être plaidé. Encore que Beethoven l'ait écrite pour l'église, en vue de l'intronisation comme archevêque d'Olmütz de son ancien élève, l'archiduc Rodolphe, et qu'en fait elle ait été exécutée (bien après) dans les églises, une vraie liturgie ne peut s'accommoder de sa longueur démesurée. Mais qu'importe au fervent de musique sacrée ? C'est sans aucun doute de la très belle musique sacrée, que le chrétien Beethoven a enfantée dans la douleur, sur bien des années (1819-1823), parallèlement à d'autres œuvres et notamment la Neuvième, avec qui elle offre une indéniable parenté. Il l'a travaillée dans les moindres détails pour exprimer, telles qu'il les sentait, toutes les nuances de gloire, d'affirmation, de tendresse, d'appels au secours, de lutte (angoissée) pour la paix, qu'il trouvait dans le texte. *La Guilde Internationale du disque* (en collaboration avec les Jeunesses Musicales) a fait appel à Walter Goehr, qui dirige l'orchestre symphonique de Hambourg, pour cet enregistrement d'une puissance et d'une fidélité incomparables (2 disques 30 cm. MMS 2085). La dernière face est consacrée aux RUINES D'ATHÈNES.

Beethoven professait une vive admiration pour « le grand HAYDN » et notamment pour ses messes qu'il appréciait comme « des chefs-d'œuvre inimitables ». La MISSA IN ANGUSTIIS lui était particulièrement chère. Écrite en six semaines pour soutenir la cause de Lord Nelson en lutte avec

« l'antéchrist » Bonaparte, en cette année 1798 où Haydn complétait *la Création,* elle est traversée des mouvements émotionnels qui secouaient alors l'âme anglaise; la conclusion du *Benedictus* crie la joie de la victoire d'Aboukir. Quoi qu'il en soit de ce fond circonstantiel, cette messe est une « musique de gloire » d'une richesse de timbres et d'une variété de mouvements extraordinaires. L'édition qu'en donne le *Club français du disque* est la première qui soit fidèle à l'original, au-delà des regrettables arrangements qui l'avaient jusqu'ici falsifié. Elle est réalisée par les Chœurs de Musique sacrée du Conservatoire et l'Orchestre de l'Opéra de Vienne, dirigée par J. Sternberg. Quinze pages d'introduction à Haydn et à cette œuvre sont jointes au disque.

La Missa Brevis de Palestrina tient tout entière sur une face de 25 cm. (*Decca* 133-746) et elle comporte deux *Agnus Dei.* C'est dire sa simplicité et sa conformité aux exigences liturgiques. Les « Petits Chanteurs de la Sainte-Croix » qui l'exécutent, dirigés par Ph. Debat, lui assurent la fraîcheur et la grâce souple qui lui conviennent. Au verso, cinq chansons françaises, piquantes et légères, de Ranse, V. d'Indy, F. Poulenc, Loth et Aubenal, mettent en valeur les qualités de cette formation.

En l'église Saint-Eustache, « La Psalette Notre-Dame », dirigée par Jacques Chailley, a enregistré à capella sa Missa Solemnis, écrite en 1947 et exécutée pour la première fois en 1955 au Festival de Besançon. Nous sommes ici encore plus près de la vérité liturgique, tant par le dépouillement et l'intériorité que par la fidélité sobre au sens de la prière : humilité du *Kyrie,* joie majestueuse du *Gloria,* affirmations contrastées du *Credo,* adoration large du *Sanctus,* confiance de l'*Agnus Dei.* Sur la première face, le Prélude, choral et fugue de César Franck, dont la calme majesté s'allie parfaitement avec cette messe (30 cm. *Decca* 163-640).

Le *Sanctus* et le *Benedictus* de la Messe en sol majeur de Schubert occupent une face du 45 tours *Decca* 458-517; sur l'autre, un de ses « airs spirituels » : Totus in Corde Langueo. *Benedictus* et Cantique spirituel sont de gracieux lieder pleins du charme et de la poésie schubertiennes délicatement mis en valeur par le souple soprano Annik Simon. Accompagnement par l'orchestre de chambre de Radio-Strasbourg.

3. « *Leur œuvre et leur voix* »

C'est une intelligente entreprise que les éditions *Festival* ont mise en chantier avec cette collection : offrir quelques extraits caractéristiques de ce qu'ont dit ou écrit des hommes éminents, des écrivains contemporains, faire entendre quelques accents de leur propre voix. Précieuse anthologie pour une discothèque, quand les textes sont bien choisis et bien dits.

C'est ainsi que, quelques mois après la mort du grand Pape, dont le prestige s'est imposé au monde entier, on écoutera avec émotion Pie XII vous parle, réalisé par J.-G. Moreau et le P. Pichard (25 cm. *Festival* FLD 35). Une affirmation de foi dans la fonction pontificale, de Daniel-Rops, est illustrée de documents sonores empruntés à l'élection de Pie XII, à une audience donnée aux pèlerins français en 1950, aux musiques et aux cloches vaticanes. On entend sa voix prononcer le discours de 1949 sur la Télévision et donner au monde la bénédiction

apostolique. Un hommage du cardinal Gerlier : « Pie XII et la Vierge Marie », un autre du cardinal Feltin : « Pie XII et la paix » complètent ce mémorial.

François Mauriac (25 cm. *Festival* FLD 74) est d'une qualité exceptionnelle. Sans doute aurait-on pu remplacer avantageusement les vers du *Cantique de Cybèle* par une page de belle prose; mais tout le reste est parfait : le dialogue de Gisèle Casadesus et Fernand Ledoux dans une scène capitale d'*Asmodée*, l'agonie de Mathilde dans *Genitrix* évoquée par J. Debucourt, le calvaire de l'*Agneau* montant au secours du petit Roland, la méditation de Mauriac sur l'enfant Mozart et sur la cruauté d'un monde qui écrase les faibles (*Bloc-Notes*), et ce Message de foi et d'espérance pour le jour de sa mort qu'il nous donne de sa voix déchirée.

Paul Claudel (25 cm. *Festival* FLD 49) comporte deux enregistrements qui justifieraient à eux seuls l'achat de ce disque : le dialogue de Doña Prouhèze et de l'Ange gardien (Marie Bell et Paul Guers), dans le *Soulier de Satin*, et cette page extraordinaire sur l'inspiration poétique dans *La Muse qui est la Grâce*, admirablement dite par Jean Vilar. Un dialogue de *L'Annonce faite à Marie* (Violaine et Jacques : Maria Casarès et J. Dacqmine) comporte quelques duretés. J.-L. Barrault lit une page autobiographique : *Ma conversion*; et Claudel lui-même débite à sa manière (qui était déplorable) quelques souvenirs d'enfance. — Sur la pochette de chacun de ces disques on trouvera une présentation chronologique de la vie et des œuvres de l'écrivain.

4. *Charles de Foucauld*

La maison *Erato*, qui a publié « Naissance de Lourdes », le disque du centenaire, un des meilleurs qui aient paru, sort aujourd'hui le disque d'un autre centenaire, celui du Frère Charles de Jésus, « témoin de la fraternité universelle », texte de Denise et Robert Barrat (coll. « La lumière du monde », 30 cm. LDE 3096 B) illustré de chants par la chorale Saint-Pierre de Saint-Germain-en-Laye. Il sera difficile de faire mieux que cette œuvre de loyauté. Les auteurs ont écrit le « Foucauld » de la collection « Les Maîtres spirituels » (Seuil); ils connaissent à fond et dans la ferveur leur héros et son destin et sa postérité spirituelle. Ils ont composé une œuvre sans boursouflure, où chaque mot est authentique, où seuls parlent Foucauld et ceux qui l'ont connu; une œuvre vivante qui tient en haleine jusqu'au bout et laisse l'auditeur dans le silence de l'admiration et du respect. Le Maroc, l'abbé Huvelin et la conversion, la Trappe de Notre-Dame des Neiges, le Carmel de Nazareth, le sacerdoce, l'ermitage de Beni-Abbès, le témoignage donné au milieu des Touareg, la mort... : à travers ces événements et ces images, l'âme d'un pauvre épris des plus pauvres, « frère universel » qui s'est fait semblable à tous ses frères humains par l'amour, juge clairvoyant de l'œuvre occidentale en Afrique, précurseur d'une spiritualité et d'une forme de vie religieuse que l'Église du XX^e^ siècle est en train d'enfanter. Un document historique et spirituel de la plus haute valeur.

H.-Ch. Chéry, o.p.

LIVRES REÇUS

Les Actes des Apôtres. Introduction de Mgr L. Cerfaux. Traduction et notes de Dom J. Dupont. 2e éd. revue. « La Sainte Bible » traduite en français sous la direction de l'École biblique de Jérusalem. Éd. du Cerf, Paris, 1958; 32 pp., 1 carte; 810 fr.

Avec le Christ. Missel. Nouvelle édition entièrement revue par M. l'abbé Yvan Daniel. 624 pp., impression sur deux couleurs suivant le temps liturgique, 34 photos, 49 hors-texte couleur. Prix suivant reliure de 1.995 à 3.300 fr.

Babin (P.) et Servel (J.) : *Documents bibliques pour enseignement catéchistique.* 1. *En marche vers le Christ;* 2. *Le Christ est venu;* 3. *Jusqu'à son retour.* Éd. du Chalet, Lyon, 1958; 24, 26 et 34 pp., 130 photos et cartes; 105 fr. chaque fascicule.

Barth (Karl) : *Commentaire de l'Épître aux Philippiens.* Traduction d'A. Goy. Éd. Labor et Fides, Genève, 1958; 132 pp.

Bideau (Georges) : *Saint Bruno, fondateur de l'Ordre des Chartreux.* Coll. « Nos amis les saints ». E.I.S.E., Lyon, 1958; 82 pp.; 340 fr.

Bouyer (Louis) : *Humain ou chrétien ?* Coll. « Présence chrétienne ». Desclée de Brouwer, Paris, 1958; 164 pp.

Brillet (Gaston) : *365 méditations sur la Bible.* Tome II : *Les Psaumes;* III : *La Prophétie;* IV : *La Sagesse.* Coll. « Vie intérieure ». Éd. Aubier, Paris, 1958; 208, 256 et 256 pp.

Carrouges (Michel) : *Le Père Jacques.* Coll. « La vigne du Carmel ». Éd. du Seuil, Paris, 1958; 326 pp.; 960 fr.

Cognet (Louis) : *De la dévotion moderne à la spiritualité française.* Coll. « Je sais — Je crois ». A. Fayard, Paris, 1958; 128 pp.; 350 fr.

Cristiani (Mgr L.) : *L'extatique de Niederbronn, Élisabeth Eppinger ou Mère Alphonse-Marie, fondatrice des Sœurs du Très-Saint-Sauveur.* Coll. « Bibliothèque Ecclesia ». A. Fayard, Paris, 1958; 192 pp.; 500 fr.

Darimbert (Pierre) : *L'aube de Dieu.* Les grandes apparitions dans le cadre de l'histoire. Nouvelles Éditions Latines, Paris, 1958; 160 pp.

Denys l'Aréopagite : *La hiérarchie céleste.* Introduction par G. Roques. Étude et texte critique de G. Heil. Traduction et notes de M. de Gandillac. Coll. « Sources chrétiennes », 58. Éd. du Cerf, Paris, 1958; 226 pp.; 2.400 fr.

Dragoun (R. P. Théodore) : *Le dossier du cardinal Stepinac.* Préface de Mgr Rupp. Nouvelles Éditions Latines, Paris, 1958; 288 pp.

Empain (Louis) : *Les saints nous parlent.* Revue annuelle des biographies et des écrits de saints publiés récemment. 2e édition 1957-1958. Coll. « Les écrits des saints ». Éd. du Soleil Levant, Namur, 1958; 216 pp.

Gardet (Louis) : *Connaître l'Islam.* Coll. « Je sais — je crois ». A. Fayard, Paris, 1958; 160 pp.; 350 fr.

Gautier (Jean) : *Un prêtre se penche sur la vie animale.* Éd. Crépin-Leblond, Paris, 1958; 160 pp.

Halter (Raymond) : *La Vierge Marie dans la vie et l'œuvre de Paul Claudel.* Étude et anthologie. Éd. Mame, Tours, 1958; 242 pp. sous couverture luxe; 1.750 fr.

Harl (Marguerite) : *Origène et la fonction révélatrice du Verbe Incarné.* Coll. « Patristica Sorbonensia ». Éd. du Seuil, Paris, 1958; 404 pp.

S. Hieronymi : *Presbyteri opera.* Pars II : *Opera homeletica.* « Corpus christianorum », series latina, LXXVIII. Éd. Brepols, Turnhout, 1958; 586 pp.

Hourdin (Georges) : *L'enfer et le ciel de Bernard Buffet.* Coll. « Tout le monde en parle ». Éd. du Cerf, Paris, 1958; 300 fr.

HUNERMANN (G.) : *Ma croix sur les étendards.* Éd. Salvator, Mulhouse, 1958; 320 pp.; 1.200 fr.

HUTIN (Serge) : *Les Gnostiques.* Coll. « Que sais-je ? ». P.U.F., Paris, 1958.

JETTE (Marie-Henri) : *France religieuse du XIII^e siècle* et *France religieuse sous la Révolution et l'Empire.* Coll. « France religieuse ». Éd. Casterman, Paris, 1958; 224 et 292 pp.; 675 et 750 fr.

KAUFMANN (Herbert) : *Croissant rouge.* Roman. Éd. Salvator, Mulhouse, 1958; 256 pp.; 850 fr.

LEPPICH (P., s.j.) : *Le Christ à Pigalle.* Éd. Salvator, Mulhouse, 1958; 184 pp.; 650 fr.

Le livre de Josué. Traduit par F. M. ABEL. Introduction et notes par M. DU BUIT. 2^e éd. revue. « La Sainte Bible » traduite en français sous la direction de l'École biblique de Jérusalem. Éd. du Cerf, Paris, 1958; 112 pp., 1 carte; 470 fr.

MARTIL (German) : *Los Seminarios Hoy.* Éd. Sigueme, Salamanque, 1958.

Les Nombres. Traduit par H. CAZELLES. 2^e éd. revue. « La Sainte Bible » traduite en français sous la direction de l'École biblique de Jérusalem. Éd. du Cerf, Paris, 1958; 160 pp., 1 carte; 600 fr.

Office du soir d'après les complies du dimanche. Musique d'Anthony MILNER. Traduction de A.-Z. SERRAND. Éd. du Cerf, Paris, 1958; 24 pp.; 210 fr.

La philosophie passe au Christ. L'œuvre de Justin. Apologies I et II. Dialogue avec Tryphon. Coll. « Littératures chrétiennes », 3. Éd. de Paris, 1958; 368 pp.

PIAULT (Bernard) : *La prière de l'Église. Le Bréviaire romain.* Éd. Spes, Paris, 1958; 300 pp.; 1.200 fr.

POINSENET (M.-D.) : *France religieuse du XVII^e siècle.* Coll. « France religieuse ». Éd. Casterman, Paris, 1958; 384 pp.; 900 fr.

RAHNER (Karl) : *Das Dynamische in der Kirche.* « Quaestiones Disputatae », 5. Verlag Herder, Fribourg, 1958; 148 pp.

RAHNER (Karl) : *Visionen und Prophezeiungen.* « Quaestiones Disputatae », 4. Verlag Herder, Fribourg, 1958; 108 pp.

RAIMOND (Abbé J.) : *De la Sainte Trinité à l'Action catholique.* Préface de S. Exc. Mgr RENARD. Éd. La Colombe, Paris, 1958; 208 pp.; 750 fr.

RÉAU (Louis) : *Iconographie de l'art chrétien.* Tome III : *Iconographie des saints.* P.U.F., Paris, 1958; 1.024 pp.; 3.000 fr.

RUYSSEN (R. Posteaux) : *France religieuse du V^e au XII^e siècle* et *France religieuse du XII^e au XV^e siècle.* Coll. « France religieuse ». Éd. Casterman, Paris, 1958; 312 et 324 pp.; 780 fr. chaque.

SHEEN (Mgr Fulton J.) : *L'éternel Galiléen.* Éd. Salvator, Mulhouse, 1958; 152 pp.; 570 fr.

THÉODORET DE CYR : *Thérapeutique des maladies helléniques.* Tomes I et II. Texte critique, introduction, traduction et notes de P. CANIVET. Coll. « Sources chrétiennes », 57. Éd. du Cerf, Paris, 1958; 289 et 524 pp.; les 2 vol. : 4.800 fr.

THEORET (Pierre E.) : *Claire au Canada.* Monastère des Pauvres Clarisses, Valleyfield (P. Q., Canada); 244 pp.

TOURNIER (Dr Paul) : *Vraie ou fausse culpabilité.* Coll. « L'homme et ses problèmes ». Éd. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1958; 240 pp.; 940 fr.

TRICLOT (A.) : *Textes marials de Thomas a Kempis.* Éd. X. Mappus, Le Puy, 1958; 256 pp.; 900 fr.

VAN AGT (J.) : *Jeûne eucharistique. Jeûne et abstinence.* Prescriptions conformes aux derniers Décrets de Rome. Éd. Salvator, Mulhouse, 1958; 800 pp.; 300 fr.

WEILK (Louis, s.j.) : *Attisez la flamme.* Méditations sur le sacerdoce catholique. Éd. Salvator, Mulhouse, 1958; 240 pp.; 690 fr.

LISTE DES LIVRES RECENSÉS

Saint Thomas d'Aquin, Contra Gentiles, l. IV, p. 213 (A.-M. H.). — M. Lot-Borodine, Un maître de la spiritualité byzantine au XIVe siècle, Nicolas Cabasilas, p. 213 (I.-H. Dalmais). — R. Jolivet, Aux sources de l'existentialisme chrétien, Kierkegaard, p. 214 (J. Colette). — M.-D. Forestier, Scoutisme missionnaire, p. 216 (A.-M. H.). — Écrits d'ascètes russes, p. 217 (A.-M. H.). — Rembrandt et l'Évangile selon saint Luc, p. 217 (A.-M. H.). — Bible en images de Véronique Filozof, — Bible illustrée par Simon Segal, — Bible illustrée par Léopold Marbeuf, p. 217 (A.-M. H.). — Notre-Dame de Chartres, p. 218 (A.-M. H.). — P. Brun, Les églises de Gironde, p. 218 (P. F.). — J. Pichard, Images de l'invisible, p. 218 (A.-M. H.).

Les disques religieux, p. 219.

★

Vient de paraître :

JEAN-C. FILLOUX

LE PSYCHISME ANIMAL

Comment pensent les animaux ?

Un volume in-8° carré de 104 pages, plus 8 pages d'illustration..... **600** fr.

La psychologie expérimentale peut-elle nous renseigner sur la manière dont l'animal « vit » son rapport avec le monde ? Telle est la question à laquelle Jean-C. Filloux a essayé de répondre dans cet ouvrage consacré au « psychisme » animal. Refusant tout postulat anthropomorphique, sans pour autant sacrifier aux hypothèses strictement mécanistes, l'auteur pense qu'au fur et à mesure qu'on s'élève dans la hiérarchie animale, le monde devient plus riche, mieux organisé, davantage « présent » à l'animal.

Quels sont les degrés dans la « perception » du monde environnant ? Comment les animaux sociaux « voient-ils » leurs congénères ? Y a-t-il un langage animal ? Les animaux supérieurs sont-ils « conscients » ? Ce sont ces problèmes qui fournissent la matière de cet ouvrage court et parfaitement accessible. Ajoutons qu'ils sont traités en fonction des plus récents travaux, et qu'en particulier l'auteur utilise essentiellement les résultats des recherches de l'école « objectiviste » de Lorenz et de Tinbergen. Il s'agit là d'une première tentative pour formuler, sur la base de la psychologie scientifique, une véritable « phénoménologie » de la conscience animale.

Derniers ouvrages parus dans la même série :

Foi, raison et psychiatrie, 352 p..... **1.200** fr.
Qu'est-ce que vouloir ? 148 p..... **630** fr.

Vient de paraître :

HUMANISER L'HOPITAL PSYCHIATRIQUE

Un volume in-8° carré de 178 pages..... **660** fr.

Plus encore que les autres, les hôpitaux psychiatriques ont la réputation — trop souvent exacte — de « déshumaniser » leurs malades. Ce qui est d'autant plus dommageable, même au plan de la thérapeutique, qu'il s'agit de malades mentaux.

Réunis en Congrès, les aumôniers d'hôpitaux psychiatriques ont demandé l'exposé de leurs expériences aux médecins-chefs qui se sont faits les champions d'une « humanisation » de leurs services : les docteurs Ey, Sivadon, Tosquelles, Daumézon, Ueberschlag, etc.

Ainsi encouragés, les aumôniers et les religieuses hospitalières ont confronté leurs efforts et leurs souhaits : Dieu ne peut être présent dans l'hôpital psychiatrique que s'il s'y trouve des hommes. Comment, à raison de leur ministère et de la charité chrétienne, les aumôniers pourraient-ils être absents de l'effort qui se dessine actuellement ?

Ce sont ces conférences qu'on lira dans ce volume qui ouvrira des horizons nouveaux à tous ceux, chrétiens ou non, qui ont le souci de sauver la dignité de l'homme, là même où elle est le plus menacée.

Derniers ouvrages parus dans la même série :

G. Zilboorg : **Sigmund Freud et l'activité mentale de l'homme,** 148 p..... **570** fr.

J. R. Dempsey : **Freud, psychanalyse et catholicisme,** 148 p..... **720** fr.

•

NOS PRINCIPAUX DÉPOSITAIRES :

Allemagne :

Dokumente Verlag
Offenburg-Baden
Weingartenstrasse 8
C.C.P. Karlsruhe 677-01

Argentine :

La Casa del Libro
844, Paraguay
Buenos Aires

Belgique :

La Pensée Catholique
40, avenue de la Renaissance
Bruxelles 4

Brésil :

Livraria duas Cidades
Caixa Postal 433 *São Paulo*

Canada :

Periodica, inc.,
5090 avenue Papineau
Montréal 34 P. Q.
Garneau, 47, rue Buade
Québec

Égypte :

Ed. Bassili
5, rue Ancienne Bourse
B. P. 1022 *Alexandrie*
Glaser, Boîte postale 215 *Le Caire*

Espagne :

Insula, Carmen 9, *Madrid*
Estai, Balmes 84, *Barcelone*

Grande-Bretagne :

Duckett, Catholic Bookseller
140, Strand *London W. C.*

Hollande :

Librairie Goebergh
Ged Oude Gracht 74 *Haarlem*
Meulenhoff et Cie
Beulingstraat 2-4
Amsterdam C.

Italie :

Libreria Internazionale
Pia Societa San Paolo
Via Pio X, 8 *Roma*

Desclée et Co
Piazza Grazioli no 4
Roma 117

Li Fra.
Piazza di Luigi dei Francesi
22-23 *Rome*

Liban :

Librairie A. Chehab et Cie
Boîte postale 398 *Beyrouth*

Portugal :

Uniaco Grafica
Rua Santa Marta 48 *Lisboa*

Suède :

Dominikanernas Bokhandel
Linnegatan 79 *Stockholm*

U. S. A. :

The International News Company
131, Varick Street *New York*
Moore Cottrell Subs. Agencies
North Cohocton N. Y.
St Benet Library
506 S. Wabash avenue
Chicago 5 Ill.

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.
Impr. Aubin, Ligugé (Vienne). — D. L., 1er trimestre 1959. — Impr., no 1968.

LE CLUB DU LIVRE CHRÉTIEN, 174-176, boulevard Berthier, à Paris, a publié, dans une présentation remarquée, LES ECRITS DU SAINT CURE D'ARS, en deux volumes indispensables à la connaissance du « pauvre curé d'Ars » ● LES SERMONS, édition sur papier d'emballage, signets de chanvre, reliure toile noire, préface et notes de Mgr Trochu : 1200 fr. ● LES LETTRES suivies des TESTAMENTS et d'une VIE de J.-M.-B. Vianney, par VAN DER MEERSCH, édition sur vergé, plume d'oie, documents dans le texte, reliure toile rouge : 1200 fr. LE CLUB DU LIVRE CHRÉTIEN a choisi et publié, en édition originale et reliée ● LUCINIE, l'extraordinaire roman de M. L. Pascal Dasque ● LE DICTIONNAIRE DES PAPES de saint Pierre à Jean XXIII, par Hans Kühner (illustré) ● LA PRIERE, anthologie de la prière de tous les temps, de toutes les religions et de tous les peuples (illustré) ● LA PAQUE dans la conscience juive (textes et documents du Rabbinat) ● LE LIVRE DU COMMENCEMENT, traduction de la Genèse par Edmond Fleg ● LES SAINTS DE TOUS LES JOURS, le sanctoral du XX^e siècle (6 tomes parus) ● etc.

A l'occasion du Centenaire d'Ars, le Club du Livre Chrétien se fera un plaisir et un honneur d'offrir aux lecteurs de *La Vie Spirituelle,* pour tout achat des ÉCRITS DU SAINT CURÉ D'ARS (2 volumes reliés : 2.500 fr. franco) en cadeau un tome relié des SAINTS DE TOUS LES JOURS.

Prénom .....

Nom .....

Profession .....

Adresse .....

Désire recevoir : « les sermons » — « les lettres » du saint Curé d'Ars — le livre-cadeau — et vous envoie 2.500 fr. à votre C.C.P. Paris 11.603.79, le Club du Livre Chrétien, 174-176, boulevard Berthier, Paris-17^e.

Collection « Théologie, Pastorale et Spiritualité », n° 3 :

J. BONSIRVEN, S. J.

VOCABULAIRE BIBLIQUE

Un volume (13 × 19)..... **700** fr.

Édit. en reliure souple sur papier bible..... **960** fr.

Malgré la qualité des traductions le lecteur de la Bible reste souvent à la surface du texte. Ce vocabulaire de six cents termes permet de tirer des textes saints toutes leurs richesses dogmatiques et spirituelles.

Pour mieux lire la Bible
Pour mieux comprendre votre Missel

★

O. BRUNO-SOREN

EMINENCE DU SACERDOCE

Un volume in-8° couronne..... **450** fr.

L'auteur de GRANDEUR DE LA CONTEMPLATION répond à la question si souvent posée : **ce que les laïcs attendent du prêtre.** En un temps où l'on parle constamment de l'aide du laïcat à la mission sacerdotale, est-il meilleure « coopération » que cet alerte dialogue, poursuivi à la lumière de l'Évangile et des enseignements pontificaux ?

★

« *CAHIERS LAENNEC* » : L'AGE CRITIQUE

Un cahier double couronne..... **400** fr.

Pour ceux qui atteignent la cinquantaine...

Mise au point de nos connaissances sur l'évolution physiologique et hormonale chez la femme et chez l'homme.

Analyse de la psychologie particulière de l'être humain lorsqu'il aborde le second versant de sa vie; en face de leur travail quotidien, dans leurs rapports sociaux, dans leur vie intérieure.

★

Numéro spécial des « Cahiers Laënnec » :

TABLES GÉNÉRALES DES ANNÉES 1937-1957.... 450 fr.

Tables par fascicules, par noms d'auteur et table analytique détaillée des sujets traités.

P. LETHIELLEUX, Éditeur, 10, rue Cassette, PARIS (VI°)

ÉDITIONS XAVIER MAPPUS

JEAN-MARIE VIANNEY
Curé d'ARS

Sa pensée, son cœur

Présenté par M. l'abbé Bernard NODET
Préface de S. Exc. Mgr FOURREY,
évêque de Belley

Textes bibliques choisis
par M. le chanoine GELIN, P.S.S.

Un magnifique volume illustré..... **1.200** fr.

« En brossant en quelques faits et témoignages le portrait vivant du Saint, en le faisant parler, M. l'abbé Nodet nous ménage une véritable rencontre avec le Curé d'Ars... »

Charles EHLINGER dans *La Croix*.

« Il semble parfois que ces pages aient le pouvoir de nous faire « entendre » le saint Curé lui-même.
« A noter enfin l'illustration photographique de ce livre, d'une sobriété étrangement suggestive. »

M. J. PELFRÈNE dans *La Vie Spirituelle*.

« Une retraite avec le saint Curé d'Ars... »

Notes bibliographiques de l'A.C.G.F.

« Un livre merveilleux. »

La Vie catholique illustrée.

Ouvrage retenu par le Comité de sélection annuelle de livres catholiques.

★

MÉTHODES D'ORAISON MENTALE

Cardinal LERCARO
Archevêque de Bologne

Préface de S. Em. le cardinal GERLIER

« Une réponse à une véritable angoisse pastorale. »

Cardinal GERLIER.

« Un livre que tous les prêtres, séminaristes, religieux et religieuses auront avantage à étudier et à méditer... »

Mgr WEBER, évêque de Strasbourg.

Un très beau volume..... **1.500** fr.

PARIS — LE PUY

LE MISSEL

AVEC LE CHRIST

de l'abbé Henri GODIN
vient de paraître, après
revision complète par
Yvan DANIEL, curé de
Saint-Pierre-Saint-Paul
d'Ivry.

624 pages, format 11 × 17, impression deux couleurs suivant le temps liturgique, 34 illustrations pleine page. 3 bichromies, 30 culs-de-lampe, 16 tableaux en couleur.

de 1.995 fr. à 3.300 fr. suivant reliure

LES ÉDITIONS OUVRIÈRES
12, avenue Sœur-Rosalie, Paris (13e)

LIBRAIRIE FERNAND LANORE

48, RUE D'ASSAS, PARIS-VI^e^

Paul HOFFER

MA FOI DANS MA VIE

25^e^ mille

Un fort vol., illustré de 40 hélios, broché **990** fr.

Le livre du catholique d'action

AUX ÉDITIONS DU CHALET

36, RUE DE TRION, LYON

Vient de paraître :

L'ALBUM ILLUSTRÉ OFFICIEL DU CENTENAIRE

" LE CURÉ D'ARS "

Présentation artistique
Biographie par l'image
Documents inédits

Album de 220 pages dont 96 d'héliogravures. Hors-textes en quadrichromie. Format 19×24. Texte de S. Exc. Mgr FOURREY. Légendes du R. P. SERVEL. Maquette de René PERRIN. Préface de S. Em. le cardinal GERLIER.

Édition reliée : **2.900** fr. — Édition brochée : **2.100** fr.

FUTURS ENSEIGNANTS

FUTURES ENSEIGNANTES

★ Pour préparer, par correspondance, dans d'excellentes conditions : Certificat Libre d'Aptitude Pédagogique, Propédeutique, Baccalauréats, Brevets, tous examens, adressez-vous à la

"SECTION ENSEIGNANTS"
du Cours Catholique

★ Des professeurs choisis vous sont réservés. Informés de votre qualité, ils vous donnent des conseils adaptés, qu'il s'agisse d'études générales ou spéciales (droit, comptabilité, économat).

★ Toutes précisions sont données par la notice E 842 expédiée sur demande. Tarifs spéciaux.

Les Ecclésiastiques, Religieux, Religieuses sont assimilés aux Enseignants.

COURS CATHOLIQUE

Tous enseignements par correspondance, 70, rue Michel-Ange, PARIS 16e

L'ART SACRÉ

LA REVUE CRITIQUE D'ART RELIGIEUX

publie

A L'IMAGE DE LA VIE

Ce cahier précise les positions et les modalités d'action de *L'Art Sacré*. A la lumière des béatitudes évangéliques nous devons promouvoir les réalisations vivantes et pures qui répondent aux exigences de notre temps.

Dans une seconde partie ce numéro rend compte de quatre expositions mariales qui, cet été, ont révélé la richesse d'un patrimoine régional souvent méconnu.

N° 3-4

Novembre-décembre 1958

Le fascicule : **200** fr.

Abonnement 1958-1959 : Six numéros

France : **1.000** fr. — Ecclésiastiques et religieuses : **900** fr.

Étranger : **1.200** fr.

C.C.P. Paris 1436-36

LES ÉDITIONS DU CERF

Dans la " Sélection de 50 livres catholiques parus en France en 1958 "

le comité a retenu cinq titres des Éditions du Cerf

- Jean CHRYSOSTOME : **Huit catéchèses baptismales** ..... **1.650** fr.

« Voici les huit catéchèses baptismales découvertes en 1955 au monastère de Stravronikita du Mont-Athos... Une découverte aussi sensationnelle est le fruit de recherches menées avec méthode et patience. A voir ensuite la façon magistrale dont le P. Wenger édite, traduit et commente ces huit catéchèses, on comprend vite qu'il était le plus capable de mettre en valeur ce trésor aussi heureusement retrouvé. »

(Robert FLACELIÈRE, *Cahiers Universitaires catholiques*, février 1958.)

- R. DE VAUX : **Les Institutions de l'Ancien Testament**, tome I..... **990** fr.

« C'est toute la vie concrète des Hébreux qui ressuscite devant nous grâce à l'apport combiné de l'exégèse des textes et de l'archéologie. »

(*Informations catholiques Internationales*, 1er mai 1958.)

- P. RÉGAMEY : **Non-violence et conscience chrétienne**..... **690** fr.

« L'un des grands mérites de ce livre est de purger la loi évangélique de l'irréalité et de l'équivoque parfois complaisamment entretenues, qui la faussent, la compromettent et, finalement, autorisent à la jeter par-dessus bord. »

(*Le Monde*, 10 juillet 1958.)

- O. A. RABUT : **Dialogue avec Teilhard de Chardin** ..... **630** fr.

« L'œuvre de Teilhard de Chardin, si elle est souvent invoquée, n'est pas toujours très exactement connue. Un livre comme celui-ci qui en résume en quelques deux cents pages l'essentiel, permet au lecteur de s'initier sous la conduite d'un guide averti. »

(*Le Monde diplomatique*, décembre 1958.)

- J. CHÉLINI : **La ville et l'Eglise**..... **720** fr.

« C'est une véritable synthèse des travaux qu'ont suscités les initiatives géniales de M. Le Bras, en France et hors de France. »

(*Les Études*, septembre 1958.)

LES ÉDITIONS DU CERF

ÉDITIONS FRANCISCAINES

Dans la collection « Présence de saint François ».

Père Eloi LECLERC
Franciscain

SAGESSE D'UN PAUVRE

C'est la sagesse de saint François que ce livre se propose d'évoquer : son âme, son attitude profonde devant Dieu et devant les hommes.

1 vol. de 144 pp. sous couverture 2 couleurs : **330** fr.

★ ★ ★

Dans la même collection :

FRANÇOIS L'INCOMPARABLE, par **Joseph Lortz.**

L'ORDRE DE SAINT FRANÇOIS, son esprit, sa mission, par le **P. Kajetan Esser.**

LA PAUVRETÉ, par le **P. Valentin Breton.**

LA PAQUE DE SAINT FRANÇOIS, par les **PP. Ignace-Étienne Motte et Gérald Hégo.**

LE SAINT, MAITRE DE L'HISTOIRE, par **Reinhold Schneider.**

THÈMES SPIRITUELS, par le **P. Kajetan Esser.**

9, rue Marie-Rose, PARIS-14e
C.C.P. 1013-34

Un organe d'étude et de réflexion sur les missions et le mouvement missionnaire actuel

PAROLE ET MISSION

Revue trimestrielle de théologie missionnaire

Comité de direction :

A.-M. HENRY, P.-A. LIÉGÉ, N. DUNAS, J. THOMAS, o.p.

a publié parmi les nombreux sujets traités en 1958 :

P.-A. LIÉGÉ : *Le catéchuménat dans l'édification de l'Église.*

P. HAZOUME : *L'Église et la montée des peuples.*

CONGAR : *L'État d'Israël dans le dessein de Dieu.*

N. DUNAS : *Perspectives d'une théologie missionnaire.*

Mgr CHAPPOULIE : *L'Évêque et l'action missionnaire en pays chrétien.*

M. DELBREL : *Ville marxiste et présence de l'Église.*

Ainsi que : des chroniques,
des documents,
des photographies,
des études de bibliographie missionnaires.

Le numéro : **300** fr.

Abonnement : France : **800** fr. — Étranger : **900** fr.
Belgique : **115** fr. — Canada, U.S.A. : **3** $. — Suisse : **10** fr. S.

Les abonnements ne sont enregistrés qu'au reçu du versement.

C.C.P. : Paris 1436-36. Éditions du Cerf (*Parole et Mission*) 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-VII[e].

LES ÉDITIONS DU CERF
29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7[e]
C.C.P. Paris 1436-36

Vient de paraître :

YVES M. CONGAR

SI VOUS ÊTES MES TÉMOINS

Un volume in-8° couronne de 128 pages..... **570** fr.

Ce petit livre est de lecture aisée : il groupe le texte de trois conférences faites à des auditoires allemands. Il aidera les laïcs d'Église à situer leur témoignage et leur effort de vie chrétienne dans l'Église et le monde d'aujourd'hui : un monde où il faut puiser, dans une vie spirituelle authentique, les énergies d'une liberté difficile, un monde où, à la différence des conditions de chrétienté, la mission évangélisatrice de l'Église ne peut être assurée en sa plénitude que si le laïcat en prend sa part.

La question technique, encore tant débattue, de l'Action catholique, n'y est pas traitée, mais les militants d'Action catholique trouveront ici, tout comme les groupes d'étudiants, de Paroisse universitaire, etc., un aliment et une impulsion pour leur volonté de service et de témoignage chrétiens. Une fois de plus, la nécessaire union du laïcat et du sacerdoce apparaît comme une exigence et une grâce de notre temps.

Derniers ouvrages parus dans la même série :

Th. KLAUSER : **Petite histoire de la liturgie occidentale,** 144 p..... **390** fr.

H. URS VON BALTHASAR : **Parole et mystère chez Origène,** 152 p..... **690** fr.

A. LOEHR : **Les mystères de la Pâque,** 272 p..... **810** fr.

F. J. DOELGER : **Lumen Christi,** 120 p..... **570** fr.

•

LES ÉDITIONS DU CERF

Sous presse :

Dans la collection " LEX ORANDI "

N° 28

LITURGIE ET MUSIQUE

L'Instruction de la S. C. des Rites du 3 septembre 1958
achèvement de l'œuvre de Pie XII
en faveur de la Pastorale liturgique

Traduite intégralement et commentée par

A.-G. MARTIMORT
Directeur du Centre de Pastorale Liturgique

et

FRANÇOIS PICARD,
de l'Oratoire,
Directeur de « Musique et Liturgie »

Un volume de 232 pages..... **750** fr.

Derniers volumes parus dans la même collection :

24. J. Lécuyer : **Le sacerdoce dans le mystère du Christ,** 416 p..... **990** fr.
25. **Parole de Dieu et Liturgie,** 390 p..... **960** fr.

LES ÉDITIONS DU CERF

LECTURES SPIRITUELLES POUR LE CARÊME

DES LIVRES ..... *DES ÉDITIONS DU CERF :*

Dans la collection « Lex Orandi ».

L. BOUYER

LE MYSTÈRE PASCAL

Un volume de 480 pages (nouvelle édition revue et augmentée), 25e mille ..... **960** fr.

Un guide dans les célébrations pascales rendues à la place centrale qui aurait toujours dû être la leur dans la vie de l'Église et du chrétien.

Dans la collection « Homélies et Catéchèses ».

P.-J. HOUYVET

L'ÉPREUVE DU DÉSERT

Un volume de 128 pages ..... **360** fr.

Ce livre nous permettra de reprendre conscience du caractère redoutable de notre destinée et du message essentiel où se condensent toute l'histoire du peuple de Dieu et toute notre espérance.

Dans la collection « L'Eau Vive ».

P. RÉGAMEY, o. p.

LA CROIX DU CHRIST ET CELLE DU CHRÉTIEN

Un volume (14e mille) 216 pages ..... **225** fr.

« De la souffrance à la croix...
Un vrai chant de confiance dans la vie. »

UNE REVUE ..... *FÊTES ET SAISONS :*

Trois *numéros pour aider les fidèles à préparer Pâques.*

LE CARÊME PRÉPARE PAQUES
PAQUES
PASSION ET RÉSURRECTION DU CHRIST

Chaque numéro, 28 pages, sous couverture couleurs : **60** fr.

FÊTES ET SAISONS

29, boul. Latour-Maubourg, Paris-7e — C.C.P. Paris 6977-01

Collection " RENCONTRES "

Vient de paraître :

J. FOLLIET

LE CATHOLICISME MONDIAL AUJOURD'HUI

Un volume de 184 pages ..... **360** fr.

L'auteur de ce livre est sociologue et journaliste. C'est aussi un grand voyageur et, depuis plus de trente ans, un habitué des Congrès internationaux. C'est enfin un homme qui croit à l'amitié et qui compte des amis de toutes langues et de toutes couleurs dans les cinq parties du monde.

Cette rencontre d'expériences diverses fait l'intérêt de la synthèse qu'il présente sous ce titre *Le Catholicisme mondial aujourd'hui*. Elle ne se fonde pas tellement sur des lectures que sur des souvenirs de contacts vivants et personnels.

Elle envisage le catholicisme contemporain sous deux aspects : l'aspect géographique — une géographie cordiale — et l'aspect sociologique — une sorte d'analyse spectrale. Ayant examiné les situations elle considère les grands problèmes qui en résultent et le type de spiritualité qui doit y répondre. Elle s'achève sur un chapitre qui montre les appels lancés par le monde contemporain au catholicisme. C'est le texte d'un rapport présenté par l'auteur au deuxième Congrès mondial du laïcat.

On peut trouver un tel essai de synthèse présomptueux dans l'espace nécessairement restreint d'un volume de la collection « Rencontres », mais l'auteur n'a point la prétention d'être complet ni définitif. Il procède par touches et par suggestions plus que par grandes fresques. Sa première ambition, c'est d'initier les catholiques français, parfois repliés sur eux-mêmes, à la vie, aux luttes et aux promesses du catholicisme mondial d'aujourd'hui.

Dans la même collection :

Catholicisme allemand, 564 pages ..... **1.080** fr.
Catholicisme anglais, 464 pages..... **960** fr.

LES ÉDITIONS DU CERF

Sous le patronage de LES ÉDITIONS DU CERF, RADIO-CINÉMA TÉLÉVISION, LA VIE CATHOLIQUE ILLUSTRÉE.

Jéricho

CENTRE DU DISQUE CHRÉTIEN

présente :

des disques microsillon 45 t. 17 cm. à la portée de tous

- par leur durée d'écoute correspondant aux possibilités d'attention des enfants.
- par leur prix inférieur à **1.000** fr.

JCp 3 **Quatre chansons bibliques** avec guitare par le P. COCAGNAC :

Deux aveugles à Jéricho.
Le mouton échappé.
Noé.
Le Déluge.

JCp 4 **Siffle ton chien, Tobie !**
Bonnes gens, qui vous en allez...
Balaam.
Jonas, mon ami.

Quatre chansons bibliques. Musique de Georges Vincent. Textes de J.-Cl. Renard et Th.-G. Chifflot. Paul Derenne, ténor.

JHp 2 **La Présentation de l'Enfant Jésus au Temple,** une petite histoire biblique du P. COCAGNAC, racontée par Gérard Séty. Musique de Léo Preger.

Chaque disque microsillon 45 t. : **950** fr. + **90** fr. pour envoi.

Deux disques microsillon 45 t. ensemble :
1.800 fr. + **120** fr. pour envoi.

Les trois disques microsillon 45 t. ensemble :
2.500 fr. + **150** fr. pour envoi.

Commandes et règlement (en vous recommandant de cette revue)

à **Jéricho,**

31, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e
C.C.P. 11 325 10 Paris

Renseignements gratuits sur demande (30, 25 et 17 cm.)

Collection " 7e ART "

Sous presse :

PATRICE G. HOVALD

LE NÉO-RÉALISME ITALIEN ET SES CRÉATEURS

En 1945, dans le paysage dévasté de l'Italie de l'immédiate après-guerre, furent réalisés des films qui, bénéficiant des expériences du « Centre Expérimental » de Rome et d'une liberté due aux circonstances, allaient renouveler le cinéma. Ces films, que l'on qualifia de néo-réalistes, témoignaient en effet de l'attention la plus passionnée qui ait jamais encore été portée par le cinéma à la condition humaine, au niveau le plus lamentable et le plus quotidien du comportement de l'homme comme au point le plus élevé de son débat moral et spirituel.

On vit ainsi, à la suite de *Rome, ville ouverte,* de *Païsa,* de *Chasse tragique,* qu'avait précédés, en pleine guerre, ce manifeste de la « réalité » que fut *Ossessione,* un cinéma nouveau prend naissance en Italie. Et les noms de Rossellini, de Visconti, de Zavattini, de Vittorio de Sica, de Fellini, en devinrent bientôt les plus célèbres.

C'est cette étonnante aventure que P. Hovald analyse, avec ferveur et lucidité, à travers les œuvres et les hommes qui l'illustrèrent, tout en brossant un panorama du cinéma italien depuis ses origines jusqu'à nos jours. Son livre permettra de mieux connaître et de mieux comprendre l'importance d'un mouvement qui donna au cinéma mondial des chefs-d'œuvre incontestés.

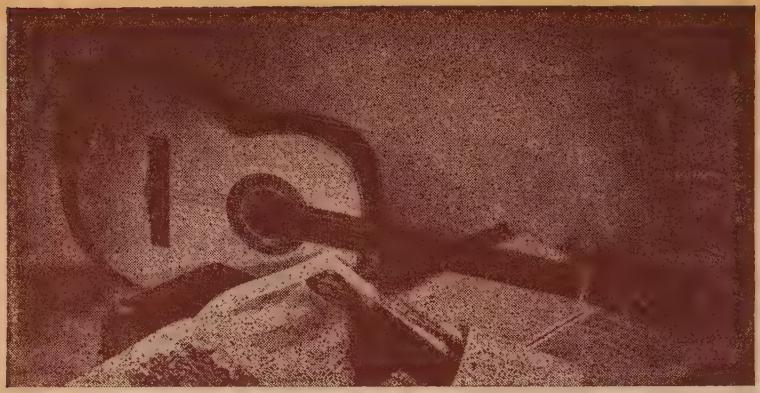
Derniers ouvrages parus dans la même collection :

Henri Agel : **Miroirs de l'insolite dans le cinéma français,** 192 p..... **750** fr.

J. Siclier et A.-S. Labarthe : **Images de la science-fiction,** 144 p..... **630** fr.

André Bazin : **Qu'est-ce que le cinéma ?** Tome I : *Ontologie et langage,* 184 p..... **780** fr.

LES ÉDITIONS DU CERF



A.-M. COCAGNAC, o. p.

CHANSONS BIBLIQUES. III

Paroles et musique

Moïse. — Si tu t'en vas prendre le train. — La femme adultère. — Seigneur, où es-tu ? — Chant de pénitence.

Une plaquette, 12 p..... **120** fr.

CHANSONS BIBLIQUES. II

Paroles et musique

Jérusalem si belle. — Si Dieu ne nous aimait pas. — Abraham. — Saint Paul. — L'aveugle-né.

Une plaquette, 16 p..... **150** fr.

CHANSONS BIBLIQUES. I

Paroles et musique

Zachée descends donc. — Petit David prit trois cailloux. — O doux pays de Canaan. — Les faces de carême.

Une plaquette, 16 p..... **120** fr.

HALLELUYAH

Quinze negro-spirituals, traduits et harmonisés par A.-Z. SERRAND

Une plaquette, 32 p..... **150** fr.

PSALMODIES

Treize psaumes et un choral, traduits et harmonisés par A.-Z. SERRAND

Une plaquette, 32 p..... **240** fr.

LES ÉDITIONS DU CERF

LA VIE INTELLECTUELLE

chaque mois
confronte
la foi et les
événements

1

SIGNES DU TEMPS

JANVIER 1959

D. DUBARLE : *L'homme et l'atome 1959.*

J. PLANCHAIS : *« L'action psychologique » et la défense de l'Occident.*

B. GARDEY : *A propos de l'affaire du Prado : Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes.*

J. DUMONTIER : *Chine Messidor, an IX.*

R. DELAVIGNETTE : *De Gaulle et l'arbitrage présidentiel.*

P. MARCABRU : *Le théâtre américain à Paris.*

TOUR DU MONDE EN 80 LIGNES

Les pays-bourgeois des deux grands [illegible] effective, que le cérémonial d'une [illegible] fonction de représentation empêche [illegible] associations s'ébauchent. Des candidats à la direction des regroupements offrent leurs services gouvernementaux. L'Afrique devient l'Afrique.

Entre-temps, les libres s'affrontent à Berlin. Mais le « monde libre » ne sait-il dire que non en commun? La petite Europe réalise l'union douanière. Mariage de raison telle une entente cordiale. Mais le Marché commun des Six n'est pas simplement un accord commercial sur une plus petite zone de libre échange. Il comporte une politique économique commune. Il ne peut pas ne pas avoir une portée politique pour ceux qui y participent — et pour les autres. Il comporterait, en même temps que la chance de solidarités supranationales, le risque d'un entre-déchirement de l'Europe mercantile, s'il y avait lieu de craindre que le Royaume (discriminatoirement) Uni perde la maîtrise de sa passion de l'intérêt bien compris.

Née en 1 de la Ve République, la France court tous les risques et garde encore toute sa chance. Il semble que l'Etat gouvernera. Mais qui gouvernera l'Etat? En contrant

M. .....

Adresse .....

s'abonne à « SIGNES DU TEMPS ».

3 mois : **500** fr.

1 an : France : **1.200** fr. — Étranger : **2.200** fr.

et verse la somme correspondante à votre C.C.P., Éditions du Cerf, 1436-36.

Les abonnements ne sont enregistrés qu'au reçu du versement.

SIGNES DU TEMPS

ÉDITIONS DU CERF

29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e

Vient de paraître :

FÉVRIER 1959

LA PAROISSE

La paroisse est un coin de terre.
La paroisse, c'est vous.
La paroisse a ses livrets de famille.
La messe du dimanche.
La sortie de la messe est-elle une sortie de gare ?
Comment nouer connaissance.
Comment agir ensemble.
La paroisse est un carrefour.

Au temps des spoutniks et du *Nautilus*, la paroisse demeure la terre des hommes saints et pécheurs.

JANVIER 1959

LES PRÊTRES

Ils sont un don de Dieu aux hommes.
Un don des hommes à Dieu.

Deux albums liturgiques dont l'un complète l'autre qui rendront les plus grands services à Messieurs les curés.

L'exemplaire (28 pages sous couverture en quadrichromie) : **60** fr.

Abonnement : 1 an (10 numéros).
France : **500** fr. — Étranger : **600** fr.

FÊTES ET SAISONS
29, 31, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e. — C.C.P. Paris 6977-01

ÉDITIONS DU CERF - ÉDITIONS SPES

LES CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS

CAREME 1959

LE VRAI VISAGE DU PRÊTRE

par le R. P. CARRÉ
des Frères Prêcheurs

Que signifient exactement la présence du prêtre, sa mission héritée du Christ et des Apôtres, dans le monde nouveau qui est en train de naître ? Pendant le présent Carême, un prêtre voudrait, au nom de ses frères dans le sacerdoce, répondre à ces questions.

15 février : *UN SEUL PRÊTRE : JÉSUS-CHRIST.*
22 février : *L'HOMME DU SACRIFICE.*
1er mars : *DE LA PAROLE AU SACREMENT.*
8 mars : *MINISTRE DU CHRIST ET DE L'ÉGLISE.*
15 mars : *TOUT A TOUS : COMMENT ? JUSQU'OU ?*
22 mars : *CE QUI DEMEURE ET CE QUI ÉVOLUE.*

Chacune des 6 Conférences..... **100** fr.
Souscription aux 6 Conférences (Service hebdomadaire).... **600** fr.

Les Conférences paraissent en 6 fascicules au fur et à mesure du prononcé de chacune d'elles.

La diffusion des Conférences de Notre-Dame est assurée exclusivement par les EDITIONS SPES, 79, rue de Gentilly, Paris-13e (C.C.P. Paris 525-52).

En vente chez votre libraire habituel, soit au numéro, soit par souscription.

LIBRAIRIE DU CERF M. FISCHER

LIBRAIRIE GÉNÉRALE

DIRECTEUR-PROPRIÉTAIRE : M. FISCHER

29, boulevard Latour-Maubourg, PARIS-7e

C. C. P. Paris 2322-49 — Tél. Inv. 26 24

TOUTE LA VIE INTELLECTUELLE ET SPIRITUELLE

THÉOLOGIE — PHILOSOPHIE — HISTOIRE
SOCIOLOGIE — BELLES-LETTRES — DOMINICANA
LITURGIE DOMINICAINE
LIVRES ÉDITÉS A L'ÉTRANGER

Expédition rapide **de tous les livres de tous les éditeurs, en France, aux colonies et à l'étranger.**

Evitez les frais multiples **de port, de règlement et de correspondance *en centralisant vos achats chez nous*.**